

**HENRI ARDEL**

---

---

**IL ÉTAIT  
UNE ADROITE  
PRINCESSE...**



**PARIS**  
**LIBRAIRIE PLON**

---

---

18<sup>e</sup> mille

IL ÉTAIT  
UNE ADROITE  
PRINCESSE...

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

* <b>Le Rêve de Suzy.</b> 87 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
* <b>Cœur de sceptique.</b> 109 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
<i>(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Montyon.)</i>	
* <b>Rêve blanc.</b> 77 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
* <b>Mon cousin Guy.</b> 196 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
* <b>Renée Orlis.</b> 97 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
* <b>Un conte bleu.</b> 62 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
* <b>L'Heure décisive.</b> 69 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
* <b>Seule.</b> 139 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
* <b>Au retour.</b> 69 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
* <b>Tout arrive.</b> 75 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
* <b>L'Été de Guillemette.</b> 79 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
* <b>Le Mal d'aimer.</b> 136 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
* <b>Les Vacances de la famille Bryce.</b> 30 <sup>e</sup> mille.....	Un vol. in-16.
* <b>L'Autre miracle.</b> 20 <sup>e</sup> mille.....	Un vol. in-16.
* <b>Colette Bryce au Maroc.</b> 15 <sup>e</sup> mille....	Un vol. in-16.
* <b>Il était une adroite princesse.</b> 19 <sup>e</sup> mille.	Un vol. in-16.
<b>L'Étreinte du passé.</b> 120 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
<b>La Nuit tombe.</b> 115 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
<b>L'Absence.</b> 75 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
<b>La Faute d'autrui.</b> 75 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
<b>L'Aube.</b> 100 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
<b>Le Chemin qui descend.</b> 103 <sup>e</sup> édition....	Un vol. in-16.
<b>Le Feu sous la cendre.</b> 142 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
<b>Il faut marier Jean!</b> 97 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
<b>L'Appel souverain.</b> 99 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
<b>L'Imprudente aventure.</b> 94 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
<b>Les Ames closes.</b> 106 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
<b>Ève et le serpent.</b> 34 <sup>e</sup> mille.....	Un vol. in-16.
<b>Faiblesse.</b> 30 <sup>e</sup> mille.....	Un vol. in-16.
* <b>Ainsi souffla le vent.</b> 20 <sup>e</sup> mille.....	Un vol. in-16.
* <b>Les deux visages de l'amour.</b> 17 <sup>e</sup> mille.	Un vol. in-16.

*L'astérisque souligné indique les volumes écrits spécialement pour les jeunes filles, l'astérisque simple ceux pouvant être mis entre toutes les mains.*

DE COLETTE HENRI-ARDEL

* <b>La Dangereuse bonté.</b> 10 <sup>e</sup> mille.....	Un vol. in-16.
<b>Pêcheuse d'âmes.</b> 13 <sup>e</sup> mille.....	Un vol. in-16.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1937.

28544

HENRI ARDEL

IL ÉTAIT

UNE ADROITE  
PRINCESSE...

B341460

318161



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

840-31

DONATIA

TILDA & MIHAIL MOR...

1961

1958

L

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ  
BUCUREȘTI

COTA 28 544

**B.C.U. Bucuresti**



**C191814**

RC 365/06

Copyright 1937 by Librairie Plon.  
Droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

AU CAPITAINE  
CHARLES MOULY

*souvenir affectueux  
et fraternel*

HENRI ARDEL

Juillet 1937.

IL ÉTAIT

UNE ADROITE PRINCESSE...

---

*Mathilde W. More*

PREMIÈRE PARTIE

*Revised*

*1942*

I

— Christiane, je puis entrer?

— Mais bien sûr, père, jeta joyeusement la voix fraîche de la jeune fille.

Aussitôt, le geste vif et précis de François d'Yerville, un geste inconsciemment autoritaire d'homme habitué à commander, souleva la portière qui fermait le studio où une grippe finissante retenait encore sa fille.

— Comment, pas couchée, bien au chaud dans ton lit? Tu sais que tu es

encore pâle, fit-il, apercevant la forme svelte allongée sur le divan, sous la couverture de fourrure à demi jetée sur elle, d'où apparaissaient, prêts à bondir, les souliers effilés qui émergeaient de la robe de maison.

— Couchée? et pourquoi, grand Dieu! corrigea-t-elle; père, je suis guérie; je n'ai plus de fièvre. C'est pour vous obéir, parce que je suis une enfant docile et sage — vous voyez que je ne me ménage pas les compliments! — que j'ai renoncé à vous accompagner à la matinée espagnole de votre amie, la Générale de Murecourt, cependant bien tentante, si j'en juge par la séance russe qui a inauguré ses quinzaines dominicales, et par son programme d'aujourd'hui, sans parler de la « surprise » dont elle a gardé le secret... Je compte sur vous pour me la raconter, avec force détails, et me dédommager de n'avoir pu en jouir, grâce à votre sollicitude pour votre grande fille...

— Veux-tu que je m'en prive avec toi? fit-il tendrement, caressant d'un baiser



le nimbe vapoureux qui frôlait le front levé vers lui. Si tu le désires, nous goûterons gentiment chez toi, avec le thé que tu m'offriras, car je vois que ton plateau vient d'être apporté tout servi.

On est si bien chez toi, que tu ôtes toute envie d'en sortir et d'aller oublier dans le monde, pour ma part, les trop nombreuses paperasses qui ont, jusqu'ici, rempli mon après-midi dominicale ; puisque, en ce jour de repos, je veux laisser à mon secrétaire — qui vient de conquies récemment — la liberté de savourer un peu son bonheur.

— Vous avez bien raison, père, mais vous savez que votre fille est toujours prête à le remplacer par intérim, selon ses moyens.

— Je sais, je sais, mais je me ferai scrupule d'enlever, sans nécessité absolue, ma Christiane au domaine qui est le sien.

Et le regard charmé de François d'Yerville enveloppa le home dont il aimait le caractère de vie intelligente, ardente et jeune ; cette pièce tendue de grandes

fleurs fantasques jetées sur un fond crémeux, où les ampoules et les lampes voilées d'un jaune lumineux mettaient un reflet de soleil sur les meubles clairs, sur les rayons de livres, gainés de cuir, qui rayaient les murs, sur le piano ouvert portant le dernier cahier déchiffré, sur la table volante où s'empilaient livres, revues, journaux, chargés de distraire la réclusion de la jeune fille.

Des fleurs, répandues à profusion, imprégnaient l'air tiède, donnant l'illusion d'un invisible jardin tout proche. D'une coupe de cristal montait la senteur des violettes, qui s'épanouissaient devant le portrait de la mère disparue cinq ans plus tôt, ce qui avait rendu plus étroite encore l'affection du père et de la fille restés seuls l'un près de l'autre, après que le frère aîné de Christiane fut parti officier au Maroc. Sur son père, Christiane avait reporté la ferveur d'amour qu'elle donnait à la mère fragile qu'elle avait adorée, en la plaignant de toute son âme, de sa santé restée

si frêle depuis deux maternités trop rapprochées.

En retour, François d'Yerville cherchait à remplacer de son mieux la mère absente, aidé dans sa tâche par la maternelle sollicitude de sa belle-sœur, Mme Daubray, la jolie femme très fêtée, spirituellement bonne et gaie, du célèbre docteur Daubray, professeur à l'Académie de Médecine, que ses travaux et recherches scientifiques avaient rendu illustre dans le monde médical de France et de l'étranger, surtout depuis ses récentes découvertes sur le traitement de la fièvre jaune.

Et dans l'atmosphère d'intelligence et d'affection où elle vivait, Christiane était aussi heureuse qu'elle pouvait l'être, en communion étroite avec son père.

Même, en ce dimanche qu'elle était obligée de passer seule, par la volonté prudente de son père, elle était bien certaine de ne pas s'ennuyer dans le petit home particulier qu'elle s'était créé. Un sourire content répondit à l'exclamation de son père dont elle sentait la sincérité.

— Oui, c'est joli chez toi, petite fille, reprit-il, et, je le répète, je n'ai nulle envie d'en sortir pour remplir un devoir mondain qui ne me paraît pas du tout indispensable.

— Et que diraient, en ne vous voyant pas paraître, votre vieille amie, la Générale, et toutes les belles madames, à qui vous devez aller présenter vos hommages?...

Il haussa un peu les épaules et, moqueur, enveloppa d'un regard la tête blonde, abandonnée sur le coussin de linon.

— Oh ! les hommages d'un vieux monsieur comme moi, tu penses que je suis assez clairvoyant pour discerner le cas que je dois en faire !

Elle lança avec une gaminerie rieuse :

— Un vieux monsieur, père ? N'était-ce de ma part irrévérence très grande, je vous accuserais de coquetterie. Regardez-vous, sans parti pris, dans ma glace, et vous reconnaîtrez que vous n'avez pas le droit de vous traiter de « vieux monsieur ». Je connais l'opinion du monde à ce

sujet. Il vous déclare un monsieur très chic, auquel va fort bien le reflet argenté qui rend à vos cheveux quelque chose du blond d'autrefois. Vous avez l'allure jeune de jadis, et quand Max est, par hasard, à Paris, près de nous, vos deux silhouettes se ressemblent à ce point qu'on dirait celles de deux frères.

Il l'avait écoutée, amusé et touché du flot d'enthousiasme juvénile qui réchauffait son cœur solitaire depuis la disparition de la fragile créature qui avait été l'Élue de sa jeunesse d'homme...

Pour l'amour d'elle, il avait mené, dans l'énergante cohue du monde, une existence de cénobite, consacrée toute au travail et aux responsabilités que lui attireraient sa fortune et ses lourdes affaires financières, son intégrité inattaquable unie à une intelligence et à une volonté forte qui lui valaient partout un rôle de chef... Une fois disparue la femme à laquelle il s'était donné, insensible impérieusement à la plainte obscure qui clamait en lui, il

s'était voué tout entier aux enfants qu'elle lui avait laissés, trouvant sa lumière et son repos dans la fillette qui lui offrait une tendresse et un dévouement sans limites, instruite par son cœur aimant du vide que, sans en rien laisser voir, il portait en lui.

Tout de suite après la mort de sa mère, elle lui avait dit, avec cet accent de résolution simple et franche qu'il goûtait en elle :

— Père, si vous le permettez, c'est moi qui, dans la mesure du possible, remplacerai mère auprès de vous. Confiez-moi le soin de la maison ; aidée par la femme de charge de maman, je suis sûre que je pourrai remplir cette tâche...

Et dans les yeux levés vers lui, il avait lu tant d'intelligence vaillante qu'il y avait trouvé un réconfort imprévu...

Mais, sa main effleurant la mousse blonde des cheveux, il avait répondu :

— Mon pauvre petit, tu ne sais de quel poids tu veux te charger. Mais moi, je le sais, et je ne puis te laisser assumer un tel fardeau !

— Père, laissez-moi essayer? Avec le souvenir de maman... je supporterai mieux « notre peine », étant très occupée, et vous verrez que vous-même serez moins malheureux, ayant « votre petite » toute à vous.

Elle avait tenu parole, à un point qu'il n'aurait jamais cru possible... Ainsi, l'un près de l'autre, ils avaient vécu, leur mutuelle affection écartant les heurts possibles, nés de la ressemblance de leurs deux caractères. Il aimait que, très intelligente, d'esprit ouvert, elle fût de volonté droite et résolue, incapable d'un détour comme du méprisant soupçon d'un calcul chez autrui, ou même du plus léger compromis de conscience.

Tout en causant avec son père, elle avait rejeté sa fourrure et s'était dressée pour lui servir le thé, offert par le sourire de sa bouche fraîche, la câlinerie de ses yeux d'eau bleue, limpides sous l'ombre des cils bruns ourlés d'or. Comme son père, elle était haute et mince, musclée

par les sports qu'ils aimaient à pratiquer ensemble.

Dans l'épanouissement de sa belle jeunesse, elle ressemblait à sa mère, à l'heure où François d'Yerville s'était donné à l'amour de ses vingt ans, pour toujours. Elle avait hérité de son âme ardente, délicate et secrète, dans l'indépendance discrète des filles grandies sans la constante tutelle maternelle et forcément habituées à compter sur elles seules, subissant le contact journalier d'un puissant cerveau masculin.

Et très unis, ils étaient ainsi aussi heureux qu'ils pouvaient l'être ; la communion qui scellait leur tendresse mutuelle faisant d'elle, près de lui, une vraie amie, non pas seulement l'enfant aimante dont l'adoration lui était chère et l'avait aidé à supporter la sourde plainte de son être isolé, réconforté par les richesses de sa pensée et soutenu par la chaude tendresse de ses enfants.

Versant le thé, elle s'affairait, prévenante pour lui offrir le liquide brûlant,



tel que le préférait le goût paternel, attachant sur la stature masculine dont elle admirait l'incroyable jeunesse, ses prunelles lumineuses toutes chaudes d'affection. Puis l'odorant breuvage dégusté, il interrogea, troublé d'un secret remords à l'idée d'abandonner la jeune fille à la réclusion qu'il avait cru devoir lui imposer :

— Ainsi, ma Christiane, tu veux absolument que je te laisse, pour aller remplir les inutiles devoirs mondains dont tu ne prétends pas me faire grâce?

— Que savez-vous, père, si vous n'en serez pas récompensé plus que vous ne pouvez le supposer d'avance, si surtout il s'agit pour vous d'un simple devoir de politesse qui vous est à charge!

— Décidément, petite chérie, tu t'entends à arriver à tes fins; comme tu l'as décidé, j'irai donc chez Mme de Murecourt.

Il la regardait avec tendresse.

Car, sous son masque un peu froid, inconsciemment volontaire, d'homme habitué à décider seul, il cachait le cœur

ardemment tendre qu'avait si bien connu la frêle créature dont il avait adoré l'âme rayonnante, courageuse devant la longue épreuve de sa santé perdue.

Et frôlant d'une caresse le frisson vaporeux des cheveux, il insista :

— Alors, bien vrai, tu ne vas pas t'ennuyer, restée seule, ma Christiane?

Elle répéta :

— Bien vrai ! je ne m'ennuie jamais, vous le savez bien. J'ai trop à faire pour cela, voyez quelle pâture j'ai à m'offrir.

Elle indiquait les revues et livres placés sur la table volante, voisine de sa chaise longue.

— Puis des comptes à faire, à finir de déchiffrer la musique envoyée hier de l'abonnement, sans compter ma lettre hebdomadaire à votre fils qui serait bien déçu si je le privais de son courrier du dimanche !

— Et aucune visite amie en perspective?

— Vous savez bien que je suis mise en quarantaine par ordre de votre médecin,

et je ne veux passer ma grippe à aucune victime. Tante Madeleine seule a pénétré dans mon antre. Vous allez, je pense, la retrouver chez la Générale, dites-lui que maintenant, je suis abordable. Sauvez-vous bien vite, père, sans quoi vous manquerez la « surprise » pour laquelle je vous envoie, avec la recommandation d'être un reporter fidèle et abondant ; je vous préviens que je me sens très gourmande de détails.

— Soit, puisque tu le veux, exigeante petite fille, je m'en vais.

Il reposa sa tasse vide sur le plateau, embrassa le front qui se levait câlinement vers lui et, sans nul enthousiasme, se résigna à partir, accompagné par une dernière recommandation :

— Père, allez et revenez vite, vous savez que je vous attends curieusement et très impatiente de vos récits.

## II

Dehors, il fut happé par le glacial crépuscule d'hiver, trempé d'humidité, et sans y attacher d'importance, il prit sa course, le visage fouetté par la bise qui lui mordait la peau, mais aussi détendait son cerveau tout occupé encore par le travail intensif qu'il lui avait imposé dans le soi-disant repos du dimanche.

Et humant l'air chargé de brouillard, il pensa :

— Heureusement je n'ai pas permis à Christiane de mettre le nez dehors. Cette petite est l'imprudencence même, elle aurait risqué une rechute, même usant de la voiture ; la correspondance à son frère la distraira, pour leur plaisir à tous deux.

Et dans son souvenir, ressuscitait la vision du studio fleuri, où vivait contente

de l'atmosphère de musique, de pensée, qu'elle s'était créée, la blonde enfant qu'il venait de quitter.

Comme, selon son goût, il marchait vite, il eut bientôt atteint le petit hôtel, voisin de l'École Militaire, où demeurait la générale de Murecourt, devant lequel s'alignaient voitures et chauffeurs; par les fenêtres, qui trouaient la façade obscure, embuées par la chaleur des salons, les silhouettes rapprochées se profilaient très nombreuses. Dans la galerie d'entrée, où les invités se massaient aux baies larges ouvertes des salons, montait, avec les sonorités espagnoles d'un très bon orchestre, la rumeur d'une foule attentive.

Dès son entrée dans la cohue, François d'Yerville fut frappé des exclamations admiratives qui arrivaient à son oreille, des bravos qui scandaient le chant de l'orchestre rythmé par le claquement sec des castagnettes, agitées par les doigts légers et savants d'une danseuse, invisible encore pour lui.

Et sa pensée s'enfuit de nouveau vers Christiane, prisonnière dans le studio.

— Ce doit être la « surprise » promise, j'arrive à temps. Eh bien, elle a un joli succès cette surprise ! Il faudra que mes récits dédommagent de mon mieux ma pauvre petite Christiane. Encore serait-il nécessaire que je puisse apercevoir la danseuse.

Adroitement, il se glissa plus avant dans la foule qui bloquait les entrées, et, à l'angle du salon qui lui faisait face, il distingua, au pied de l'estrade, enserrée d'un cordon d'azalées roses, non pas encore la fameuse danseuse, mais le profil casqué de cheveux blancs, de sa vieille amie la Générale, toute rayonnante de son triomphe de maîtresse de maison. La tête levée, elle applaudissait frénétiquement des mains et de l'éventail.

Il pensa :

« Je voudrais bien voir la femme qui suscite un pareil enthousiasme ! »

Et il notait, en connaisseur, l'expressive lueur, flambante dans toutes les

prunelles masculines et l'inconsciente envie des yeux luisants des femmes fixés sur l'estrade. Et ainsi, s'avivait en lui l'instinctif désir d'apercevoir, à son tour, l'ensorceleuse...

Grâce à sa haute taille, il distingua soudain, voltigeant sur le miroir du parquet, une svelte créature, fine et souple merveilleusement, dont tous les gestes étaient une harmonie vivante, voluptueuse et fière, comme la petite tête dressée d'un jet caressant, un peu hautaine, au sourire insaisissable comme un reflet.

1918  
Les pieds de Cendrillon voletaient dans leur gaine de satin couleur de perle, ainsi que la jupe bouffante qui ruisselait jusqu'à la cheville. Les cassures du satin brillaient sous la mantille, blanche aussi, qui tombant du haut peigne d'écaille blonde, dressé tel un diadème, couronnait la silhouette d'une aile vaporeuse. La taille menue, tour à tour courbée ou dressée, ondoyait toute vibrante de vie jeune, qu'entraînait l'orchestre dans l'allure ver-



tigineuse des accords éperdus du finale.

Lui-même, peut-être, l'austère François d'Yerville, travailleur rassis et sage, la contemplait avidement, emporté par une rafale imprévue ; dans le cercle lumineux où elle tournoyait sans qu'elle parût pouvoir être jamais lasse, dansant avec une sorte de plaisir enivré, qui seulement rosissait un peu la pâleur dorée du visage, nimbé, semblait-il, par la lueur chaude du soleil d'Espagne.

A moins que l'indéfinissable reflet errant sur le visage ne fût le rayonnement des larges prunelles veloutées sous le voile des cils, ou l'éclat brûlant de la fleur de sang qu'étaient les lèvres.

Et soudain, sur un dernier accord, elle s'immobilisa et tourna vers la Générale sa petite tête altière, inclinée d'un geste déférent, qui semblait remercier sa protectrice ainsi que le public soulevé, par les acclamations mêmes.

Les applaudissements fusaient à travers les salons et s'abattirent sur François d'Yerville comme le choc d'un réveil,



l'arrachant à une inconsciente ivresse.

Certes, pourtant, dans sa vie qui avait frayé avec tant de mondes divers, ce n'était pas la première fois que ses yeux contemplaient des visages tentateurs.

Qu'avait donc, de plus que bien d'autres, cette jeune femme, pour avoir jeté en lui quelques secondes, le fulgurant éclair qui, maintenant, lui faisait hausser les épaules? Et comme réveillé tout à coup d'un songe affolant, il murmura, dans un instinctif besoin de se reprendre :

— Décidément, je viens de me laisser séduire comme un collégien! Quelle belle occasion ce serait, pour les théologiens, de me menacer du démon de midi! En attendant, allons féliciter ma vieille amie. Où a-t-elle pu dénicher cette incomparable danseuse? Et qui est-ce?

Résolument, il louvoya à travers la foule. Au passage, il serrait des mains amies, recueillait les enthousiastes exclamations qui saluaient la danseuse, trouvant bien mérité le nom que lui donnait

le programme, « La Lisonjéra » (l'Enjôleuse). Et enfin, non sans peine, il atteignit la Générale qui, rayonnante, l'accueillit la main tendue :

— Ah ! enfin vous voilà ! Je commençais à croire que vous m'aviez fait défaut. Vous ne m'amenez pas Christiane ?

— A son grand regret, je vous l'assure ; je ne la trouvais pas encore suffisamment remise de son accès de grippe, pour la laisser sortir ; elle compte bien que je lui conterai votre « surprise » avec force détails.

— Elle était réussie ma surprise, n'est-ce pas ? questionna-t-elle, naïvement triomphante.

— Très réussie, tellement que j'ai été ensorcelé comme si je n'étais pas le monsieur d'âge que ne veut pas reconnaître en moi mon indulgente petite fille. Qui est votre danseuse ? Une professionnelle ?

— Non ; pas encore du moins ! En ce moment, c'est une vraie fille du monde, une Cubaine de vieille race, dont la fa-

mille a été ruinée par les révolutions de ce pays agité. Alors, devenue orpheline, et jetée dans la fournaise du monde, elle a été amenée à Paris par des amis de son pays, malmenés aussi par la politique ; et fière, très brave, elle a entrepris de gagner sa vie. Usant de son talent inné de danseuse elle a organisé un petit cours, que suivent mes jeunes nièces de Gardones qui, comme leur mère, m'ont parlé d'elle avec tant d'intérêt, qu'elles m'ont entraînée à la faire danser à ma matinée espagnole, pour la lancer dans le monde.

« Avouez que j'ai bien fait et qu'elle mérite son succès ? »

« Elle ne le mérite que trop, » pensa-t-il un peu ironique ; car tout à coup, son esprit clairvoyant lui rappelait l'émoi qui avait soudain bouleversé, en rafale, son calme coutumier, éveillant en lui un être inconnu dont la révélation imprévue le stupéfiait. Entouré par la foule houleuse que la Générale dirigeait vers le buffet, il écoutait les explications entrecoupées

qu'elle lui jetait hâtivement, toute à son rôle de maîtresse de maison.

Et comme s'il n'eût pas été tout à fait réveillé du rêve tentateur, il s'attardait près d'elle, les yeux attachés à la merveilleuse vision, grisante comme une senteur de tubéreuse ou de jasmin, que la danseuse créait, sur l'estrade.

« Cette inoubliable inconnue m'a fait perdre la tête ! Le mieux serait de m'en aller retrouver hors d'ici mon équilibre mental », pensait-il, irrité contre lui-même !

Cependant, il ne partait pas tout de suite, comme il l'avait décidé, retenu par une exclamation imprévue de la Générale :

— Mon ami, vous êtes un homme de tout repos, puis-je vous demander un petit service ? Auriez-vous l'obligeance de conduire au buffet Mlle de Cuzco ? tous ces jeunes fous l'assiègent de leurs compliments et ne pensent pas qu'une glace rafraîchissante ferait mieux son affaire,

avant qu'elle aille changer de costume pour son second numéro, *le Soir à Grenade*. Venez, je vous présente.

Les lèvres de François d'Yerville n'articulèrent pas le refus, que d'ailleurs Mme de Murecourt ne lui laissa pas le temps de formuler; et avant qu'il eût pris la conscience nette de son acte, il était amené près de Mercédès de Cuzco, s'entendait présenter, s'inclinait devant la jeune fille, voyait se poser, sur son bras, la main nue où scintillait un diamant. Puis il emmenait, en homme du monde courtois, la proie délicieuse que sa situation sociale empêchait la légion des administrateurs de la « Lisonjéra » de lui disputer.

Alors, avec la sensation de goûter un régal inespéré, il l'emmenait au foyer des artistes. Là, il lui était donné de contempler de tout près le grain délicat de la peau, le jet net et fin des sourcils, soulignant d'un accent inattendu la grâce caressante du sourire, le mystère des yeux

d'ombre veloutée, jaloux de l'intimité de leurs pensées.

En ce moment, elle en faisait le seul abandon d'une femme du monde, à un homme très bien élevé, empressé à la servir.

En vérité, il ne semblait pas que la moindre fatigue l'eût effleurée, alors que, généreusement, elle prodiguait le rythme harmonieux de ses pas au plaisir des invités de Mme de Murecourt.

Et sans réfléchir, il trahit l'impression qui s'imposait à lui.

— Vous aimez danser, n'est-il pas vrai, mademoiselle? A vous regarder, il semble que ce vous soit un plaisir aussi vif que celui que vous donnez, un trésor rare et précieux dont vous daignez faire l'octroi et que jamais, pour ma part, je n'avais connu si intense, vu mon existence d'homme ultra-occupé par des soucis d'un ordre bien différent!

Elle dut sentir à quel point il était sincère et ne lui faisait pas entendre seulement de banales paroles de politesse. Un léger sourire éclaira l'éclat des lèvres

et elle avoua avec une spontanéité qui soudain les rapprocha :

— C'est vrai, j'adore danser ! Toute petite, c'était pour moi une joie sans pareille, alors que je ne pouvais soupçonner quel usage je serais amenée à faire du don sans prix que m'avait accordé la destinée ? Je ne sais si je dois dire, la « Providence ». L'avenir seul me révélera si c'était pour mon bien ou mon malheur.

Il lui sourit.

— Croyez-en, mademoiselle, l'expérience d'un vieux monsieur et soyez optimiste, ne fût-ce que par un leurre qui vous aidera, sinon à vivre, du moins à supporter la vie !

Elle eut une moue de doute et, une seconde, leva vers lui les prunelles de sombre velours dont le regard était indéchiffrable, sous la protection des cils tout de suite abaissés ; et le regret aigu lui traversa le cœur de ne pouvoir, même quelques secondes seulement, écarter le voile qui enfermait l'âme secrète. Mais

elle avait fini de boire la coupe de fruits glacés dans le champagne qu'il lui avait fait apporter, et la lui remettant vite, elle lui disait, le ton et le visage changés, et sa mobilité d'expression lui donnant une charme d'imprévu :

— Et maintenant avec tous mes remerciements, monsieur, je me sauve bien vite pour endosser ma robe de gitane, afin de ne pas faire attendre mon public !

— Alors c'est fini? Je ne vous reverrai plus dans votre costume de Princesse de légende?...

Elle rit, cette fois, et il distinguait l'éclat humide des petites dents qui étincelaient dans la pourpre des lèvres.

— La « princesse » s'en va vers le passé. Mais j'espère que l'humble gitane qui va la remplacer vous plaira aussi par son pittoresque. Je le souhaite du moins... Restez pour en juger, n'est-ce pas?

En le lui demandant, elle était si absolument la Lisonjéra, que dans un éclair de sagesse, sentant qu'elle lui échappait, pour toujours sans doute, après que sa



bouche avait effleuré la peau tiède dans un salut de congé, il songea :

— Mieux vaut certes partir ! Je ne suis que trop resté ! Gare à la puissance du démon de midi !

Et pourtant, elle disparue, il resta, prenant place au bas de l'estrade, abrité par les plis lourds d'un rideau alors que le salon retrouvait bruyamment son élégant public. Devant lui, soudain, il aperçut hors de l'atteinte des regards, le masque sévère, tout à la fois ardent et pensif, de l'admirateur ami de Mercédès de Cuzco, dont l'expression l'avait frappé, tendue vers elle, pendant qu'elle causait. Et instinctivement, il se prit à observer le jeune homme, avec un retour aigu sur lui-même. Après tout, pourquoi se reprochait-il sévèrement d'avoir cédé à l'intense plaisir artistique que lui offrait la triomphante jeunesse d'une inconnue que, sans doute, il ne reverrait plus et qui ne se souviendrait guère du monsieur d'âge qui l'avait courtoisement accompagnée, sur la demande de la maîtresse de maison ? Et

détendu, il attendit que, sur l'estrade fleurie, revînt Mercédès de Cuzco, annoncée par la capiteuse musique qui de nouveau commençait à l'encercler comme un fleuve de feu.

### III

— Mon Dieu, père, comme vous rentrez tard, je commençais à être tourmentée de ne pas vous voir reparaître.

— Inquiète? me sachant dans une maison amie! quelle enfant peut se montrer ma raisonnable Christiane!

— Quand il s'agit de vous, père, la « raisonnable » Christiane devient une « mère poule » tout de suite tourmentée quand elle ne voit pas revenir son poussin vagabond. Enfin! vous voilà au gîte, sain et sauf. Alors, embrassez-moi et racontez vite, pour me faire oublier ma longue attente. Ainsi, c'était bien, chez la Générale?

— Très réussi, répondit-il, resté debout devant la cheminée, au lieu de prendre, près du divan, la bergère indiquée par sa

filles, comme si le clair regard qui l'interrogeait, doué soudain du pouvoir de double vue, pouvait lire, dans la plus secrète intimité de son être, l'impression qu'avait jetée en lui l'incomparable danseuse.

Christiane le regardait, étonnée, un peu, qu'il fût si réticent sur les détails dont il la savait désireuse !

— Très réussi, mais encore?... racontez-moi comme vous me l'avez promis. Vous revenez tout silencieux, gardant votre plaisir pour vous seul, en père égoïste que je ne soupçonnais pas !

Tendrement rieuse, elle le contemplait.

— Enfin qu'était en somme la « surprise » annoncée ?

— Des danses très pittoresques, exécutées par une jeune artiste cubaine qui avait l'art de subjuguier son public.

— Vous y compris, père ?

Il reconnut, hardiment sincère :

— Moi aussi ! Tellement, que le premier numéro achevé, je suis resté pour le second, des danses de gitane que Mme de Murecourt m'avait à l'avance célébrées

avec tant de conviction que, tout en tenant compte de ses facultés d'enthousiasme, je suis demeuré pour en juger et te décrire ensuite le spectacle complet.

— Et de cette attention, tout le premier vous avez été récompensé, avouez-le, pour mon plaisir et le vôtre?

— Certes oui, car j'ai eu ainsi la révélation de danses dont j'ignorais la saveur.

— Cette saveur vous m'avez l'air de l'avoir appréciée pleinement, père?

Malicieuse, elle le regardait, un peu surprise... Elle ne se rappelait pas l'avoir jamais vu ainsi captivé par un spectacle de cet ordre. Et tout ensemble un peu ombrageuse et amusée, elle précisait :

— Décidément, père, vous revenez conquis.

— Comme nous l'étions tous, jeunes et vieux fous.

— Mais encore, père, interrogea-t-elle, soyez un peu plus explicite? En quoi cette Cubaine était-elle si séduisante? Elle était très jolie?

— Oui, très jeune, svelte et souple merveilleusement !

Il parlait d'un ton léger, dressé devant la cheminée, un peu éloigné du regard curieux attaché sur lui, l'observant.

De son accent tendre et câlin, elle questionna :

— Donc vous aussi, père, vous avez subi le charme ?

— Mais bien entendu. C'est même pourquoi je rentre plus tard que je n'en avais l'intention, ayant suivi le conseil de ma vieille amie pour le deuxième numéro de danse.

— Décidément je regrette fort de ne pas avoir, moi aussi, contemplé cette jeune merveille !

Il pensa que Mme de Murecourt lui en avait fourni l'occasion, en lui offrant de faire donner quelques leçons à sa fille, réunie à plusieurs amies.

Mais chose bizarre, il rejetait radicalement la possibilité de traiter en professeur payé, cette Princesse de conte de fées, dont il prétendait garder l'image souve-

raîne et charmante, enfouie dans l'ombre la plus secrète de sa pensée. Et il ne dit rien de la proposition suggérée, si tenté qu'il se sentît de revoir librement chez lui cette enjôleuse. Mieux valait ne plus la retrouver et ne pas risquer ainsi une désillusion, possible, après tout !

Impérieusement, il voulait que la Lison-jéra restât pour lui une vision de rêve un instant apparue et ensevelie à jamais dans la tombe de son souvenir.

C'était la stricte raison et de toute sa volonté, il s'y soumettait sincèrement ; conscient de la surprise que son attitude éveillait chez sa fille, il tendit résolument son vouloir pour échapper à la hantise ; stupéfait, presque ahuri, il ne comprenait plus.

Vraiment, c'était pour lui une détente bienfaisante que le regard des claires prunelles levées vers lui, la joyeuse causerie de Christiane. Il pouvait enfin parler librement de la matinée de Mme de Murecourt, des personnes rencontrées, des propos échangés avec elles, montrer le

programme rapporté à l'intention de sa fille, s'étendant seulement sur les attractions qui avaient encadré, précédé et suivi les danses espagnoles.

Mais il ne raconta pas que Mme de Murecourt l'avait chargé, en sa qualité « d'homme de tout repos » du soin de conduire, au buffet, la Lisonjéra. Il ne dit rien de leur causerie en aparté dans la foule, non plus des propos échangés entre eux, un peu plus tard encore, quand il l'avait approchée après les danses gitanes, sous couleur de la féliciter, dans le tumulte des applaudissements qui célébraient son nouveau et triomphal succès.

Alors seulement, il était parti, la voyant abordée par le jeune homme qu'il avait constaté, pendant son séjour au buffet, aussi admiratif qu'il l'était lui-même ; un ami sans doute, à en juger par l'accueil d'une grâce hautaine et caressante qu'elle lui accordait, lui abandonnant, d'un geste spontané, sa main à baiser. La claire gaîté de sa fille agissait vraiment sur lui



comme un baume, chassant l'incroyable fièvre qui l'avait un moment troublé ; comme le coup de soleil s'abat brutalement sur l'être insouciant, trop sûr de lui-même, qui s'y expose, sans crainte même de pouvoir être atteint. Ironique revanche, peut-être, de l'existence sévère où il s'était cloîtré pour l'amour de ses enfants et de la femme uniquement adorée, maintenant perdue à jamais, dont le soutenaient le vivant souvenir et son propre besoin inné d'ordre et de netteté morale.

La conversation intime avec Christiane, pendant le dîner, avait achevé son œuvre bienfaisante, et il se jugeait redevenu tout à fait maître de lui-même quand, l'ayant envoyée se reposer, il regagna son cabinet de travail pour achever de revoir les notes et paperasses multiples qu'il avait préparées dans l'après-midi, avant l'heure où, sur l'invitation pressante de sa fille, il était parti chez la générale de Murecourt, ne prévoyant guère l'orage imprévu qui allait fondre sur sa quiétude.

Il attira son buvard, prit sa plume, en-

veloppé par le silence de la pièce sereine, où, d'ordinaire, il ne connaissait que l'apaisement du travail et le bienfait de la pensée active. Alors, il s'aperçut que dans son souvenir se dressait la forme exquise vêtue de satin blanc, ennuagée par la dentelle ruisselant du blond diadème d'écaille, qu'il emmenait appuyée sur son bras, lui offrant le spectacle tout proche de son délicieux visage fleurant la jeunesse, dont il pouvait goûter l'expressive mobilité, le mystère des sombres prunelles palpitantes sur la lueur des joues.

Et furieux contre lui-même, il regarda vers le portrait de la femme aimée qui surmontait son bureau telle que jadis, tant de fois, il l'avait contemplée, courageuse, souriante et résignée, sur le divan qu'elle ne quittait guère, donnant le meilleur d'elle-même : toute son âme, à lui et à leurs enfants.

Conscient de sa soudaine faiblesse, le regard qu'il jetait vers elle était un cri d'appel, devant l'assaut inattendu lancé

contre lui par une tentation à laquelle jamais il n'avait cru jusqu'alors.

Ce n'était certes pas la première fois qu'il traversait des heures difficiles depuis qu'il s'était cloîtré dans l'amour de sa jeunesse, encerclé par le travail qui l'aidait à garder closes les issues de sa vie. Alors que signifiait ce réveil brutal provoqué par une inconnue qui, certes, ne l'avait remarqué que comme un monsieur d'âge à qui, un instant, elle avait donné quelques minutes de sa triomphante jeunesse?

Et opiniâtre, raidi devant la misérable hantise, il se prit à travailler.

## IV

Au sortir du fiévreux après-midi qu'elle venait de vivre intensément, Mercédès de Cuzco savourait le silence et l'ombre qui la pénétraient dans la voiture mise à sa disposition par Mme de Murecourt, pour la ramener dans le petit home devenu son domicile depuis que, cédant à son impérieux besoin d'indépendance, elle avait cessé d'habiter chez ses amis Cubains, les Gonzalès.

A l'abri du même immeuble, elle avait trouvé un minuscule logis, où elle se mouvait désormais, au milieu des souvenirs de son heureuse enfance de petite fille unique, et gâtée comme telle, dans une atmosphère luxueuse de jeune princesse, comblée alors par le destin.

Tandis que l'auto filait dans la nuit

scintillante des feux du soir, elle songeait, ses nerfs détendus lui laissant tout à coup sentir la fatigue de cette heure où elle s'était donnée toute à son public, dans la volonté d'obtenir le succès qu'il lui fallait pour préparer sa réputation de « danseuse mondaine ». L'occasion lui en avait été offerte et jusqu'à nouvel ordre, elle pourrait échapper ainsi au théâtre, dont le milieu et les promiscuités heurtaient trop vivement son orgueil de fille de vieille race.

Se déclasser lui semblait une épreuve plus cruelle encore que la pauvreté et surtout le travail. Tout au moins, elle voulait diriger le choix du chemin où elle était contrainte de marcher.

En somme, il lui apparaissait que la journée lui avait été bonne, quant à son avenir. Le monde où la protection de Mme de Murecourt l'avait brillamment présentée, lui avait fait l'accueil que la nécessité l'obligeait à désirer, lui apportant des « soirées » qui achèveraient de la mettre en lumière.

Et dans la foule masculine qui l'avait entourée, il n'y avait pas seulement de « jeunes hommes », faciles à séduire, mais des spectateurs en pleine possession de leur expérience et de leur vouloir. Elle était trop clairvoyante, trop « adroite princesse », comme l'eût justement appelée le vieux conteur qui avait amusé son enfance, pour ne pas sentir ce qu'exprimait discrètement le gentilhomme correct qui, à la prière de Mme de Murecourt, l'avait conduite au buffet. Cependant elle avait été sûre que cet homme qui portait si alertement sa quarantaine évidente, ne lui demanderait rien qu'elle dût se défendre d'accepter, sous peine de déchoir. Et avec une aisance toute féminine, elle avait respiré l'hommage qu'il lui offrait ; tout comme elle voulait le culte impérieux et jeune dont l'entourait discrètement ce Claude Védrannes, vu très souvent chez ses amis Gonzalès où il fréquentait, lié avec le fils aîné, Pédro Gonzalès, médecin lui aussi. Et elle était trop intelligente pour ne pas mesurer la

valeur de ce garçon très supérieur, dédaigneux des préoccupations matérielles à un degré presque invraisemblable, dont elle admirait le cerveau puissant, l'indomptable volonté, la science reconnue autant par ses maîtres que par ses émules. Il lui plaisait d'être placée par lui sur un piédestal dont sa clairvoyance aiguë lui révélait la fragilité. Sans illusion, elle devinait qu'il la jugeait à travers un prisme éblouissant, lui le travailleur austère et passionné, subissant, comme le plus humble, la séduction de sa beauté, de sa grâce, de son intelligence ouverte qui lui gagnaient tous ceux qui l'approchaient. Or cette séduction innée, toute enfant, elle en avait senti le pouvoir ; comme devenue femme, elle en usait devant les difficultés que lui apportait la vie, à cette heure où elle n'avait plus à compter que sur elle seule, sur son adresse, sur son savoir-faire, sa volonté pour assurer l'avenir où elle prétendait retrouver le luxe de son enfance. Aussi prenait-elle garde de tenir à sa merci ce Claude Védrannes, qui, sous

son masque de froide résolution, était violemment épris d'elle et sûrement ferait un chemin brillant dans la carrière où il avançait à pas de géant.

A elle d'être patiente, d'attendre sans rien heurter, son bon plaisir déterminant la conduite qu'elle devrait tenir...

Tandis qu'elle songeait ainsi le temps avait coulé et brusquement, la voiture, s'arrêtant, la rejeta dans la réalité. Elle se dressa, fouillant pour prendre sa clef dans le petit sac de satin, puis ne la trouvant pas tout de suite, elle descendit impatiente et sonna. La porte s'ouvrit aussitôt, et dans le cadre apparut une petite femme maigre et bronzée, aux prunelles d'encre, sa fidèle nourrice, Concha, qui jamais ne l'avait quittée, et rapide, lui jeta en espagnol :

— Rentre vite pour ne pas prendre froid, Nina mia ! Tu es contente ? Le señor Gonzalès est venu dire quels bravos ont célébré ta merveilleuse danse. Et puis tu étais si belle !



Une telle conviction vibrait dans la voix gutturale un peu, que Mercédès eut la sensation d'une bouffée vivifiante, dissipant la fatigue soudaine qui s'était abattue sur elle depuis que son rôle avait pris fin ; chassant l'impression de solitude qui, à certaines heures, la mordait au cœur, douloureuse à la faire crier d'angoisse. A la suite de la vieille Cubaine, elle pénétra dans le studio, petite pièce originale par son cachet d'exotisme où elle se plaisait à vivre, y retrouvant le parfum du pays perdu.

Ce soir-là, tout de suite, elle y respira la senteur de quelques admirables roses de pourpre sombre — ses fleurs préférées — qui trempaient dans le haut col d'un vase de cristal. Et Concha, qui avait suivi son regard, expliqua aussitôt :

— C'est ton ami, le señor docteur Védrannes qui les a apportées. Lui aussi t'avait vue danser et admirée. Mais puisque tu n'étais pas rentrée, il a préféré ne pas t'attendre, disant que maintenant tu devais te reposer et qu'il

viendrait te voir demain, à la fin de l'après-midi, si par téléphone tu ne le décommandais pas.

Mercédès eut un léger signe de tête et jeta sa pelisse entre les mains empressées de la Cubaine, puis blottie dans l'étoffe souple de son peignoir de maison, elle se laissa tomber sur sa chaise longue avec un heureux soupir de détente.

Elle savait que si elle l'avait souhaité, elle pouvait, pour ce soir-là, accepter l'invitation à dîner qu'était venu lui porter le señor Gonzalès. Mais, elle avait trop besoin de silence, après la dépense nerveuse de cet après-midi, pour ne pas avoir soif du calme apaisant de son logis solitaire. Assez vite le lendemain, la ressaisirait la fièvre de la lutte pour l'avenir incertain, dont, fière, elle ne voulait pas avoir peur...

Comme il l'avait annoncé, Claude Védrannes vint le lendemain à cette heure du thé où il savait avoir chance de rencontrer Mercédès.

En effet, elle venait de rentrer. Le métal

étincelant de la thèière brûlait sur le plateau, à l'ombre des roses pourpres encore passionnément odorantes, dont les pétales sombres s'étaient à peine un peu altérés.

D'autres fleurs, subtil hommage, étaient venues les rejoindre depuis la veille et dans le nombre, une princière floraison de lilas blancs accompagnée d'une carte maintenant disparue : « Comte François d'Yerville, respectueuses félicitations. »

Védrannes aperçut la gerbe et un pli durcit une seconde son front large. Elle ne le vit pas car il courbait devant elle sa haute taille, dressée d'ordinaire d'un jet altier, tout en écartant d'un geste vif ses remerciements pour les roses. De tout son être, il goûtait une jouissance d'artiste et d'homme, dans la vision du souple profil incliné, les lèvres entr'ouvertes, sur les corolles embaumantes ; et il l'écoutait, qui interrogeait amicale :

— Vous aussi, Védrannes, vous avez été satisfait de moi, hier ?

— A moi, vous avez fait oublier tout ce qui n'était pas vous !

Une telle sincérité dominait son accent, qu'elle ressentit la même impression que la veille, quand la vieille servante cubaine lui avait dit simplement, mais en toute conviction : « Vous étiez si belle ! »

Elle lui sourit, présentant le thé qu'elle venait de servir pour lui.

— Il est encore brûlant, je crois. Vérifiez, sinon Concha vous en apportera d'autre.

Il remercia. C'était pour lui une douceur sans prix que ces moments rares d'intimité où elle apportait tant de grâce à le servir. Déjà il interrogeait, encore debout devant elle :

— Vous n'avez pas été trop fatiguée par la séance d'hier? Votre visage dit, en tout cas, que vous êtes reposée... par votre succès même qui a été tel que vous pouviez le souhaiter.

— Vrai? pas un compliment, cela?

— Si vrai que vous permettrez de vous avouer que j'en ai éprouvé un sentiment bien mesquin... J'aurais voulu être seul à vous admirer et si mon désir avait suffi, il aurait balayé sous vos pieds, comme une

vaine poussière, l'enthousiasme audacieux même des hommes importants, rassis, comme ce comte d'Yerville qui vous a amenée au buffet.

Elle ne répondit pas tout de suite. Le sourire délicieux une seconde erra sur la bouche attirante comme l'inconnu des prunelles veloutées.

Puis elle dit :

— Et vous avez constaté, en étant heureux pour moi, que cet homme tout-puissant avait été satisfait du spectacle que je lui avais offert.

— J'ai constaté qu'il savait le prix de l'honneur que vous lui faisiez en lui permettant de vous conduire un moment, en aparté, au buffet.

— Dites plus justement qu'il accomplissait très aimablement, l'acte de courtoisie que lui avait confié la maîtresse de la maison.

Et elle pensait à la gerbe princière dont elle avait très bien compris le muet langage, aussi bien qu'elle devinait l'obscur jalousie du cœur épris de Védrannes. Mais

elle était trop fine pour ne pas discerner le double hommage que, seule elle voulait connaître et simplement, elle demanda :

— Vous avez pensé cela, parce que ?

— Vous le savez aussi bien que moi, j'imagine... parce que l'homme est un animal compliqué qui, en définitive, quand il est sincère, veut jalousement conserver pour lui seul le plaisir qu'il goûte, surtout quand il en sait tout le prix.

— Un très mauvais sentiment cela, c'est vrai ! dit-elle doucement, l'enveloppant de son sourire caressant, car elle prétendait, jusqu'à nouvel ordre, le garder tout à sa dévotion.

Elle avait eu au nom du comte d'Yerville un imperceptible tressaillement qu'il ne perçut pas, car l'accent était tout à fait détaché pour demander :

— Vous connaissez le comte d'Yerville ?

— Un peu. Il est le beau-frère de mon maître et professeur Daubray chez qui je l'ai parfois rencontré dans la cohue de quelque réception mondaine où la poli-

tesse réclamait ma présence. Je sais qu'il est une puissance dans le monde de la haute finance, dans l'administration de grandes sociétés où il se meut en chef avec l'autorité de sa fortune et de son intégrité inattaquable.

— Ah ! fit-elle légèrement sans insister. Et elle songeait à la carte qui reposait close dans son secrétaire fermé ; Védrannes continuait, devinant la secrète attention des prunelles d'ombre :

— Je l'ai reconnu chez Mme de Murecourt et j'ai été amusé de l'attention charmée que cet homme de chiffres et de responsabilités apportait à jouir de votre grâce qui avait l'air de lui être une révélation imprévue, rare et précieuse.

— Comme vous l'avez observé ! remarqua-t-elle avec une sorte de coquetterie un peu taquine qui soudain la faisait très jeune fille, moins femme, par suite moins dangereuse pour l'homme épris qu'il était sourdement.

— Que voulez-vous, quand j'obéis à mes réflexes, je ne vaux pas mieux qu'un autre.

— Et vous le regrettez?

— Oui ; si pour mon grand dommage, je me rebelle contre les lois sévères de la sagesse, il me faut bien reconnaître que je suis tout pareil à la foule de mes frères, les hommes, et pour expier ma faiblesse et retrouver ma sérénité...

Cela, elle ne le voulait pas et lui sourit.

— ... Je n'ai plus qu'à m'en aller travailler au laboratoire en compagnie de mes calmants microbes ; ce que j'ai fait ce matin. Aussi, la conscience tranquille, puis-je accepter votre tasse de thé et quelques instants de causerie. Nous avons fait de la bonne besogne au laboratoire tantôt avec le maître, et une fois de plus, j'ai senti à quel point j'avais l'humeur aventureuse et le goût du risque. Sûrement, si la médecine et tout ce qu'elle enferme de curiosités, très souvent dangereuses, ne m'avait attiré, j'aurais été, je crois bien, un soldat colonial, cherchant les atmosphères périlleuses. J'en avais encore l'impression très nette tout à l'heure en causant avec Daubray et comme



je le lui ai dit, je me sentais tout prêt, si les circonstances m'y amènent à la suite de nos communs travaux sur la fièvre jaune, à partir en Afrique où la science, de gré ou de force, veut s'implanter pour le bien de l'humanité encore rudimentaire qui y grouille dans ses ignorances. Là, nous autres civilisés avons le devoir de les jeter au loin, ces ignorances, si la possibilité en est à notre portée.

Les prunelles de velours sombre le considéraient curieuses et attentives, avec une sympathie détachée, comme plusieurs fois déjà il les avait surprises quand il lui était arrivé d'abandonner le tréfonds de sa pensée, trahissant la flamme qui brûlait dans le secret de son âme sous la froide maîtrise de l'apparence résolue.

Jamais, peut-être, il n'avait éprouvé plus décevante l'impression, qu'en secret, un infranchissable abîme les séparait. Il ne l'avait jamais sentie plus lointaine, enfermée dans un monde dont elle gardait l'entrée bien close. Et de là, elle le con-

sidérait un peu surprise, sans attirance pour la carrière bizarrement orientée qu'elle le devinait tout prêt à accepter en Afrique. Déjà, elle savait que le professeur Daubray lui destinait un poste à l'hôpital de Dakar ; ses travaux semblaient tout naturellement le désigner pour mener à bien la lutte contre la fièvre jaune.

Elle était trop fine pour ne pas comprendre qu'elle l'éloignait en se trahissant, si peu que ce fût, tout étrangère au désir qui, lui, le dominait. Et parce qu'elle voulait, à cette heure, le garder tout à elle, lui souriant de nouveau avec sa grâce enjôleuse, elle dit doucement :

— Ne me jugez pas trop mal et ne m'en veuillez pas de n'être qu'une faible femme. Je vous admire ; mais forcément je ne puis éprouver votre altruisme ni votre attraction scientifique, ni votre goût du péril, et je regrette, c'est vrai, que l'attirance exercée ainsi sur vous soit assez puissante pour vous faire accepter bien aisément votre départ, loin de tous vos amis. Seulement, n'est-ce pas, le moment

n'est pas encore venu où vous pourrez décider, de façon précise, la direction qu'il vous faudra donner à votre avenir?

Elle gardait, attachées sur lui, ses prunelles inoubliables dont le mystère lui donnait le vertige et elle était trop intuitive pour ne pas être sûre que le hasard de la conversation avait amené Claude Védrannes à une sorte de sondage dans l'âme fermée qui seule, à l'heure présente, eût pu faire fléchir la ligne impérieuse qui dirigeait sa vie. Le regard pénétrant qu'il levait vers elle voyait certes plus loin que la forme délicieuse que, contre toute sa sagesse, il rêvait d'étreindre, y cherchant le cœur indéchiffrable dont il voulait pénétrer le secret qu'elle ne livrait pas. Et maître de lui, pour cacher le rêve dont la réalisation lui paraissait de moins en moins possible, il dit simplement de son accent absolu :

— En effet, il ne s'agit pas maintenant de prendre une décision définitive quant à mon départ; j'ai encore à travailler quelques mois à Paris.

Un petit souffle ressemblant à un soupir heureux de délivrance entr'ouvrit les douces lèvres qui acquiesçaient.

— Alors, de cette grave question, nous pourrons reparler en bons amis s'il y a lieu... Ne pensez-vous pas?

Et sur cette vague espérance, il la quitte quelques instants plus tard.

## V

Les jours avaient passé !

La grippe de Christiane n'était plus qu'un lointain souvenir auquel ni elle ni son père ne pensaient plus. Mais l'image de Mlle de Cuzco, que le hasard avait imprimée en lui avec une intensité bizarre, ne s'était pas effacée. A ce point que, quelques semaines plus tard, il tourna brusquement la tête, quand tout à coup Christiane lui demanda :

— Tantôt, père, je dois aller à la Légion d'honneur pour la vente de charité de Mme de Murecourt ; vous n'auriez pas le loisir et l'amabilité de m'y remplacer, car j'ai encore d'autres ventes en des quartiers tout différents. Or, en ce moment, les comptoirs de charité pleuvent. Il est vrai que je serais peut-être récompensée

dans ma curiosité en allant chez Mme de Murecourt, car ses nièces m'ont dit que, pour la circonstance, elle avait réquisitionné comme vendeuse la fameuse danseuse cubaine dont vous étiez revenu tant enthousiasmé, et que je n'ai pu, moi aussi, admirer, puisque j'avais eu la stupidité d'être grippée ce jour-là !

Il avait écouté sans répondre et continuait à peler sa poire. Il dit seulement, après quelques secondes, le ton détaché et tout naturel :

— Ma petite fille, j'aurais certes grand plaisir à revoir la jolie fille en question, mais tu oublies toujours que je suis un vieux monsieur pondéré pour qui les plaisirs de ce genre ne peuvent plus exister !

— Vieux, glisse-t-elle, caressante, père, vous voulez des compliments ! Il n'y a pas que les femmes qui soient coquettes ? Vous avez une silhouette de jeune homme, vous le savez bien ! Je vous l'ai maintes fois répété !

— Une silhouette, tout au plus, mais

laissons cela. Je suis, en tous cas, un homme trop occupé pour pratiquer les ventes de charité, si attirantes que soient les vendeuses. C'est ton domaine, ma chérie, fais-y toutes les acquisitions que tu jugeras nécessaires. Ma bourse est ouverte toute grande, à ton gré.

— Père, vous êtes délicieux ! Je ferai de mon mieux et souhaite que le destin me soit propice et que Mme de Murecourt ait pu obtenir le concours de sa charmante amie pour le plus grand profit des pauvres. Si vous pouvez m'abandonner la voiture au début de l'après-midi, je la prendrai avec miss Magget et j'irai dans les quartiers divers pour distribuer mes offrandes.

— A ton aise, petite enfant, maintenant je me sauve parce que j'ai beaucoup à faire encore, avant de sortir. Veux-tu me faire servir le café dans mon cabinet ?

Christiane inclina la tête, offrit son front au baiser de son père qui prit, en se levant, le paquet de ses journaux et

de ses lettres feuilletées pendant le repas.

Au moment de fermer la porte il dit :

— Si, par aventure, tu vois Mlle de Cuzco sous l'aile de notre vieille amie, dis-lui que tu es la fille de son très fervent admirateur qui regrette fort de n'avoir plus l'occasion de l'aller applaudir.

— Vous ne l'avez pas revue chez la Générale? questionna-t-elle légèrement.

— Non, fit-il le ton un peu bref, je n'en avais ni l'occasion, ni la possibilité même !

Elle n'insista pas et conclut :

— Tout de même, vous m'avez l'air guéri de votre admiration de la première heure ! Même les hommes sérieux sont inconstants, comme les autres !

— Par bonheur pour eux ! dit-il en souriant. Ils n'ont qu'à se tenir tranquilles dans leur domaine, considérant de loin, comme un fruit défendu, les étoiles qui passent un instant dans leur ciel. Et là-dessus, ma Christiane, va t'habiller, pour aller remplir tes obligations d'ange bien-faisant.

Avec un élan de petite fille contente,



elle remercia son père, et deux heures plus tard, sous l'égide de la Britannique qui la chaperonnait depuis son enfance, elle se lançait dans la cohue bourdonnant autour de la générale de Murecourt. Mais si elle avait espéré apercevoir Mercédès de Cuzco dans l'essaim des jeunes beautés pivotant autour de la vieille amie de son père, elle fut vite déçue. Il y avait là de jolies femmes mais de types tout parisiens, aucun visage doré par l'éclat lumineux et chaud du soleil de Cuba, et ses achats terminés, elle prit congé, trahissant gentiment sa déception.

— Me permettez-vous, grande amie, de vous avouer que je regrette de n'avoir pas aperçu, parmi vos vendeuses, comme vos nièces me l'avaient fait espérer, la danseuse dont père m'avait fait une description que je n'ai pas oubliée !

— C'est vrai, je me souviens que tu n'as pas vu danser Mercédès. J'avais cependant offert à ton père l'occasion d'user de son talent en te faisant donner, ainsi qu'à tes amies, quelques leçons de

danses espagnoles. Mais puisqu'il ne t'a pas parlé de mon idée, c'est qu'elle ne lui plaisait pas et je le regrette, car à mon gré, c'était une œuvre pie de lancer cette petite fille qui, courageusement, essaie de faire son chemin dans le monde de notre jeunesse.

Christiane secoua la tête.

— Non, il ne m'a rien dit. Sans doute, il savait que j'étais avant tout une sportive et que la danse ne m'attire pas autrement. Mais soyez sûre, grande amie, que, si je puis, je n'oublierai pas de parler de votre enjôleuse, s'il m'est possible de lui être utile.

— Oui, je te la recommande, car pour elle la vie s'annonce difficile et périlleuse... Tu ne peux deviner à quel point, heureuse petite créature, pour qui l'avenir ouvre une belle route où tu n'as qu'à marcher droit devant toi!...

Christiane inclina légèrement la tête. Une ombre avait passé dans la lumière limpide de ses yeux; et Mme de Murecourt eut le sentiment qu'elle se souviendrait de sa promesse.

Mme de Murecourt, d'ailleurs, l'avait à peu près oubliée, quand vers cinq heures, elle vit surgir devant elle, le fin visage ambré où étincelaient les petites dents dans la pourpre éclatante des lèvres.

— Oh ! mon enfant, vous voilà !

— Bien tard, n'est-ce pas, madame ? Mais faute de mieux j'ai voulu, du moins, vous offrir ma bonne volonté pour les acheteurs de la dernière heure.

— Ils sont heureusement toujours en nombre, voyez !

Et, en effet, ils étaient encore légion car l'élément masculin et militaire venait à cette heure tardive remplir ses devoirs de politesse envers la femme du général qui patronnait la vente ; tous appréciaient tout de suite, l'agrément d'être servis par une vendeuse dont le visage était velouté comme un fruit mûr.

Mais la Générale veillait sur sa protégée avec la sollicitude d'une mère poule, parce que très bonne, prompte d'ailleurs aux enthousiasmes, elle s'était férue, déclaraient avec un peu de malice ses bonnes

amies, de l'étrangère dont la présence avait fait l'immense succès de sa matinée espagnole.

Au premier regard, François d'Yerville avait mesuré sa folie d'avoir cédé à la tentation d'aller passer un instant à la vente de Mme de Murecourt, quand dans la foule papillotante, il aperçut Mercédès de Cuzco.

Aussitôt, il avait senti qu'en s'étant exposé à revoir le visage, demeuré vivant en son souvenir, il avait risqué un inutile danger. En somme, il savait le plaisir qu'il allait causer à sa fidèle amie, en paraissant un moment à sa vente. Il en mesurait la vivacité au ton dont elle l'accueillait :

— Comment, je ne rêve pas? C'est bien à vous, d'Yerville, l'homme par excellence occupé! Quelle bonne surprise! et que c'est gentil à vous d'avoir pensé à votre vieille amie!

Par bonheur, François d'Yerville n'avait pas à préciser son sentiment intime et la

sincérité de sa pensée ne lui était pas imposée. Il s'approcha ; Mercédès ne ressemblait plus à une princesse de légende ; mais souple dans son fourreau noir, elle était une élégante parisienne du vingtième siècle, sa petite tête hautaine et caressante dressée d'un jet souple sur l'étroite échancrure du corsage qui dégageait le col long et mince.

Tout de suite elle le reconnut et lui tendit sa main qu'il baisa, comme trois semaines plus tôt, sentant sous ses lèvres la peau tiède comme un pétale de fleur, odorante d'un étrange parfum qui ne ressemblait pas à celui des femmes de France mais venu d'un pays lointain ; et voici que son inquiétant désir s'était réalisé, avec une telle précision, qu'il lui semblait un peu être jeté en plein rêve. Elle était devant lui, le brûlant de son sourire et lui disait en amie :

— Bonjour ! Je ne m'attendais pas à vous retrouver ici !

— Ni moi, certes, et voulez-vous croire que je bénis le hasard et la politesse qui

m'ont conduit vers ma chère amie de Murecourt... car je n'ai pas oublié la fête, que grâce à vous, j'ai goûtée à sa matinée espagnole!...

— Une fête, pour parler comme vous, dont vous avez l'air de lui être encore reconnaissant...

Elle avait eu l'esquisse d'un geste qui remerciait légèrement.

Si enfermé fût-il dans sa réserve correcte, elle devait être trop femme pour ne pas avoir senti l'admiration qu'elle avait éveillée en lui. Simplement, elle lui dit :

— A vous maintenant, monsieur, de faire plaisir à Mme de Murecourt en dévalisant son comptoir. Elle m'a mise à votre disposition. Usez donc sans scrupule de ma bonne volonté, d'autant que j'arrive ici en ouvrière de la dernière heure...

Il en bénissait le ciel, peut-être à tort, mais n'en témoignait rien, tout en suivant la jeune fille qui expliquait brièvement, fourrageant à son intention dans les comptoirs qu'il ne regardait pas :

— J'avais tantôt des séances de danse et n'ai pu arriver que bien tard ! mais à tout prix, je tenais à répondre à l'appel de Mme de Murecourt qui s'est montrée si accueillante et bonne pour moi.

— Vous la connaissez beaucoup ?

— Oh non, très peu seulement, par ses jeunes nièces. Mais elle a bien voulu me témoigner tant d'intérêt que je lui en garde une infinie gratitude. A mesure que passent les jours, je sens mieux combien j'ai besoin d'être épaulée dans la carrière où je me suis lancée, assez à l'aveuglette, en somme, avec l'audace peut-être imprudente des jeunes !...

— Vous le regrettez ?

— Le regretter ?... ce serait bien inutile ! Ce qui est fait est fait. Je n'avais guère le choix. J'ai accepté ce qui me paraissait le plus à ma portée, sous certains aspects, et j'aime d'ailleurs ma profession inattendue.

— Parce que vous êtes brave ?...

— Brave, du moins je suis bien résolue à l'être... J'ai hérité, je crois, de l'humeur

aventureuse des ancêtres de mon père. Ce à quoi j'ai besoin d'arriver, sans hésiter, je le veux, si difficile soit le but à atteindre !

Elle parlait très simplement, avec sa grâce enveloppante et il éprouvait une jouissance étrange à sentir la fière volonté qu'enfermait son charme féminin.

— Je souhaite que votre vaillance soit récompensée, fit-il doucement. Et l'un et l'autre, ils ne pensaient plus du tout aux achats qui les rapprochaient.

— Si par le canal de ma fille, je peux vous être bon à quelque chose, soyez certaine que je le ferai de grand cœur.

— Merci, je vous connais bien peu et pourtant je suis sûre que vos paroles ne sont pas des phrases vaines. Vous ne devez pas décevoir ceux qui cèdent à la tentation de se reposer, ne fût-ce qu'un instant, pour reprendre haleine, sur l'appui de votre force.

Il eut ce sourire imprévu qui donnait à son visage pensif et sérieux un charme inattendu et très séduisant.



— Soyez bien sûre que vous pouvez compter sur moi, autant que vous le souhaitez.

Et il était sincère à un point dont lui-même ne pouvait mesurer la profondeur et qui l'eût bouleversé. Vraiment, il éprouvait l'impérieux désir de la protéger et d'éviter qu'elle connût les dangers que fatalement lui attireraient sa beauté et son isolement. Est-ce que lui-même, à son âge, n'éprouvait pas vers elle un attrait dont sa loyauté lui faisait mesurer le danger, comme si la loi qu'il s'était imposée depuis des années ne l'avait pas discipliné !

En lui, renaissait le désir généreux — était-il vraiment « généreux » ? — de protéger la jeune fille, comme il eût fait pour Christiane, puisqu'elle était seule au monde, semblait-il, abandonnée au flot immense et redoutable qui l'entraînait. Ne pouvait-il l'arracher à l'existence périlleuse qu'elle avait acceptée, peut-être dans l'inexpérience de sa jeunesse, sans

en mesurer les difficultés de tous genres? Elle souhaitait se pousser dans le monde où la convoitise masculine allait rôder autour de sa beauté, de la terrible séduction dont, tout le premier, il avait senti l'envoûtement, avec le sentiment que, en somme, il ne pouvait rien pour elle. Des liens étroits acceptés par sa pleine volonté le ligotaient dans la vie austère où il ne pouvait trouver la lumière et la chaleur vivifiantes que dans ses devoirs envers son fils et Christiane...

Les minutes fuyaient sans même qu'il en eût conscience et, immobilisé devant les comptoirs qu'il ne voyait même pas, il demandait à la jeune fille :

— Je ne voudrais pas être indiscret, mais vous me permettrez de vous dire combien je désire que vous soyez satisfaite du résultat de votre succès à la matinée espagnole de Mme de Murecourt?

Elle inclina affirmativement sa petite tête résolue, et le voile hermétique qui l'enserrait jalousement se souleva un peu :

— Oui, j'y ai gagné quelques soirées qui me font connaître et un engagement très précieux pour une fête de bienfaisance au Cercle militaire où je danserai bientôt. Il faudra y amener Mademoiselle votre fille.

Soudainement, il eut la sensation nette que cela, il ne le désirait pas, oh, pas du tout ! et avec joie, il pensa que Christiane était toujours absorbée par nombre d'occupations, heureusement.

Mercédès n'avait pas perçu sa secrète hésitation et elle achevait :

— Maintenant que je me suis résignée à mon avenir imprévu, j'en ai pris mon parti. Et, en somme, je ne sais pourquoi je me plaindrais d'avoir à batailler avec la vie. Cela lui donne un intérêt que je ne lui trouve pas sous un autre angle, et je reconnais maintenant que j'ai été un peu stupide de regretter de m'être vue enrôler, bon gré mal gré, par la force des circonstances, dans le monde des travailleuses auquel ma naissance ne me destinait pas. Et puis, ce mesquin petit orgueil ayant

été brisé par la vie elle-même, aussi nettement qu'une barrière fragile et culbutée, j'ai accepté ce que sottement j'appelais mon déclassement. Je me suis répété, jusqu'à la conviction obtenue, que je ne pouvais regretter d'appartenir désormais, jusqu'à nouvel ordre, au monde des artistes où même une descendante des comtes de Cuzco peut être fière de faire sa trouée.

Elle parlait d'un ton léger qui arrivait à d'Yerville comme l'effleurement des beaux papillons lointains qu'elle avait vus dans son enfance, au pays de lumière où elle était née.

Et il éprouva presque une impression de délivrance en entendant près de lui la voix haute de Mme de Murecourt lui demander gaiement :

— Eh bien, le choix est-il fait? d'Yerville, je viens vous enlever Mercédès. J'ai besoin d'elle pour servir à leur tour quelques-uns de mes acheteurs derniers. Voyez, ma petite amie, de ce côté, je vous prie.

Et elle désignait le groupe des jeunes officiers qui, discrètement, voletaient autour du comptoir, attendant avec une secrète impatience la fin de l'a parté qui retenait la belle vendeuse. Peut-être, Mme de Murecourt, si affairée fût-elle, avait-elle eu tout à coup l'impression que François d'Yerville était vraiment un peu long à faire son choix, et, amusée, s'était-elle soudain avisée qu'il semblait causer bien volontiers avec Mlle de Cuzco. Mais elle le tenait pour un homme tellement sûr que, tout au plus, elle pensa, vaguement moqueuse.

« Ah ! les hommes ! Ils sont tous les mêmes ! Est-ce que mon vieux mari, tout général qu'il est dans l'âme, ne perd pas un peu la tête, lui aussi, quand il lui est donné de respirer quelque temps la grisserie de cette jolie fille ? »

Et un léger sourire, gentiment ironique, retroussa ses lèvres quand elle vit à ses paroles Mercédès, nullement troublée, tendre à d'Yerville le paquet de ses

achats, le remerciant d'un chaud sourire, pour suivre les officiers qui enlevaient victorieusement la proie savoureuse rendue enfin à la liberté !

Consciente du succès de sa protégée, Mme de Murecourt, ramenée à la seule pensée de ses pauvres, concluait pratiquement :

— J'espère qu'elle va encore trouver le moyen de faire une belle vente sans avoir l'air d'y toucher. Elle est si enjôleuse ! Ce qu'il faudrait, je le souhaite pour elle de tout mon cœur, c'est qu'elle arrive à séduire quelque beau garçon fortuné, assez pour qu'il l'épouse ! Ce serait, pour elle, la meilleure solution !

Sans savoir pourquoi, d'Yerville qui la suivait interrogea :

— C'est une jeune fille qu'on épouse ?

— Mais bien sûr ! quelle question ! Je vous ai raconté son histoire, ce me semble. La ruine de sa famille l'a seule obligée à devenir danseuse, situation qu'elle accepte courageusement, sans trop se rendre compte, j'imagine, des dangers qui l'y

attendent et que je voudrais bien lui épargner.

François d'Yerville ne répondit pas. Il prit congé, se dirigeant vers la sortie. Mais une dernière fois, ses yeux s'attachèrent sur la jeune fille, encore entourée.

Et il savait bien que, dans la mesure du possible, il ne parlerait pas à Christiane des emplettes qu'il avait été amené à faire à la vente de charité de la générale de Murecourt.

## VI

Et c'était maintenant un tiède printemps qui allait fleurir, embaumé par les thyrses de lilas épanouis, et Christiane pensait avec une avidité joyeuse aux semaines de plein air qu'elle allait passer chez sa tante Daubray qui l'emmenait, comme chaque année, pour la quinzaine de Pâques.

Elle eût joui avec délices de la féerie du renouveau dans la propriété qui, pour elle, était un véritable home, n'était un indéfinissable souci né secrètement de l'attitude inaccoutumée de son père. Son cœur aimant la douait d'une pénétration subtile pour noter la plus fugitive ombre sur le front chéri.

Certes, elle le savait bien, il avait nécessairement des travaux, des difficultés,



des soucis qui pesaient plus ou moins lourdement sur sa vie de chef responsable. Et discrète, à moins que, le premier, il lui en parlât, même par simple allusion, jamais elle ne le questionnait, sachant bien qu'il n'ignorait pas de quel cœur elle s'intéressait à tout ce qui le touchait, s'agit-il de préoccupations d'affaires auxquelles sa sympathie ne pouvait rien. Mais il lui était impossible de ne pas remarquer combien souvent, il avait désormais un air absorbé, un regard absent, qui semblait suivre en lui-même une pensée qu'il n'articulait pas. Si bien qu'un jour, le voyant rentrer plus tôt que de coutume et s'asseoir silencieusement dans le studio où elle travaillait, inquiète de l'expression qu'avait son visage pensif, une question instinctive lui jaillit du cœur :

— Père, est-ce que cette année cela vous contrarie que je parte à la Roseraie avec tante Madeleine?

Il eut un mouvement si vif qu'elle fut surprise.

— Que cela me contrarie? Quelle singulière idée, ma petite chérie! Je sais trop bien, pour avoir pareille impression, le plaisir que tu éprouves chaque printemps à jouir du séjour de la Roseraie!

— C'est vrai, vous avez raison, père! Quand je m'y retrouve auprès de tante Madeleine, il me semble être ramenée un peu auprès de maman! C'est pourquoi cela me paraît si bon.

Elle avait parlé d'un élan spontané, si puissant que, dans l'âme close de François d'Yerville, l'écho de ses paroles parut vibrer avec une force dominatrice. Elle en eut l'intuition :

— Père, qu'est-ce que vous avez? De grosses préoccupations? Depuis quelque temps, vous n'êtes plus le même?...

— Plus le même! Quelle folle imagination tu as parfois, ma Christiane! Prends garde... Si tu t'y abandonnes, ce sera pour ton malheur et... pour le mien. Toi, si raisonnable d'ordinaire, tu parles ce soir comme un bébé. Aussi bien que moi,

tu comprends que les hommes dont l'existence est pétrie de grosses responsabilités, de difficultés toujours renaissantes, subissent forcément des instants de dépression, dont ils trahissent malgré eux la fatigue. Et ils trouvent bien doux alors, je t'assure, pour les supporter, de sentir près d'eux le réconfort de la confiance de ceux qui les aiment, dont la tendresse les délasse, ô ma jalouse petite chérie. C'est effrayant d'être ainsi observé par les êtres qui vous sont le plus dévoués...

Le visage de Christiane était penché sur son tricot et son père ne vit pas l'éclat humide qui passait dans ses prunelles limpides.

— Père, il faut me pardonner d'être, sans le vouloir, un peu « crampon » dans ma sollicitude pour vous, depuis que j'essaie, dans ma toute petite sphère, de remplacer un peu, si peu, hélas ! maman près de vous !

— Je le sais... je le sens, chérie... et je pense déjà avec effroi, à ce que de-

viendra ma solitude quand tu me quitteras...

— Quand je vous quitterai?...

— Oui, quand tu me seras enlevée par le ravisseur qui fatalement doit venir bientôt... Quand tu seras mariée et me laisseras seul comme le fait ton frère.

Elle secoua la tête, le visage soudain rasséréiné et elle eut un rire léger :

— Quand je serai mariée? Mais, je n'en suis pas là, père, nous avons sûrement bien des jours à passer, bien unis, l'un près de l'autre. Je n'ai pas même mes dix-huit ans !

— Ils ne sont pas loin, ma Christiane, et bientôt, toute la première, tu jugeras que l'heure est venue où je dois abandonner mon trésor.

— Sûrement non, si vous devez trop en souffrir, père ! Vous savez bien que ma joie, c'est la vôtre !

— Petite enfant chérie ! Tu parles de ce que tu ne peux savoir ! Mais moi, à mon âge, je sais, je prévois l'avenir proche qui, chaque jour, pèse plus lourdement sur moi.

— Père, je vais vous retourner votre reproche : vous aussi, vous avez trop d'imagination, et vous vous rendez inutilement malheureux !

Elle secouait sa tête blonde, et ne renouvelait pas sa question, trop discrète pour insister du moment que la confiance n'était pas venue à elle spontanément. Mais toute l'obscurité inquiétude qui l'avait entraînée à interroger demeurait instinctive et vivante dans son cœur. Pourtant, comme s'il lisait en elle, il achevait après un court silence :

— D'ailleurs dans un temps très prochain, je vais avoir à connaître le repos du voyage, tandis que tu seras chez ta tante...

— Vous allez voyager ? En ce moment ! Pas pour longtemps, j'espère ? Et vous ne désirez pas que je vous accompagne ?

Il eut un geste impatient, vite réprimé.

— C'est impossible, je serai absorbé par une grave affaire ! Mais dès que je le pourrai, j'irai te retrouver.

— Puis-je vous demander où vous allez ?

— En Angleterre, d'abord, je pense...  
Puis peut-être, un instant, en Italie.

Il s'arrêta court, et Christiane le laissa achever, le ton changé comme s'il eût éprouvé un allègement de sa déclaration :

— Et maintenant, allons dîner, car Victor a déjà deux fois annoncé que nous étions servis. Et j'imagine que, même en ce temps de carême, j'ai ce soir à accompagner ma petite fille dans le monde.

— Si cela ne vous dérange pas trop, père, fit-elle câlinement.

Elle sourait, mais il y avait une ombre dans le regard lumineux dont la sincérité lui était chère.

## VII

De toute la soirée, elle ne trahit plus rien de la peine qui, secrètement, restait latente au plus intime de son cœur et que les paroles de son père n'avaient pu dissiper entièrement.

Mais le lendemain, se souvenant que ce jour-là était celui de Mme de Murecourt, bien qu'elle redoutât la brillante cohue qui s'y coudoyait d'ordinaire, elle monta chez la vieille dame en fin de journée, poussée par un instinctif désir d'y rencontrer peut-être, si la chance la servait enfin, la belle Cubaine dont son père ne parlait plus, qu'il ne lui avait jamais fait connaître, quelque souhait qu'elle lui en eût exprimé. Si bien qu'elle avait fini par se demander si, après tout, cette inconnue n'était pas de celles avec qui elle ne pouvait entrer en relations.

Les souvenirs se réveillaient en elle du retour de la fête espagnole de Mme de Murecourt, de l'impression dont elle avait vu alors son père pénétré, avec une vivacité dont il n'était pas coutumier. Par ses amies, les jeunes de Gardannes, elle avait, au hasard de leurs caquetages prime-sautiers, entendu célébrer l'étrangère dont elle savait férue l'enthousiaste Mme de Murecourt, vantant son intelligence, sa vaillance devant les suites de la ruine contre laquelle, bravement, la jeune fille luttait à travers des difficultés lourdes à supporter. Cependant Christiane savait bien que, en dépit de ses engouements, la générale était très stricte sur la qualité des personnes admises en ses relations ; et elle eut un petit sourire de moquerie à sa propre adresse, parce qu'au moment de sonner, elle pensait :

« Ce serait curieux pourtant si le hasard me mettait enfin en présence de cette fameuse Mlle de Cuzco, que mes amies de Gardannes m'ont tant vantée et qui a si fort enthousiasmé père. On dirait qu'il a



décidé dès lors, qu'elle devait demeurer invisible pour moi !... »

Elle entra dans le salon, mais du premier regard n'y vit réunis que des visages connus d'elle. La générale, bien qu'affairée par ses nombreuses visiteuses, l'accueillit amicalement.

— Ah ! petite amie, soyez la bienvenue ! En vérité, vous avez été bien rare pour moi cet hiver, soit dit sans reproche. Votre père m'a raconté qu'en ce moment, la science vous absorbait fâcheusement pour le plaisir de vos amies.

— La science ? répéta Christiane surprise, mais habituée aux réflexions imprévues de la générale.

— Il paraît que, sans doute, sous l'influence de votre savant oncle, vous vous laissez un peu trop occuper par des études de médecine passionnantes, aux cours de la Croix-Rouge. Mais comme ces cours ne sont pas le soir, certainement, j'espérais bien, tout au moins, vous voir à la fête de charité du Cercle militaire. J'en avais parlé à votre père, me souvenant du plai-

— sir qu'il avait pris à voir danser Mlle de Cuzco, et je lui avais même bien recommandé de vous emmener pour vous la faire connaître, comme vous le désiriez, m'avait-il dit.

Christiane tressaillit, sa curiosité remise en éveil.

— Père ne m'a rien offert de semblable, car vous pensez bien, chère madame, que les modestes petites études qui me distraient sont bien insignifiantes et m'auraient laissé tout le loisir d'assister à une soirée intéressante.

— Et qui a été très brillante ! jeta une visiteuse enthousiaste.

— Un nouveau triomphe pour Mercédès ! Votre père d'ailleurs, ma petite Christiane, a paru partager cette opinion.

Christiane éprouvait une impression complexe de curiosité et de malaise ; elle regrettait le silence inexplicable de son père et aussi celui de sa tante, Mme Daubray, si soucieuse de l'emmener partout où elle croyait pouvoir lui procurer un

plaisir et qui n'avait pu ignorer cette fête. Que ce double silence était étrange et lui était pénible ! De nouveau, Christiane le ressentait avec intensité. Mais, peut-être, après tout, son père dont l'existence était si remplie avait-il oublié de lui transmettre l'invitation de la générale ? Avec son entrain de vieille enfant terrible, Mme de Murecourt, enchantée d'avoir jeté dans la conversation le nom de la Lisonjéra, que décidément elle entourait d'une protection chaleureuse, la célébrait dans le salon plein de monde, où les propos révélaient à Christiane que nombreux avaient été les spectateurs envoyés par elle au Cercle militaire, pour leur plus grand plaisir et le profit de Mercédès de Cuzco. La singulière conspiration de silence à son égard qu'elle découvrait lui causait une tristesse indéfinissable. Hasard ou coïncidence après tout, peut-être, c'était stupide à elle de se peiner ?

Au plus fort des exclamations qui volaient sur le compte de la belle danseuse cubaine, apparut le général lui-même. Sur

le tard des réceptions de sa femme, il venait volontiers demander un petit verre de porto et distribuer ses hommages.

Au seuil du salon, il s'arrêta une seconde, amusé de la chaleur des propos et de l'animation de sa femme dont il connaissait l'exubérance, et gaiement il s'écria :

— Quel sujet, mesdames, excite tant d'animation?

— Nous parlions de la fête du Cercle militaire, où Mlle de Cuzco a eu tant de succès, expliqua aussitôt la générale, et je regrettais encore que François d'Yerville ait négligé d'y conduire sa fille.

— Eh ! Eh ! Peut-être est-il comme moi qui avoue, à ma confusion et devant mon excellente épouse, ce qui est sans importance à mon âge, que cette ensorcelante jeunesse me fait perdre la tête comme à mes lieutenants !

Et le général sourit, satisfait de ce qu'il considérait comme une bonne plaisanterie, car s'il s'était montré dans sa carrière un excellent tacticien, en fait de psycho-

logie, son épouse le considérait justement comme une nullité.

Il avait d'ailleurs l'air inconscient de son incartade de langage ; la générale enveloppa d'un coup d'œil perçant Christiane qui, servant au général le porto demandé, lui disait :

— Une fois de plus, général, je regrette qu'aucun portrait, faute de mieux, ne m'ait fait connaître cette merveilleuse Cubaine.

— En image, du moins, je puis vous la présenter ; sur le piano à queue est sa photo signée avec autographe, elle l'a donnée à ma femme la dernière fois qu'elle a dîné ici avec... Il surprit sans doute un signe de sa femme et finit simplement... avec quelques amis...

L'idée fugitive traversa en éclair le cerveau de Christiane que parmi « ces amis » son père était peut-être. Sans un mot, elle suivit le général devant le portrait que rayait, en bas, une grande écriture altière et élégante.

Christiane vit seulement dans un fin visage coiffé d'une mantille sous la couronne du peigne dressé, des yeux profonds, splendides, une bouche caressante qui souriait, une silhouette souple telle que son père la lui avait jadis décrite. Avidement, elle regarda, puis se détourna et, sans rien trahir de sa pensée secrète, très maîtresse d'elle-même, elle prit enfin congé reconduite par le général, serra des mains amies, disant les mots qu'il fallait. Mais quand elle se retrouva dans l'escalier solitaire, elle s'arrêta, sentant de grosses larmes rouler sur ses joues brûlantes comme sous la blessure d'une trahison imméritée.

Son père ne lui semblait plus lui, l'ami sûr, en la sincérité de qui elle avait toujours cru pouvoir se reposer en une absolue confiance ! Mais, jusqu'à nouvelle évidence, elle ne lui dirait rien pourtant, ses actes ne la regardaient pas.

Dehors, l'air vif du crépuscule l'enveloppa d'un souffle apaisant qui lui fut

bon. Était-ce le printemps qui la rendait ainsi un peu nerveuse? Comme elle passait pour rentrer chez elle devant la paisible chapelle anglaise de l'avenue Hoche, pour calmer la houle qui l'avait un instant bouleversée, elle entra et alla s'agenouiller à l'ombre de l'autel où palpait la lampe du sanctuaire. Son âme d'enfant esseulée, en détresse, appelait le souvenir de la mère qui n'était plus là pour calmer son émoi. Quelques mots de tante Madeleine la réconforteraient peut-être, lui prouveraient qu'elle s'était troublée inutilement. Ainsi eût fait son frère, hélas ! si loin, et elle supplia :

— Maman, aidez-moi !... Pour père, en souvenir de vous, tout ce que j'ai pu, je l'ai fait toujours. Ne m'abandonnez pas, j'ai peur !... C'est absurde, je le sais, mais tout à coup je pense à ce qui, peut-être, nous menace Max et moi. Si tante Madeleine ne me tranquillise pas, je vais écrire à Max ; lui, certes, me comprendra ; nos cœurs sont si unis ! Tous deux, tante et lui, arriveront, je pense, à me rendre la

sérénité que, à moi seule, en ce moment, je ne puis recouvrer. Maman, ayez pitié de votre petite, aidez-moi à garder père, comme il le faut, en souvenir de vous. Toute, je demeure à vous et près de vous. Mon Dieu, que ma prière monte vers vous et soit accueillie, je vous en conjure !



## VIII

La mélancolique impression s'était si peu dissipée pourtant dans la paix de la nuit berceuse que, dès le lendemain matin, Christiane céda au désir d'aller chercher du calme auprès de sa tante, ne fût-ce qu'en parlant avec elle de leur commun et proche séjour à la Roseraie.

Un coup de téléphone lui apprit, sur sa demande, que, par extraordinaire, Mme Daubray ne pensait pas sortir, retenue par ses préparatifs de départ; la jeune fille la trouva toute souriante, en robe de maison, et affairée par la surveillance des travaux de la dernière heure confiés à sa femme de chambre.

Comme d'ordinaire, Christiane fut tendrement accueillie avec des yeux si aimants et si clairs que subitement s'évanouit

*Donaki*

MMTILDA SE MIHAIL MORA

l'angoisse qui l'enserrait comme un cilice.

— Déjà en promenade, chérie? interrogea Mme Daubray. Tu fais tes courses? Que cela va être bon de jouir toutes les deux ensemble du calme de la Roseraie, Pierre ne viendra qu'un moment nous y retrouver et je lui dirai d'amener Védrannes, si possible, nous y faire une petite visite; ce qui ne vous déplaira pas, j'imagine, mademoiselle?

Et malicieuse, elle constatait la flamme légère et fugitive qui avait couru sur le jeune visage, une seconde éclairé, mais d'un éclat si passager que Mme Daubray en fut frappée. Craignant que la jeune fille n'eût été gênée par sa réflexion, tout en continuant à diriger le travail de la femme de chambre, elle ajouta :

— J'espère bien que ton père aussi viendra partager notre repos. Il doit trop travailler; je lui trouve, en ce moment, l'air fatigué ou pour mieux dire absorbé, comme dans les périodes où de graves préoccupations pèsent sur lui.

Christiane eut un mouvement devant

cette évocation si franche de sa secrète inquiétude, que certes sa tante ne pouvait soupçonner.

Mme Daubray achevait, compatissante :

— Ah ! nos pauvres hommes, que de tracas divers les assaillent !...

— Alors, vous aussi, tante Madeleine, vous avez remarqué que père semblait préoccupé, en ce moment, par des pensées dont il est résolu à ne pas parler. Vous comprenez que je respecte le silence qu'il juge devoir garder, si complet que je ne puis m'empêcher d'être surprise. Sûrement, il n'est pas malade. Jamais je n'ai été plus frappée de son aspect jeune, de l'élasticité joyeuse de son pas, de l'éclat de ses yeux, quand par hasard, il rêve... à je ne sais quoi...

Mme Daubray avait écouté avec une attention presque inaccoutumée dont la jeune fille fut frappée, son tourment ravivé soudain ; elle reprit lentement :

— Il est évident que, si surchargé d'affaires soit-il, sa santé n'est pas en question. Alors, je ne comprends pas...

Mme Daubray ne répondit pas tout de suite, elle semblait distraite :

— Je crois que ma Christiane a besoin d'avoir l'imagination égayée et je vais m'y employer de mon mieux à la Roseraie. Sois sûre que ton père, chérie, est aussi bien portant que tu peux le désirer, et ton oncle en juge ainsi, crois-moi. Ton père m'a paru très bien portant, très alègre à la fête de charité du Cercle militaire, où nous l'avons rencontré, il y a quelques semaines.

— Oui, pour voir danser la Lisonjéra, fit Christiane, une vibration un peu dédaigneuse dans sa voix jeune... Tante, je désirais tant connaître cette belle danseuse ! Pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée ? Père non plus ne me l'a pas offert. Pourtant j'aurais été ravie de l'accompagner. Comme vous ! Ce n'est pourtant pas votre habitude d'abandonner ainsi votre fille adoptive.

D'un geste léger, Mme Daubray écarta le reproche.

— Je n'en ai pas eu le loisir ; par ha-

sard, au cours d'une visite, Mme de Murecourt m'a parlé de cette fête, m'incitant à y passer un instant, avec cette ardeur que tu lui connais pour célébrer ceux qui lui plaisent comme cette Mlle de Cuzco dont elle s'est engouée cet hiver et qu'elle prône partout, pour le plus grand bien de cette jeune fille qui, m'a-t-elle dit, a grand besoin d'aide, afin de se faire une réputation de « danseuse mondaine ». J'ai été avertie trop tard. Ne m'en veuille pas, chérie, ton père ne t'avait-il donc rien dit de cette soirée?

— Jamais il ne m'a parlé de Mlle de Cuzco, depuis le jour où il est revenu si enthousiaste de sa danse, à la matinée espagnole; je finis par trouver étrange cette réserve, ce mutisme inexplicables.

— Ton père a tant d'autres questions sérieuses en tête que les petites choses mondaines lui apparaissent sans importance. Je lui ai du reste demandé pourquoi il ne t'avait pas amenée avec lui, au Cercle militaire, où nous nous serions retrouvées ;

il m'a répondu qu'il était venu au sortir d'un dîner d'affaires où il ne pouvait, bien entendu, t'emmener. Sans doute a-t-il voulu t'épargner d'inutiles regrets, sachant ton désir de voir danser Mlle de Cuzco. D'ailleurs, petite chérie, tu ne sortais déjà que trop et, si sage que soit ton père, si peu frivole, il peut comme tous les hommes trouver agréable de voir pirouetter une jolie femme... Cela le change un peu de ses chiffres...

— C'est vrai, dit Christiane lentement.

Et, comme convaincue par les simples explications de sa tante, résolument, elle parla d'autre chose.

## IX

Bientôt la semaine sainte dispersa les Parisiens. François d'Yerville était parti en voyage, comme il l'avait annoncé, aussitôt que sa belle-sœur avait emmené Christiane à la Roseraie, pour la joie commune de la tante et de la nièce ; l'une toute maternelle, l'autre réchauffée par l'affection qui était un écho de la tendre et dévouée sollicitude maternelle dont elle était à jamais privée.

Madeleine Daubray était d'autant plus sensible au sentiment filial de sa nièce, qu'elle ne s'était jamais consolée d'avoir perdu son unique enfant. Et si remplie que fût sa vie mondaine, ponctuée par des œuvres de charité, et malgré une étroite union avec son savant mari dont la réputation mondiale la rendait très

fière, elle n'en éprouvait pas moins un vide secret de son existence trop indépendante; vide du cœur qu'elle comblait de son mieux par l'affection prodiguée aux enfants de sa sœur disparue, Christiane et Max.

Et parce qu'elle était très vivante d'esprit, de goût, de cœur dans son incessante activité d'occupations multiples et diverses, Christiane jouissait fort de leur rapprochement. Près d'elle, à la Roseraie, grisée un peu par le grand air printanier qui apaisait ses nerfs, elle avait vu se dissiper la subtile inquiétude insinuée en elle par l'attitude inaccoutumée de son père.

Pourtant, il ne lui avait encore écrit que de courts billets, tous de Paris, son départ pour l'Angleterre retardé à la dernière heure.

Et ce matin-là, alors qu'elle rentrait d'une flânerie ensoleillée dans le parc, peu après son installation à la Roseraie, elle bondit de joie en voyant apparaître le domestique qui lui apportait le plateau du courrier. Tout de suite, elle jeta, avide :



— Y a-t-il quelque chose pour moi, Louis?

Et son visage rayonna quand sur l'enveloppe qui lui était tendue, elle reconnut l'écriture désirée et le timbre d'Angleterre.

— Ah! enfin! il est parti! Et voici de longues nouvelles...

En effet, l'enveloppe était lourde. Comme un trésor précieux, elle emporta la lettre pour pouvoir la lire bien en paix, sous la voûte odorante des lilas. Les doigts caressèrent l'enveloppe encore close qui la rapprochait du voyageur. Puis, d'un brusque élan, elle déchira le papier et ardemment se prit à lire :

« Ma bien-aimée petite, dans le silence et la paix de cette chambre étrangère qui me cloître hors de mon ambiance coutumière, je t'écris, ce soir même de mon arrivée, parce qu'il faut enfin que je te livre le secret que ton cœur avait deviné et qui, malgré mon silence, pesait lourde-

ment sur ma vie. Depuis quelques mois déjà, j'ai essayé de chasser, pensant à ton frère, à toi surtout, ma Christiane, le sentiment qui m'envahissait ; car je comprenais quel bouleversement sa révélation apporterait dans ta jeunesse que tu me consacres si généreusement. Et j'en sentais à tel point l'épreuve qu'elle serait pour toi, mon enfant chérie, que pour ne pas te l'infliger j'aurais, je crois, accepté le renoncement. Mais je ne suis pas seul en jeu. Je dois penser à la femme à qui j'ai fait le rêve d'unir ma vie, qui a accepté de me donner sa splendide jeunesse, en échange de l'amour et du dévouement que mon automne lui offre, avec la compassion infinie que j'ai pour elle. Car la vie lui a été très dure... lui a enlevé toute fortune, toute protection, l'a arrachée à son pays, l'a jetée toute seule dans le nôtre, l'obligeant à porter, sans secours, le poids des difficultés de toute sorte qui assaillent les créatures isolées. Elle est orpheline ; trop belle pour que cet isolement, si vaillante soit-elle, ne lui devienne

pas un péril constant. Et la révélation s'est soudain abattue sur moi, invincible, qu'à mon existence close et acceptée comme telle depuis tant d'années, un avenir cru impossible, s'ouvrait. En créant du bonheur, entraîné par un souci irrésistible de dévouement, j'ai entrevu la possibilité de recevoir une si somptueuse récompense que ma raison a chancelé... J'ai été ébloui par la perspective inouïe d'un réveil de mon existence fermée. Te rappelles-tu, ma chérie, une conversation soudaine que nous avons eue, il n'y a pas très longtemps, où, dans une minute de faiblesse, je t'ai dit l'angoisse qui m'étreignait devant la certitude de la solitude fatale qui allait devenir mon lot, ton frère retenu au loin par sa carrière, toi, mariée dans un avenir proche...

« J'ai, en silence, lutté, — à quel point tu le devines, j'espère, — contre la tentation d'accepter le merveilleux soleil qui peut luire sur mon automne, chaque jour plus gris et plus froid — luire, grâce à la précieuse créature que la destinée m'envoie

tout à coup pour transformer miraculeusement mon bref avenir. Christiane, ma bien-aimée petite, cet avenir auquel je me refuse, depuis tant de semaines, pensant à toi, il est entre tes mains ; car jamais elle, Mercédès, ne consentira à me l'accorder, ni à l'accepter, s'il te fait trop souffrir. Ton frère, en sa qualité d'homme, pourrait mieux me comprendre que toi, ma Christiane, qui, depuis des années, me fais le don incomparable de ton cœur où se réfugiait la misère de ma vie close. Décide donc... tu m'es trop chère, mon enfant aimée, pour que je ne m'incline pas devant ton désir ; tu m'aiderais à briser le rêve insensé dont je suis hanté depuis que je le sais réalisable...

« Tu es sûre, n'est-ce pas ? que la femme dont je parle ici, à qui je désire donner mon nom, est digne de le porter, digne d'être amenée près de toi, par sa race, ses qualités, son intelligence ; je ne parle pas de sa beauté, de sa séduction que je n'ai que trop senties, du premier moment où je me suis trouvé en sa présence. J'igno-

rais même l'existence de Mercédès de Cuzco quand, envoyé par ton insistance, je suis allé à la matinée espagnole de ma vieille amie de Murecourt. C'est d'elle que j'ai appris tout ce qui concernait la jeune fille qu'elle présentait ce jour-là et dont, par la suite, j'ai admiré la fière vaillance dans son existence ravagée.

« Ma Christiane, je m'adresse ce soir à ton cœur et je te dis seulement, souffrant du mal que je te fais, les périls qui la menacent ; je les vois clairement. Il est, si tu le veux bien, en mon pouvoir de les écarter, en lui donnant mon nom, en l'enveloppant de la protection dont la prive la double disparition de son père et de sa mère.

« Cette demande, ma Christiane, je l'adresse à ton cœur si généreux. Si tu le veux, je renoncerai au rêve qui m'a envahi soudain, au déclin de ma vie qui, tu le sais, a été dominée par un continuel renoncement des joies permises. Et j'avais pour ta mère un sentiment si dominateur que je trouvais tout simple de consacrer à

son souvenir les belles heures de ma jeunesse, sourd à la conscience impitoyable qu'elles s'égrenaient pour ne jamais revenir... Et puis, à l'improviste, par hasard, la tentation s'est dressée devant moi quand la possibilité s'offrait d'y succomber ; toi seule, mon enfant chérie, m'en écartais ! J'ai senti le danger ; je l'ai fui d'abord, mais les circonstances m'ont rapproché d'elle, me faisant chaque jour mesurer davantage le bien que je pourrais apporter à son jeune avenir, trop tôt bouleversé, cela en réalisant mon propre bonheur. Et peu à peu, il m'a semblé impossible que tu te dresses impitoyable devant celle qui, bien entendu, se retirera devant toi si tu l'exiges ; car elle sait très bien que tu es l'être qui doit avant tout autre exister pour moi. »

— Qui *doit*, répéta Christiane hale-tante. Elle avait lu d'une seule traite les lignes que rayait l'écriture droite et volontaire et elle répéta appuyant sur le mot *doit*, entre ses lèvres serrées. L'im-

pression l'écrasait d'être emportée brutalement en plein cauchemar, et dans son cerveau enfiévré, résonnaient en glas les derniers mots qu'elle venait de lire...

« Si tu le veux, jamais plus, tu n'entendras parler d'elle, sur l'honneur je m'y engage, et de même que par le passé, nous vivrons seuls l'un pour l'autre... »

Un soupir jaillit de sa poitrine contractée ; car, comme des mots vides de sens, elle entendait la voix amicale de Mme Daubray qui arrivait sur la terrasse, interrogeant :

— Tu as une lettre de ton père, chérie ?

— Oui, fit lentement Christiane d'une voix si étrange que sa tante s'arrête, saisie, considérant le visage décoloré de la jeune fille.

— Ton père est malade ? Qu'est-il arrivé ? Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Il se marie... articule Christiane du même accent bizarre, écrasé par la stupeur...

— Il se marie?... Christiane, tu sais ce que tu dis?...

— Oui, il me demande mon consentement !... C'est le monde renversé, n'est-ce pas?

— Il se marie? Comment cela? Subitement... et avec qui?

— Avec une danseuse dont il est fou ! C'est complet, n'est-il pas vrai? Je comprends maintenant pourquoi, depuis quelques semaines, il semblait si gravement préoccupé. Je le sentais bien ; mais je croyais tout simplement à des soucis d'affaires. Et je ne m'attendais pas à une pareille révélation !...

Elle passa la main sur son front comme pour rejeter la pensée qui la meurtrissait.

— Tu dis qu'il veut épouser une danseuse?... Explique-moi...

— Oui, une danseuse espagnole ou cubaine, si je ne me trompe, qui appartient, paraît-il, à une famille aristocratique ruinée, si belle qu'elle a envoûté l'homme sage, dévoué jusqu'à la perfec-



tion, que père était pour Max et pour moi ! Que c'est donc peu de chose, la sagesse d'un homme ! Il a vu danser cette Mlle de Cuzco... Il a causé avec elle...

— Mlle de Cuzco, la protégée de Mme de Murecourt.

— Qui l'a si bien prônée qu'elle a certes contribué à persuader père que rien n'était plus simple que de nous faire vivre comme deux sœurs, l'une près de l'autre, étant à peu près du même âge, etc... etc... Que ne m'écrit-il pas ? Et penser que c'est moi qui ai insisté pour qu'il aille à cette matinée espagnole... J'étais toujours prête à lui chercher des distractions, sentant bien qu'il souffrait du vide de sa vie depuis la disparition de maman ; et j'avais l'orgueil stupide de croire que mon adoration de petite fille pourrait l'aider à le supporter mieux !... Alors vous comprenez, tante, quel déchirement est pour moi la révélation d'une nouvelle imprévue qui tombe sur moi avec la brutalité d'un coup de foudre, et l'horreur de voir remplacer maman par

une femme, quelque adroite intrigante, qui a su enjôler père au point que, pour se l'attacher, il a tout oublié...

Une telle souffrance vibrait dans la voix basse, dans les prunelles sans larmes, soudain dilatées, qu'instinctivement Madame Daubray demanda :

— Tu es sûre, Christiane, d'avoir bien compris la lettre de ton père?

— Oh! elle est très claire!... lisez-la vous-même, tante.

Et elle tendait les feuillets épars sur ses genoux, Mme Daubray les saisit et les parcourut avec le même émoi qui avait bouleversé la jeune fille, à mesure qu'elle en pénétrait l'aveuglante sincérité; et elle murmura :

— Il est très pris, évidemment. Mais peut-être, chérie, tu pourrais te mettre en travers de sa folie,... pour son bien... pour notre bien à tous...

— Certes non! Vous venez de voir ce qu'il a écrit... Et sur beaucoup de points nous nous ressemblons... Ce qu'il a décidé,

il le fait... Et j'ai maintenant cette preuve évidente et si cruelle ! que notre confiance l'un dans l'autre était une illusion. Jamais en somme il ne m'a parlé de cette femme, même pour me demander de la recommander auprès de mes amies, comme je sais que l'en avait prié Mme de Murecourt, et il ne m'a même pas avoué que, de nouveau, il était allé la voir danser dans une fête de charité au Cercle militaire. Par hasard je l'ai appris, sans doute il s'arrangeait pour la voir, autant qu'il le désirait, chez elle ou au dehors...

Mme Daubray secoua la tête. Elle était toute frémissante ; mais très bonne, et malgré sa propre peine, en voyant sa sœur oubliée, elle ne pensait qu'à la dure épreuve de l'enfant qu'elle aimait ; dominant son émotion, elle dit tendrement :

— Attendons, ma chérie, de savoir pour juger. Écris à ton père seulement après avoir bien réfléchi et avoir causé avec ton oncle qui est de bon conseil

et jugera d'un point de vue masculin.

Christiane haussa les épaules d'un geste suprêmement découragé.

— A quoi bon lutter? Je sais à l'avance que je serai vaincue. Pour aller vers elle, il n'a pas hésité à me piétiner le cœur, bien que sachant le mal qu'il me faisait. Sans doute, en partant, il avait déjà décidé ce mariage insensé dont la séduction était si forte qu'elle a culbuté toutes les raisons qui auraient dû l'en éloigner... Il me faudra tant vieillir pour penser à lui sans révolte!... En ce moment, nos deux égoïsmes sont dressés l'un contre l'autre, se heurtant. Et je le sens déjà, avec une netteté inflexible, c'est à moi de me sacrifier. Je désirais si ardemment son bonheur! Tant pis pour moi, si j'éprouve tant de mal, si je suis incapable d'accepter de voir maman remplacée, de supporter cette présence étrangère désormais entre nous. Tante Madeleine, il faudra être très bonne pour moi, m'accorder l'hospitalité jusqu'à l'heure où bientôt,

j'espère, un mari viendra me recueillir, à moins que je ne parte en Mauritanie retrouver Max qui lui aussi va être durement atteint...

— Autant que tu le souhaiteras, chérie, tu seras près de moi, qui de tout mon cœur, remplacerai ta mère !

Un baiser remercia. Mais le soir même, quand Christiane se retrouva seule, après avoir causé avec le docteur comme l'avait voulu sa tante, elle écrivit de sa haute écriture, nette et fière :

« Père,

« J'ai lu votre lettre, et avec quelle impression, vous l'avez pressentie ! Et ensuite, j'y ai réfléchi en ma pleine conscience, comme vous-même l'avez fait en m'écrivant la vôtre. Toute ma vie, j'ai vécu, surtout depuis notre deuil, dominée par le souverain désir de vous rendre heureux. Ce n'est pas dans les circonstances imprévues que vous faites naître soudain entre nous, que je me sens le droit de vous séparer d'un bonheur auquel nul

autre ne vous semble comparable. Je vous demande seulement d'accepter que je ne connaisse pas, en ce moment du moins, Mlle de Cuzco, je n'en aurais pas la force ; mon oncle et tante Madeleine veulent bien me recueillir jusqu'à mon mariage que j'espère prochain. Laissons le temps passer... A cette heure nous ne pouvons souhaiter mieux. Votre petite qui vous désire heureux de tout son cœur brisé,

« Votre Christiane de jadis. »

Par le même courrier, Christiane écrit à son frère. Il fallait bien que tout de suite, il apprît la nouvelle qui allait l'atteindre et le faire souffrir comme elle-même, elle le sentait bien...

« Max, je l'avais deviné ; depuis des semaines père n'était plus le même ; et aujourd'hui, je viens de recevoir la lettre qui me prouve que mes pressentiments ne m'avaient pas trompée. Tu en jugeras car je t'envoie ces lignes douloureuses

que je te confie et que tu me conserveras précieusement.

« Dans ma dernière lettre, je t'avais laissé entrevoir que j'étais tourmentée au sujet de l'attitude indéchiffrable de père, obsédée par le voile de silence dont il s'enveloppait chaque jour plus profondément à mon égard et dont la cause m'échappait... Et puis ce matin, la révélation arrive éclatante, en coup de foudre, je te l'adresse pour que tu saches et puisses juger équitablement, en connaissance de cause.

« Après en avoir causé avec mon oncle, avoir bien réfléchi devant ma conscience, je viens d'y répondre dans le sens que père désire. Je ne pense pas avoir le droit d'agir autrement ; je ne me crois pas la liberté de détourner mon père, dont la vie a été si tristement sévère, du bonheur qu'il désire ; puisque toi et moi, ses enfants, ne lui suffisent plus, je lui ai envoyé l'acquiescement qu'il me demandait ; toutefois, je suis bien résolue à user, pour le

moment du moins, de l'hospitalité que, dans ma détresse, j'ai prié mon oncle et tante Madeleine de m'accorder. Par la suite, nous verrons ce que les circonstances nous amèneront à décider. Pour l'instant, je sais seulement que je me sens pleine de fièvre et le cœur brisé! »



## X

Le cri de douleur de Christiane s'en fut jaillir en Mauritanie, tandis que, traversant la Manche houleuse, sa pauvre réponse s'en allait avec tant d'autres lettres porteuses de joie, de peine ou de soucis, d'espoirs ou de déceptions... réponse frémissante de larmes.

Avec une émotion angoissée, François d'Yerville l'attendait dans le somptueux hôtel de Londres où il était allé se réfugier, voulant rendre impossible à cette heure suprême toute prière de sa fille, comme toute intervention inutile, il le savait bien, ayant, pendant des jours déjà, mesuré la force irrésistible qui impérieusement l'attirait vers Mercédès de Cuzco. Son désir eût été de l'emmener tout de suite avec lui, en Angleterre, avide de rendre, enfin,

sans plus de délais, irrévocable le lien qui lui donnait la femme qui s'était souverainement emparée de lui. Le prétexte des affaires avait rendu son départ très plausible, mais il s'était heurté à la fierté de Mercédès, qui se refusait à ce qu'elle jugeait un mariage clandestin. Que la cérémonie fût célébrée dans une rigoureuse intimité, elle aussi le voulait, mais du moins devant l'autorité française et consacrée dans la chapelle espagnole du Saint-Sacrement qui lui rappelait son pays, et sous le chaperonnage de la générale de Murecourt, devant l'amie de sa mère, la señora Juana Gonzalès.

Et bouleversé, il vit arriver les lignes douloureuses, autant qu'il l'avait prévu, de son enfant dont la peine pesait sur son cœur, mais qu'il acceptait, tout en méprisant son égoïsme et sa lâcheté, vaincu par l'amour, qui de plus en plus grondait en lui... Si violent que, sans attendre, il se jeta au télégraphe pour annoncer à Mercédès la réponse reçue et son retour à Paris vers elle. Tout juste, avant de gagner

le train le plus proche, il prit le temps de s'arrêter chez un grand joaillier pour y prendre la bague de fiançailles qu'il voulait, à son retour, passer au doigt de la bien-aimée.

Le télégramme arriva dans le charmant logis exotique que François d'Yerville avait appris à connaître.

Elle le lut haletante et sentit ses joues rosir sous un éclair de triomphe dans les prunelles profondes.

— Ah ! enfin, enfin, la bataille est gagnée ! Dans tout son être, elle en sentit la certitude. Et une soif irraisonnée l'envahit d'annoncer cette bienheureuse certitude à l'amie maternelle de sa jeunesse : Juana Gonzalès qui l'avait tant soutenue dans les heures difficiles qu'elle avait eu l'orgueil de vouloir traverser seule. Elle pénétra dans le petit appartement tout voisin du sien où habitait sa vieille amie, qui ne sortait guère et qu'elle trouva travaillant pour ses pauvres. Une telle allégresse chantait dans l'âme de Mercédès que Mme Gonzalès fut saisie de l'éclat de

son visage et, laissant tomber son tricot, demanda surprise :

— Quel visage rayonnant vous avez aujourd'hui, ma chérie... Une bonne nouvelle vous est arrivée?

— Oui... très bonne, du moins, il me semble ainsi... Ma bien chère amie, ce que je souhaitais peut se réaliser... Mon mariage avec le comte François d'Yerville! Tout à l'heure, je vais recevoir mon fiancé qui arrive d'Angleterre.

La vieille dame la considérait stupéfaite, envahie par une impression de rêve...

— Je vous comprends bien, Mercédès, vous épousez le comte d'Yerville, dites-vous? Et vous en êtes contente? Vous le désiriez... si j'ai bien saisi... Mais il est bien plus âgé que vous! Ne craignez-vous pas de le regretter un jour? Et il a des enfants qui accepteront peut-être difficilement ce mariage et voudront s'y opposer?

— Ils y consentent! Et son âge importe peu... Il est encore si jeune; chère bonne amie, n'assombrissez pas ma joie! J'en ai eu si peu depuis tant de mois... Je

sais qu'il est un homme très doux, très intelligent, de vieille race, de même éducation que moi... Alors nous nous comprendrons toujours ! C'est si bon et si reposant pour moi, de sentir, que, grâce à lui, je rentre à jamais dans le monde qui, par ma naissance, était le mien...

Mme Gonzalès considérait le visage frémissant levé vers le sien et, avide d'une certitude que sa conscience cherchait, elle interrogea, encore un peu hésitante :

— Tout ce que vous dites est vrai, certes ! Mais tout de même, ne pensez-vous pas que, pour votre bonheur, vous auriez mieux fait d'épouser Claude Védrannes qui, lui aussi, vous aimait profondément ? Mon fils l'a senti souffrir de vous voir lui préférer le comte d'Yerville...

Mercédès secoua la tête :

— Moi, je ne l'aimais pas, toute certaine que je fusse de sa valeur... Je n'aurais pas eu le courage de le suivre à Dakar... Il était trop grave pour moi. Je n'étais pas à sa hauteur et, l'un par l'autre, nous

aurions été malheureux, j'en suis sûre.

— Alors tout est bien ! acquiesça Mme Gonzalès, sentant la résolution souveraine de la jeune fille. Au nom de votre mère absente et dont j'étais l'amie, je vais vous bénir, ma petite fille aimée.

La flamme s'apaisa qui rosissait d'une lueur radieuse les joues de Mercédès. D'un geste souple, elle s'agenouilla devant la vieille Cubaine, vivante et suprême image de son pays, et tendit son front que Mme Gonzalès effleura d'un signe de croix, prononçant avec ferveur :

— Que Dieu vous garde, *hycta mia*, et vous rende heureuse comme vous l'espérez, fidèle éternellement à votre serment d'épouse, même devant la tentation toujours possible, surtout avec votre terrible beauté !... Et maintenant, comme vous le souhaitez sans doute, allez attendre votre fiancé.

Elle inclina son visage radieux.

— Dans sa dépêche, il indique l'heure de son retour de Londres. Je vais le recevoir à la gare.

Affectueusement, elle embrassa sa vieille amie et rentra chez elle, comme si elle eût senti toute la fièvre d'elle qui dévorait François d'Yerville. Une allégresse merveilleuse bondissait en lui, quand il se jeta hors du wagon où, durant tout le voyage, son cerveau net et précis avait préparé les moyens de rendre immédiat le mariage qu'il voulait sans retard. Au premier regard, dans la foule massée devant le défilé des arrivants, il distingua le visage dont il adorait la lumière. Il s'arrêta court devant elle, murmurant :

— Vous, ô mon amour, je n'osais pas rêver cette joie!... Vous, ma Perla, mon bel amour!

Elle, entraînée par la main qui avait saisi la sienne et devant cette foule étrangère la baisait courtoisement, se laissait entraîner hors de la cohue, répondant presque bas avec sa douceur chaude et charmeuse.

— Mon ami, j'ai pensé que vous aviez dû souffrir du sacrifice demandé à Christiane et j'ai voulu que vous sentiez sans

retard quel gré vous en avait votre Mercédès.

— Dites ma fiancée. Grâce au Ciel et au cœur généreux de Christiane, j'ai maintenant le droit de vous appeler ainsi!... Je vous conduis chez vous, pour organiser avec vous notre prompt mariage dans les conditions que vous avez désirées et vous donner votre bague de fiançailles, puis enfin, enfin!... vous enlever devenue mienne à jamais, mon amour.

Doucement, il l'étreignait dans l'ombre de la voiture où, de tout près, il respirait son parfum.

Il monta chez Mercédès où les attendait la vieille Concha; et, tout de suite, comme pour la bien convaincre qu'elle avait le droit d'être à lui, il lui tendit la pauvre lettre de Christiane qu'elle lut d'un jet, étreinte par la pitié, puis elle murmura :

— Pauvre petite enfant ! quel mal nous lui faisons et comme nous devons la gâter et l'aimer pour le lui faire oublier, n'est-ce pas, François?



— Oh oui ! fit-il, et sa voix avait la gravité d'un serment. Puis, l'attirant sur son cœur, il passa au doigt, sans nulle autre bague, la princière émeraude qu'il lui avait tendue avec une joie enivrée.

## DEUXIÈME PARTIE

---

### XI

Le mariage imprévu du comte François d'Yerville, président et directeur de plusieurs compagnies financières, électriques ou autres, fut tout naturellement, malgré la discrétion avec laquelle il fut annoncé, une source vive de questions, de réflexions, de propos variés qui s'étouffèrent vite au demeurant, car ils étaient nés à l'aube de la saison d'été fertile en aliments variés offerts à la curiosité mondaine. Puis le mariage se fit dans une intimité rigoureuse, très discrète, la fiancée chaperonnée par la générale de Murecourt qui l'avait prise sous sa protection. D'ailleurs, la

cérémonie fut suivie d'un long voyage en Suisse d'abord, prolongé ensuite en Sicile. Ce pourquoi le public l'oublia rapidement.

Christiane d'Yerville, qui ne parlait jamais d'elle-même, passa l'été à voyager auprès de sa tante. Elle était encore chez elle quand l'automne ramena le tout Paris dans son élément. Nul ne témoigna d'étonnement en voyant la jeune fille continuer à vivre chez les Daubray où on la savait très aimée, et le monde approuva la solution très simple qu'elle avait adoptée depuis le mariage de son père. Elle ne l'avait jamais revu et elle ne parlait pas de lui en cette période délicate qui avait modifié totalement son existence.

D'ailleurs la grâce ensorcelante de la nouvelle comtesse d'Yerville expliquait assez le charme exercé sur François d'Yerville après tant d'années d'épreuves pour qu'il fût compris et envié des hommes ; les femmes furent moins indulgentes, lors de la présentation dans le monde où la jeune femme entra, triomphalement, ac-

cueillie par le silence de sa belle-fille qui semblait ne pas vouloir connaître cette jeune et si charmante apparition.

Ce que Christiane en souffrait, personne n'eût pu le dire. Jamais elle ne parlait de sa peine, même avec son oncle et sa tante dont la tendresse réchauffait son isolement. Par sa présence d'ailleurs, elle illuminait leur foyer sans enfant, et ils en étaient si reconnaissants qu'ils s'ingéniaient à lui en témoigner leur gratitude, constatant avec leur expérience que dans sa sphère nouvelle, Mercédès de Cuzco était toujours l'ensorceleuse, « l'adroite princesse » qui avait subjugué irrésistiblement le sage François d'Yerville et le rajeunissait de façon prodigieuse.

Mais le docteur était trop clairvoyant et trop attaché à sa jeune nièce, pour ne pas discerner la mélancolie qui avait remplacé en elle la gaieté d'autrefois. Ce matin-là, rentrant dans son cabinet où il venait de causer et de travailler avec Claude Védrannes — dont il mettait à très haut prix l'intuition, la compétence

scientifique autant que la valeur morale — il fut une fois de plus frappé, passant devant le salon où Christiane était au piano, de la tristesse du chant qu'elle modulait sourdement, toujours soucieuse de ne pas être une gêne ; et tout de suite, elle trahit cette crainte, voyant le docteur entr'ouvrir la porte de passage.

— Je vous ai dérangé, mon oncle, excusez-moi.

Et elle se levait, mais d'un geste il l'arrêta, appuyant la main sur l'épaule de la jeune fille.

— Tu ne me déranges pas du tout. Tu sais bien que j'aime à t'entendre, et mon jeune collaborateur, Claude Védrannes, semblait partager mon plaisir. Il m'a fait seulement remarquer la mélancolie de la musique que tu jouais et c'est pourquoi je viens te faire une petite visite et m'assurer que tu ne t'ennuies pas.

— Chez vous ? ce serait impossible. Vous et tante Madeleine êtes si bons pour moi ! Seulement, vous savez bien qu'il y a toujours des moments redou-

tables où les mauvais souvenirs nous assaillent malgré nos efforts. Oncle Pierre, je voudrais être absorbée par de graves travaux, comme vous et votre ami Védrannes vous semblez l'être. Est-ce que vous pensez toujours l'envoyer en Afrique?

— C'est lui que Dakar attire. A Paris, en ce moment, il fait des recherches passionnantes qu'il veut mener à bien avant de partir pour Dakar.

— Et il n'aura pas besoin d'y envoyer ou d'y emmener des infirmières dévouées? Cela me serait très bienfaisant d'être enrôlée là-bas pour m'y occuper utilement. J'ai déjà pensé, plus d'une fois, vous entendant causer avec le docteur Védrannes, si énergique et résolu, qu'il me serait très bon de m'en aller hors de Paris, servir à quelque chose. Je suis très libre de mon temps — trop libre! — et je pourrais — pour mon bien! — m'occuper, suivre des cours d'infirmière.

Le docteur passa sa main sur les cheveux légers, sans soupçonner le frémissement douloureux qu'il éveillait ainsi chez

la jeune fille, tant ce même geste avait été jadis familier à son père.

— Tu as là, petite fille chérie, une idée folle et irréalisable ! Ton rôle est ici en France où tu peux trouver du bien à faire sans avoir à te mêler de tâches qui ne sont pas pour toi !

— Oncle Pierre, je vous en prie, ne condamnez pas si vite mon pauvre désir ! J'ai tant besoin de pouvoir oublier ma situation instable d'oiseau sur une branche que le vent agite, sans prévoir vers quel horizon il le lancera. Alors, justement le dernier soir où le docteur Védranes a dîné ici, je l'ai entendu raconter à tante Madeleine comment il allait s'occuper de former des infirmières pour soigner la fièvre jaune à l'hôpital de Dakar... Et je me suis jetée comme une affamée sur la perspective que, soudain, je voyais luire devant moi.

— Perspective qui ne vous était pas du tout offerte, petite fille. Croyez-en votre vieil oncle, et pour quelques propos en l'air, ne laissez pas ainsi votre imagi-

nation se mettre en branle... sans quoi, à l'avenir, il me sera impossible de vous laisser dîner avec de jeunes savants tout brûlants du feu sacré. A chacun sa vocation, ses devoirs, son avenir. Faites un peu confiance au temps et ne vous rongez pas de tourments pour des difficultés, passagères sans doute. Tout s'arrangera, chérie, j'en suis certain, et vous rirez de votre romanesque idée de vous en aller soigner les nègres, petits et grands, dans l'Afrique équatoriale. Pour le moment, contentez-vous, si le cœur vous en dit, de suivre les cours de la Croix-Rouge. Maintenant, je me sauve vite, car je déjeune chez un confrère; votre tante est encore chez sa couturière, je crois. Vous avez donc tout le temps de faire de la musique, avant son retour.

Christiane se remit au piano, réconfortée un peu par l'apparition du docteur dont la forte volonté agissait sur elle comme un tonique.

Mais à peine s'était-elle plongée dans



un déchiffrage ardu, que la femme de chambre souleva la portière, lui présentant une carte sur un plateau.

— Une dame fait demander si mademoiselle voudrait bien la recevoir.

— Une dame? quelle dame? Pour une œuvre de charité?

— Je ne crois pas, mademoiselle.

— Cette dame n'a pas demandé ma tante?

— Non, c'est mademoiselle qu'elle veut voir, et même, elle a demandé si mademoiselle était seule en ce moment; je lui ai répondu que Monsieur venait de sortir, que Madame n'était pas encore rentrée. Elle m'a dit de remettre cette carte à mademoiselle.

Christiane étonnée prit la carton demeuré sur le plateau, et son visage se décolora jusqu'aux lèvres; puis un brusque jet de sang jaillit sur les joues blanches.

Sur la carte, il y avait, griffonnée au crayon au-dessous du nom gravé, une simple ligne: « Comtesse François d'Yerville ».

— Où est cette dame?

— Dans la bibliothèque ; je l'ai fait entrer : c'est une vraie dame, très jolie et très bien habillée.

— Elle ne vous a rien dit ?

— Si, qu'elle désirait beaucoup être reçue par mademoiselle.

Éperdument, le cœur de Christiane bondissait dans sa poitrine. Cette inconnue était donc Mercédès de Cuzco.

Mais pourquoi venait-elle ? Son père était-il malade ? Bouleversée, les lèvres frémissantes, elle articula d'une voix qui tremblait :

— Faites entrer cette dame.

Droite, elle attendit, et ce ne fut pas long ; de nouveau, la portière fut soulevée, et Christiane vit entrer une jeune femme inconnue, séduisante, telle que depuis des mois, elle imaginait que devait être Mercédès de Cuzco. Et cette jeune femme venait à elle, visiblement émue, s'arrêtait devant Christiane immobile, les mains tendues, d'un geste d'appel ; et la voix aux sonorités imperceptiblement étrangères, disait :

— C'est moi, Christiane ; puisque vous ne veniez pas, j'ai pensé que le mieux était d'aller vous chercher, parce que votre père souffre trop de votre absence pour que vous la lui infligiez plus longtemps, vous qui l'aimez tant ! Moi seule, je ne puis le rendre heureux : j'en ai été certaine dès que j'ai vu que vous ne reveniez pas. Puisque vous avez eu la générosité de consentir à ma présence près de lui, il faut que vous alliez le retrouver ; il est impossible que vous soyez détachée de lui, après vous être entièrement consacrée à lui avec tant d'amour et de dévouement...

Presque dure, Christiane articula :

— Impossible, croyez-vous ? A moi, cela paraît au contraire si naturel ! Mettez-vous à ma place, vous comprendrez vite...

Presque suppliante, la jeune femme insistait.

— A mesure que les jours passaient, j'ai mieux senti le mal que je vous ai fait ; à lui aussi, car je le voyais rongé par le regret de votre absence bien qu'il

ait la force de vouloir me cacher ce qu'il pense, sachant que je ne peux supporter de le voir souffrir, parce qu'il a été infiniment bon pour moi. Alors, j'ai pensé que le mieux, pour notre bonheur à tous, était de venir en appeler à votre cœur, que je sais si chaud par tout ce que j'ai entendu dire de vous par tout le monde ; ... par lui aussi, surtout dans les premiers temps où nous vivions ensemble, avec l'espoir que vous consentiriez à revenir près de nous... Mais quand les semaines ont coulé, qu'il vous a vue rester lointaine, vous le connaissez, il a enfermé sa peine en lui, ne m'a plus parlé de son désir de votre retour. Aussitôt, j'ai pensé que je devais venir vous chercher, et vous ramener. Pour l'amour de lui, vous ne repousserez pas ma prière... Vous allez revenir, n'est-ce pas, Christiane? Vous consentirez à ce que nous vivions l'une près de l'autre, comme deux vraies sœurs, occupées de le rendre heureux, autant qu'il le mérite. Vous voulez bien, dites, chérie?

Le dernier mot avait jailli de ses lèvres comme une caresse, les admirables yeux de velours sombre enveloppaient Christiane, cherchant les prunelles limpides de la jeune fille dont elle sentait mollir la révolte, comme fond la glace sous la radieuse flamme du soleil.

D'un geste inconscient, Christiane serrait ses deux mains l'une contre l'autre. Encore une fois, la sensation de vivre un rêve, l'envahissait comme quelques mois plus tôt, dans la tranquille matinée de printemps, à la Roseraie, où elle avait appris le douloureux secret...

Elle demanda lentement :

— Mon père sait que vous êtes venue?

— Non, je voulais lui ramener sa fille comme un trésor sans prix recouvert. Ensuite, toutes les deux, nous trouverons bien moyen de lui redonner son fils, n'est-ce pas, Christiane. Pour commencer, vous allez venir dîner à l'improviste près de lui, chez vous, ce sera si délicieux d'être ainsi réunis dans la joie ! C'est promis, n'est-il pas vrai ?

Elle levait vers Christiane son visage de fleur que l'émotion colorait d'un incarnat velouté, ses lèvres entr'ouvertes par un baiser qui s'offrait, si confiant, que Christiane instinctivement se pencha. Toute sa révolte semblait apaisée contre l'inconnue qu'à certaines heures, elle avait presque vraiment haïe ! Mais en cet instant, elle comprenait l'envoûtement que son père avait subi, elle le lui pardonnait, s'en étonnait d'autant moins qu'elle-même venait de le connaître, vaincue aussi par l'impression envahissante d'une défaite qui lui rendait un bonheur perdu.

Son ressentiment avait été emporté par le souffle irrésistible qui paraissait flotter autour de la merveilleuse créature ; elle méritait bien son nom de « Lisonjéra ». Il semblait qu'elle eût le don de disperser comme des fétus de paille, les plus hostiles volontés avec la souveraine puissance du vent.

## XII

### *Lettre à Max*

« Max, mon cher grand frère,

« Me voici, ce matin, bien en paix, toute à toi, et le cœur bondissant d'allégresse à la pensée que je suis revenue dans notre *home*, il y a aujourd'hui cinq semaines, près de père où je t'attends comme je te l'ai écrit tout de suite, après ce retour imprévu qui s'est accompli comme un radieux réveil de rêve...

« Maintenant je vis dans l'espérance de ta venue, dès que tu auras pu obtenir le congé que nous désirons avec une ferveur qui certainement emportera tes impressions trop naturelles ; je comprends si bien qu'elles se heurtent encore en toi, devant les secousses successives, qui, de-

puis quelques mois ont bouleversé nos existences. Ne te raidis pas, mon Max chéri, contre l'incroyable et puissante volonté qui nous attire, l'un après l'autre, bon gré mal gré, avec la force d'un aimant.

« Pour moi, c'est une ivresse, le matin, quand j'ouvre les yeux, de revoir, après tant de jours écoulés, la chambre de ma jeunesse, de sentir que j'ai retrouvé mon foyer, que je suis de nouveau dans la maison de père, où bientôt, nous serons tous, près de lui, unis par le souvenir de maman, demeuré si vivant en nous.

« A ton tour, Max, cède comme je l'ai fait, sans savoir comment ! au sortilège qui m'a ramenée brusquement dans la maison de mon enfance, d'où ma volonté m'avait bannie, où a su me faire rentrer, malgré ma résistance profonde et si forte pourtant, semblait-il, l'enjôleuse qui triomphe, dès qu'elle le veut. Usant du charme dont elle a le secret, elle agit avec la puissance d'un miracle contre lequel on ne peut se défendre. Je l'ai expérimenté, quand, à l'improviste, elle est



venue à moi qui la recevais, farouchement rebelle, tu le devines, à son emprise. Cette emprise, dont elle semble la dispensatrice irrésistible, je la constate à tout moment, à vivre près d'elle, depuis que les circonstances m'ont amenée ici, il y a cinq semaines, ma volonté vaincue sans que je comprenne encore comment. Par quelle puissance a-t-elle pu me faire accepter de venir un soir inoubliable dîner chez père, non prévenu de la surprise que le cœur de Mercédès lui avait, en secret, préparée !...

« Même quand ce soir-là sera devenu un lointain passé, jamais je ne pourrai oublier mon émoi, quand je me suis vue entrer dans le petit salon où, jadis, j'attendais père à son retour, avant le dîner ! Pour que la résurrection du temps enfui fût plus puissante, j'avais, à la prière de Mercédès, remis une robe de la saison dernière qu'il préférerait entre toutes, et près de Mercédès, j'attendais que père entrât... Tout à coup, j'ai entendu son pas dans la pièce voisine, le bruit de la

porte sous sa main et je ne me suis même pas aperçue que Mercédès, toujours délicate, disparaissait soudain, pour nous laisser seuls.

« Père est entré, son regard m'a enveloppée, d'abord stupéfait, puis soudain tellement radieux, que je me suis jetée dans ses bras, serrée contre sa poitrine, oubliant tout des derniers mois si douloureux, entendant seulement la chère voix soudain brisée, qui me murmurait avec l'accent d'autrefois, dont j'ai tant de fois rêvé pendant les longues semaines de la séparation :

« — Ma petite, mon enfant, je te revois enfin, enfin !

« Et puis je ne sais plus, j'étais enfermée dans le soudain présent, sentant son cœur battre contre le mien, et quand j'ai relevé la tête vers lui, j'ai vu que ses yeux clairs étaient humides et me contemplaient avec une sorte d'avidité insatiable. Vraiment, en cet instant, j'ai oublié que Mercédès me l'avait pris et qu'il la rappelait trop vite...

« — Perla...

« Je sais maintenant que c'est le nom qu'il lui donne volontiers, celui qu'elle aime, dont sa mère la nommait jadis.

« — Perla, c'est vous qui m'avez ramené cette enfant. Soyez bénie...

« Il l'attirait aussi. J'ai éprouvé cet instinctif serrement de cœur que je commence à connaître et devant lequel, de mon mieux, je me raidis pour n'en rien trahir...

« Mais ce soir-là j'éprouvais une telle impression de bonheur intense, que je ne me suis pas écartée... Je sentais qu'en cet instant, père, autant que moi, était heureux... et cela me suffisait et doit me suffire. Grâce au tact, à la délicatesse, à la parfaite éducation de ma séduisante belle-mère — ma sœur aînée, comme elle veut que le l'appelle — j'accepte mon abdication dans cette demeure où je me sens aujourd'hui au second plan. Si tendre que se montre père, si doucement enveloppée d'attentions que je le sois par Mercédès qui s'efface, avec un constant

souci de ne pas m'effleurer d'un involontaire froissement — impossible de n'être pas touchée — j'éprouve l'impression meurtrissante que, près de père, existe désormais un pouvoir dont il jouit avec un bonheur indéniable. J'ai la sensation pénible que je suis de trop dans la maison, que le plus tôt possible, il sera bon que je me marie, leur rendant ainsi la liberté qu'ils possédaient avant que Mercédès m'eût ramenée.

« Je devine aussi clairement que si j'avais vécu auprès d'eux aussitôt après leur mariage, ce qu'a pu être cette existence toute neuve pour père...

« Car Mercédès est bonne, en dehors même de son instinctif besoin de plaire, très intelligente et artiste, spontanément simple, mais soucieuse de captiver ceux qui l'approchent, à un degré dont je suis saisie et qui m'effarouche un peu, et fait, à certains instants, qu'elle m'apparaît presque dangereuse tant je devine grand son pouvoir... tant je la sens adroite pour aller sûrement comme elle l'a décidé, là

où elle veut, dans toute sa séduction...

« Je me souviens de la puissance avec laquelle elle m'a conquise !

« Crois-moi, ce n'était pas folie à moi d'avoir capitulé si vite !... Tu le comprendras, mon grand frère, si, comme je le souhaite, tu reviens bientôt parmi nous...

« Père désire tellement ton retour qu'il se hâte de l'activer par tous les moyens en son pouvoir, auxquels, bien entendu, tu ne peux te dérober.

« Pour l'amour de lui, sinon pour moi, fais-lui le sacrifice d'oublier notre rancune contre l'inconnue apparue entre nous, à la place de maman qu'elle ne cherche d'ailleurs ni à remplacer, ni à faire oublier.

« J'ai constaté qu'elle-même veille à ce que, devant le portrait chéri, les fleurs soient toujours fraîches et très belles.

« Sur une petite table voisine du bureau de père, il y a d'ailleurs aussi divers portraits de Mercédès, entre autres, une grande photo, faite par un artiste, dans le costume qu'elle portait le jour où elle s'est emparée de père, dans sa robe de satin

blanc, une robe de mariée espagnole, nimbée de dentelle sous la mantille que retenait le peigne d'écaille blonde.

« Ah ! ce portrait, que de fois je l'ai contemplé, depuis qu'elle m'en a donné une épreuve et que je cherche à deviner le secret de ce cœur dont le caressant mystère ne se livre pas !... Aussi ma pensée observe Mercédès sans relâche, cherchant à pénétrer son âme étrangère que, soudain, je suis conduite à frôler et qui m'apparaît si différente de celles que, jusqu'ici, j'ai rencontrées sur ma route. Elle a la même douceur pénétrante qui attirait si souverainement chez mère ; mais je devine cette douceur d'essence toute autre ; émanée chez mère du rayonnement d'une nature très haute, il venait du monde des âmes ; elle est, chez Mercédès, très humaine ; son pouvoir sur ceux qu'elle subjugué tient à sa grâce charmeuse, qui les incite à goûter éperdument les joies de la terre ; je comprends d'autant mieux son irrésistible attrait que je l'ai subi moi-même, malgré toute ma volonté dressée contre

elle, lors de notre première rencontre, et quand j'ai vécu près d'elle, comme généreusement me le conseillaient l'oncle Pierre et tante Madeleine, qu'elle a su conquérir. Ils me devinaient résolue à me ressaisir et s'inquiétaient de mon désir grandissant de fuir la magicienne, la laissant maîtresse de la place qu'elle s'est choisie... Et puis, j'ai cédé devant l'avis de la sagesse. Et aujourd'hui je ne m'étonne plus que père soit si épris d'elle!... Pas plus d'ailleurs que du regard que j'ai souvent surpris dans les prunelles d'hommes arrêtées sur elle, comme attirées par un fluide magnétique.

« N'ai-je pas vu le grave et savant oncle Pierre captivé, ce premier soir où lui et tante ont accepté de venir dîner avec elle. Peut-être jusqu'alors avait-il été influencé contre elle par son ami Védrannes qui connaît Mercédès par les Gonzalès. Pourtant je le sais trop réservé, trop absorbé par la science, pour le croire capable de déverser sur Mercédès de médians potins de salon.

« Non, tout simplement mon oncle a été séduit ; lui aussi, il l'a vue, à notre demande, consentir à danser un instant pour ses hôtes, tout intimes, puis chanter quelques mélodies de son pays, mélancoliques et passionnées, de sa chaude voix de contralto accompagnée par sa guitare.

« Père semble tout transformé au contact de sa radieuse jeunesse dont il respire librement le parfum grisant. Et si j'arrive à faire abstraction de mon propre sentiment, je suis vraiment heureuse de lui voir enfin sa part de joie après tant d'années de dénuement ; je me dis que j'aurais été coupable de lui disputer le bienfait de cette résurrection parce que nous en souffrions dans notre égoïsme. Tu penses comme moi, n'est-ce pas, Max ?

« Ce qui a le plus, peut-être, contribué à me rapprocher d'elle, c'est la façon dont elle me parle de toi, insatiable de souvenirs sur notre enfance, désireuse de ton retour.

« — Et pourtant, a-t-elle ajouté plusieurs fois, j'ai un peu peur de ce beau



garçon depuis que j'ai vu, sur des portraits, son masque volontaire, si révélateur de la décision qui l'a entraîné envers et contre tous, dans cette lointaine Mauritanie où rien ne l'obligeait à s'expatrier, sauf son humeur aventureuse et son goût bien rare pour une vie rude qui le charmait. Ne pensez-vous pas, Christiane, qu'à son retour, nous découvrirons bien un moyen de le séduire assez pour le retenir parmi nous?

« Votre père en serait si heureux, comme d'avoir retrouvé sa petite fille...

« Je t'en prie, Max, consens pour notre bonheur à tous, à te laisser un peu saisir par le réseau dans lequel sont venus se prendre les uns après les autres, père d'abord, puis moi si hostile et si révoltée de voir cette nouvelle venue occuper la place de maman!...

« Viens l'étudier et la juger par toi-même, la connaître enfin! puisque tu n'as même pas voulu que père t'envoie son image; je pense que tu ne me refuseras pas le délicieux portrait frère du

mien, qu'elle m'a offert et que j'espère, tu accueilleras cette fois... Je te l'adresse avec ma lettre. »

. . . . .

Feuillets et image étaient arrivés au loin sur la terre d'Afrique.

Pour la première fois, s'attachaient au visage repoussé les beaux yeux noirs résolus de Max d'Yerville où flambait son ardente volonté.

Il avait lu les pages qui scrutaient l'âme inconnue et contemplait le délicieux visage qu'il avait voulu ignorer, dressé contre l'étrangère, entrée soudain dans leur cercle familial, lui donnant l'impression du laron qui se saisit de la proie offerte à sa cupidité ! Ainsi lui aussi avait pleinement compris le sursaut indigné qui avait jeté sa sœur hors de la maison, dont une présence victorieuse l'écartait brutalement ; il avait béni la destinée, qui lui-même l'avait à l'avance conduit en Mauritanie et allait l'y retenir dans l'amertume du coup qui le frappait comme sa sœur. Et

tandis que la lettre lue, il réfléchissait dans le silence de la nuit bleue, cloutée d'étoiles, il sentait s'affirmer en lui la volonté intranquillante de ne pas rentrer en France, de continuer à ignorer la femme qui venait à lui, mystérieuse et troublante, avec son âme inconnue, dont sa sœur instinctivement cherchait à soulever le voile. Et un peu irrité, il s'étonnait que, si aisément, Christiane eût passé à l'ennemi.

Raidi dans un inflexible vouloir, il refusait de se prêter au rappel de son père, fidèle à la rude existence qu'il avait choisie ; il en avait senti le bienfait quand il s'y était donné, après plusieurs mois de séjour à Paris, discernant les périls que sa scrupuleuse conscience jugeait trop bien...

Mais les circonstances en décidèrent autrement, soudain. La brûlure du climat, le dur coup porté à sa vie intérieure par le mariage inattendu de son père, avaient eu tout à coup raison de sa robustesse, l'abattant sous la violence d'un accès de paludisme tel, qu'il avait dû consentir

au congé imposé, pour lequel son père était venu le chercher aussitôt, rapprochement imprévu, qui pour tous deux avait été un bonheur resserrant les liens distendus, apaisant les mélancolies et les ombres, devant la tendresse d'antan soudain ravivée. Et avec une sorte de joie, un bien-être de convalescent qu'il n'eût pas soupçonné possible, Max, tout juste remis de sa passagère alerte, avait débarqué à Marseille où Christiane était venue l'attendre. Mais non *elle*, la délicieuse et redoutable inconnue dont son père lui parlait peu, très retenu par le délicat souci de ne point heurter un sentiment dont il devinait la vitalité dans le cœur silencieux de Max...

Dans l'hôtel du Parc Monceau, Mercédès, qui redoutait la banalité d'une première rencontre dans la gare, attendait le voyageur, au seuil du vestibule fleuri, comme pour une fête, lui souhaitant ainsi la bienvenue, toute frémissante d'émotion. Il aperçut, dressée devant lui, une forme svelte et haute, très souple,

vêtue avec une sobre élégance qui le frappa au premier regard, autant que l'éclat chaud et doré du visage, des yeux veloutés qui lui souriaient presque humides et suppliants, la grâce délicate des mains tendues... Et alors, comme s'il eût perçu l'impression restée dominante dans le cœur de son fils, François d'Yerville prononça, la voix affectueuse et grave :

— Max, donne le baiser de bienvenue à ta grande sœur, elle te le permet.

Il eut une imperceptible hésitation, le visage déjà courbé sur les doigts tendus vers lui... Puis sa bouche effleura la peau tiède, qui ne se refusait pas à ses lèvres...

### XIII

Dans la bibliothèque, allongé sur un divan, Max se reposait, encore anémié par les atteintes du climat et de sa crise de paludisme.

Il s'en prétendait guéri, mais tout de même, il devait bien s'avouer qu'il n'avait pas encore retrouvé sa vigueur de jadis, et la preuve en était dans la docilité même avec laquelle il supportait la vie au ralenti qui lui était encore imposée, dans le bien-être qu'il en ressentait.

Distrait, il parcourait une des revues empilées près des livres, si distrait que tout de suite, il la laissa retomber au bruit léger d'un pas effleurant le tapis, surtout au bruissement soyeux d'une robe dans la pièce.

Selon une habitude gardée de sa jeu-

nesse dans les pays chauds, Mercédès était vêtue d'une robe de maison blanche qui lui donnait un air de jeune fille ; le col échancré dégageait le cou, les bras nus sous la souple étoffe de la manche qui voletait comme une aile et faisait ressembler son allure à un vol.

Instinctivement, il pensa, tant l'évidence s'imposait :

— En vérité, elle est très belle ! mieux que belle ! comment m'étonner que père fasse des envieux !

Et un instant, il pardonna à Mercédès la séduction qui avait été la cause du chagrin dont sa sœur et lui avaient souffert.

Doucement, la jeune femme avait écarté la lourde tapisserie de la portière ; et sur le seuil de la pièce, elle demandait :

— Puisque vous ne dormez pas, Max, je puis entrer ? Christiane m'a bien recommandé de ne pas sortir sans être sûre que vous n'avez besoin de rien ?

Elle approchait du divan dont il s'était aussitôt levé ; debout, il avançait un fau-

teuil d'un geste courtois d'étranger qui contrastait avec l'accent amical dont elle avait parlé; et il continuait avec une impatience à peine voilée :

— Je ne sais pourquoi Christiane s'obstine encore à me traiter en malade et surtout demande indiscrètement votre sollicitude pour moi, alors que je suis bien en mesure de m'en passer !

— Parce qu'elle sait que je suis très heureuse de pouvoir vous l'offrir. Pourquoi, Max, êtes-vous si cérémonieux avec moi et me tenez-vous rigoureusement à distance comme une étrangère? Est-ce que vous ne pensez pas que nous pourrions devenir maintenant de bons amis, comme j'en ai si grande envie?

Elle le regardait avec cette même expression suppliante qui avait marqué son arrivée dans l'insondable profondeur du premier coup d'œil échangé! Et il eut le souci de se faire plus accessible, moins rebelle à l'élan naturel qui lui interdisait de peiner autrui volontairement. Souriant un peu, il dit alors :



— Amis? mais nous le sommes, il me semble, madame.

— Non pas « madame » je vous en prie, mais « Mercédès »... ou « Perla » si vous aimez mieux.

Sur les traits de Max parut un je ne sais quoi d'inflexible qui soudain en durcissait la jeunesse.

— Plus tard, je vous appellerai comme vous le préférez... peut-être, mais pas encore. Comprenez-moi, vous qui semblez si intuitive, j'adorais ma mère et vous comprenez, n'est-ce pas, qu'il me faut quelque temps, pour m'habituer à voir sa place occupée, si délicatement que ce soit.

— Elle n'est oubliée par personne, moi comprise, vous le savez bien, et vous ne pouvez m'en vouloir de faire tout mon possible pour rendre votre père heureux. Je lui dois tant!... Je lui suis si reconnaissante de ce qu'il a fait pour moi : tout ce qui était en son pouvoir, dès qu'il a mesuré entièrement ma détresse, me tendant une main secourable pour m'enlever au

sol mouvant sur lequel je me débattais depuis des années.

— Oui, je sais... je sais... alors tout est bien, fit-il lentement.

— Oui, tout serait bien en effet, si je ne devinais entre nous — Christiane, elle, l'a déjà écartée — l'injuste barrière que vous maintenez dressée. J'ai toujours peur que votre père s'en aperçoive et n'en souffre aussi. Vous ne sentez donc pas combien je voudrais que vous m'acceptiez comme Christiane l'a fait !...

« Jamais je n'oublierai combien elle s'est montrée généreuse si parfaitement, quand je suis venue lui demander de retourner auprès de son père qui ne pouvait se consoler de son absence. Si je n'en avais eu à l'avance la certitude, je l'aurais acquise quand j'ai vu sa joie à la voir revenir ! Si heureux fût-il, près de moi, je ne lui suffisais pas. Dès qu'il vous a su malade, il est parti, n'ayant plus qu'une pensée, aller près de vous et vous ramener. Et j'ai eu tant de joie à vous voir réaliser son désir, que je trouve bien cruelle votre

rigueur à me rejeter dans une sphère d'intruse... Si j'avais tout de suite compris, comme maintenant, l'épreuve que je vous imposais à tous en consentant à répondre à sa prière, je me serais dérobée. Mais il est trop tard pour revenir en arrière. Ce qui est demeure... Je ne peux que souhaiter qu'avec le temps, vous me supportiez, pensant combien de tout cœur je désire votre bonheur à tous et combien ma jeunesse a été difficile et tourmentée. Soyez bon pour moi, Max, et pardonnez-moi d'être venue me placer entre vous.

— Vous pardonner ! c'est moi, au contraire, madame, qui dois m'excuser de l'humeur maussade avec laquelle j'ai répondu à votre bon accueil. Soyez-moi indulgente ! Question de santé, je l'espère, car avec mes camarades, je passe pour d'humeur sociable. Mais vous devinez, n'est-ce pas, ce que cela peut être de se sentir soudain confiné dans une existence de cloporte, alors que je sens bouillonner en moi la griserie de la vie jeune où je suis habitué à me plaire, une vie

tout autre, rude et bienfaisante, de soldat. J'espère qu'une fois bien remis, je me montrerai moins injustement désagréable.

— Alors il faut me permettre de vous soigner un peu dans la mesure de mes moyens, pour aider au résultat souhaité.

Tout à coup, il discernait vraiment en elle un désir si sincère de lui être agréable qu'en lui s'infiltrait l'impression dominante, déjà éprouvée plusieurs fois, qu'en dépit des apparences, Mercédès de Cuzco n'était pas une habile intrigante qui avait su profiter de la défaillance d'un homme. Et il se reprocha la froideur défensive qu'elle avait trop bien perçue sous le masque de politesse stricte dont il croyait l'avoir bien enveloppée.

Il s'excusa, troublé malgré lui de l'altération qu'il avait discernée dans la voix grave, et vraiment pour la première fois, il lui sourit amical, ses yeux accueillant les larges prunelles levées vers les siennes, comme si elle voulait qu'il pût lire sa

sincérité, et avec sa grâce attirante, elle répliqua :

— Sans doute, je suis un peu lâche, je supporte très mal l'hostilité; peut-être parce que toute mon enfance a été imprégnée de tendresse par les êtres qui m'entouraient, ma mère toute la première que j'aimais passionnément, comme vous la vôtre... Aussi j'ai l'ambition, absurde, penserez-vous peut-être, de vous amener à goûter assez votre logis de Paris pour vous faire abandonner l'Afrique et rester parmi nous.

— L'Afrique a été la hantise de ma jeunesse de garçon, depuis que le hasard m'avait jeté, sous les yeux, une vie du Père de Foucauld me révélant la terre africaine et la vie que je pourrais y trouver; je vais vous avouer que dans mon enthousiasme de néophyte, je rêvais alors de devenir *Père Blanc*... Et il a fallu toute la clairvoyance de ma mère, pourtant si religieuse, pour me faire voir que j'avais des ambitions trop hautes pour ma fragile sagesse.... C'est seulement,

d'ailleurs, après l'avoir perdue, que fidèle à l'attrait de mon rêve de garçonnet, je suis entré dans l'armée coloniale où j'ai réalisé, dans la mesure du possible, l'existence que j'avais entrevue dans mes songes de jadis.

— Et qui vous plaît assez pour que vous soyez encore résolu à la poursuivre...

— Pourquoi non? Elle est rude, soit, mais par suite bienfaisante et, par la saveur du danger, la poésie qui l'imprègne, elle attire les garçons d'humeur aventureuse de mon espèce.

Elle eut un trassaillement qu'il ne perçut pas. Elle se rappelait le jour, déjà lointain dans le passé, où un homme qui l'aimait, lui avait confié une semblable attirance, et qu'elle avait écarté pour aller vers François d'Yerville, en adroite princesse qui mesurait clairement tout ce que celui-là lui offrait, lui rendant le luxe, le milieu social, l'avenir que sa naissance lui promettait. Ce qu'elle avait alors résolu, elle le possédait aussi complètement qu'elle l'avait souhaité.

— Mon père est maintenant si heureux qu'il ne peut sentir mon absence, comme jadis après mon départ. Sans scrupule, je puis donc reprendre, dès que je le pourrai, la carrière choisie qui me charme souverainement.

— Pour cela, il faut commencer par vous remettre tout à fait et vous laisser soigner, puisque le docteur vous interdit toute inutile fatigue ; ne pourrais-je vous distraire en vous faisant un peu la lecture, si mon accent étranger ne vous est pas désagréable ?

Et ses yeux brûlants, large ouverts, comme si elle voulait lui permettre d'y lire à son gré, ne quittaient pas le masque encore ciselé par la fièvre, les lèvres fermes qui expliquaient avec une altière franchise :

— Bien entendu, rien ne m'attire, pour le moment du moins, hors de France. Dans la suite, les circonstances décideront, mais je veux user encore de ma liberté, profiter de ma carrière sans en faire souffrir personne.

— Sauf ceux qui vous aiment et

souhaitent votre présence parmi eux, à commencer par votre père.

— Christiane, d'un jour à l'autre, se mariera, en effet et mon père est désormais trop comblé pour désirer ma présence.

Elle savait qu'il voyait juste, et dans son besoin inné de conquête, elle jouissait de l'intuition qu'elle venait de pénétrer pour la première fois, dans le domaine secret de Max d'Yerville dont il lui tenait la porte si obstinément fermée; par exception il lui avait parlé de lui-même, sortant de la réserve farouche où il enfermait son intimité, et elle en ressentait un plaisir qui la grisait un peu. Car, sans en chercher les causes, elle éprouvait sourdement la volonté d'amener à elle le beau garçon dont l'indépendante et fière personnalité lui semblait une conquête digne de son adresse.

Il lui souriait soudain, presque en ami.

— Eh! bien, puisque j'aime la musique, pourrais-je vous demander de me faire entendre quelques mélodies? Christiane m'a raconté que c'était un régal de



vous entendre chanter, accompagnée par votre guitare.

Avait-elle conscience de la victoire qu'elle venait de remporter? Une lueur irradia l'abîme sombre des prunelles, tandis qu'elle interrogeait avec cette spontanéité simple qui la rendait si charmante :

— Que désirez-vous entendre, de préférence? du triste, du gai, du tendre.

— Ce que vous choisirez, le plus à votre goût.

— Mais encore?... insista-t-elle.

— Tout me sera précieux à écouter si je ne suis pas indiscret.

— Indiscret? certes non, c'est toujours pour moi, une jouissance d'évoquer les heures inoubliables de ma jeunesse. Quoique je retrouve ainsi la pleine conscience qu'elles sont mortes à tout jamais sans résurrection possible... Mais surtout ne vous attendez pas à trouver en moi une artiste. Je n'ai rien d'une cantatrice. Ma voix est demeurée telle que le ciel me l'a octroyée, guère travaillée; car à Cuba, nous vivions à la campagne, dans nos

propriétés, et à Paris, devant la nécessité de me créer un avenir, je me suis donnée toute à la danse qui semblait devoir me procurer plus de résultats.

Elle était allée chercher la guitare et revenant vers lui de son pas ailé, elle s'assit sur les coussins bas, empilés devant le divan, où il était retombé, abattu par la faiblesse qui le courbait et dont il n'était pas encore délivré. Il attendit, les paupières baissées, que s'élevât la voix grave, un peu voilée, semblant tout à coup pénétrer en lui dans l'inconnu qu'y avait creusé cette étrange Mercédès de Cuzco. Voici que montait la voix berceuse comme un chant maternel auprès d'un lit d'enfant, qui l'enveloppait de sonorités étrangères de cette langue à lui inconnue, tel le chant même de l'âme mystérieuse dont la douceur s'insinuait, subtile et apaisante caresse, qui jetait en lui une soif de l'entendre encore. Justement, elle demandait :

— Voulez-vous que je continue, si je ne vous fatigue pas?

— Continuez... Non, vous ne me fatiguez pas... Au contraire, vous me faites du bien... Voulez-vous avoir la bonté de me redire cette même mélodie?

S'il n'était demeuré les paupières baissées, dominé par le bien-être que lui apportait encore sa faiblesse, il eût été frappé de l'éclat triomphant qui nimbait le visage délicieux, dont l'expression prenait une douceur tendre.

Sans s'interrompre, ni permettre au jeune homme le moindre mot de remerciement, elle recommença le chant qu'il avait aimé. Puis, quand elle l'entendit murmurer un petit mot « merci », elle dit :

— Maintenant je vais vous faire entendre un chant d'un tout autre genre, pour varier.

Et l'accent, délivré de tout voile, vibra en notes éclatantes, comme les cris de joie d'une fête... Puis changeant une fois encore, soudain s'assombrit, pareil à la venue du soir, en une sorte de mélodie nostalgique passionnément douloureuse, avec une telle intensité de tristesse, une

telle désespérance qu'il tressauta, arraché brusquement à l'espèce d'envoûtement qui lui avait paru si bienfaisant d'abord, et levant les yeux chercha le visage qu'il avait voulu invisible. Alors presque avec stupeur, il aperçut des larmes qui coulaient silencieuses sur la peau dorée, et avant que sa volonté eût clos ses lèvres, il jeta un cri :

— Vous pleurez? pourquoi? sans le savoir peut-être, je vous ai blessée... ou peinée... en vous faisant réveiller le passé.

Soudain, les douces lèvres étaient contractées par un pli presque dur que jamais Max ne leur avait vu.

— Vous ne m'avez pas peinée! Force est bien de s'habituer à tout! Mais en somme, avec les années, je suis demeurée ce que j'étais dans ma jeunesse. J'ai la même humeur indépendante, le même besoin fou de liberté. Maintenant, je suis entrée sagement dans le rang, comprenant qu'il est raisonnable d'accepter ce que Dieu nous accorde dans le présent, sans comparaisons inutiles... j'ai encore en

moi la même vie intense, folle, insatiable qu'autrefois. Gardez-m'en le secret !

Tout bas, il pensait tout à coup que, peut-être, elle n'avait pas désiré son mariage, comme il le croyait, et sous son masque souriant, elle en souffrait. En somme, toujours elle parlait de sa reconnaissance pour François d'Yerville, de sa bonté, jamais de l'amour qu'elle lui portait. Elle acceptait... mais ne donnait pas dans la joie.

Le rêve atteint, elle demeurait enclose et isolée dans le monde où, en pleine volonté, elle était entrée. Tant pis pour elle, après tout, si elle devait s'en prendre à son ambition et à sa coquetterie, c'était la plus élémentaire justice... Mais ce qu'elle pensait, il n'en pouvait rien savoir. Tout de suite, elle s'était ressaisie et obsédée par la crainte de l'avoir blessée, il sentait pour elle un impérieux besoin de paix et aussi une sorte de remords, d'avoir réveillé en elle les souvenirs de son heureuse enfance.

Et ce lui fut presque une délivrance de

voir un domestique entrer pour lui apporter la carte d'un visiteur demandant à être reçu.

Max y jeta les yeux et un éclair de plaisir rendit au visage son juvénile éclat.

— Oh ! l'abbé Le Tellier ! Comment, il est de retour de Rome?... Faites vite entrer !

Et se tournant vers la jeune femme, il expliqua, un accent de joie dans la voix :

— Le meilleur de mes amis d'enfance. Puisque l'occasion s'en offre, je vais vous le présenter. Il était en Italie depuis quelques mois.

— Je ne veux pas vous gêner... Je me sauve, au contraire.

— Pas avant que j'aie pu lui dire les moments inoubliables que vous venez de me faire passer et dont je vous suis si reconnaissant.

D'un geste qu'il n'avait guère, il se courbait sur les doigts frémissants, sa bouche les effleura au moment même où le visiteur entra ; un superbe garçon de

haute stature sous sa robe de prêtre, dont les yeux clairs regardaient bien en face et enveloppaient, imperceptiblement surpris, le groupe formé par Max et la jeune femme dont le regard avait encore un éclat humide.

Comme s'il eût deviné la secrète surprise du prêtre, Max présentait :

— Mon ami, l'abbé Le Tellier. La femme de mon père, Mme d'Yerville, qui a bien voulu me faire un peu de musique pour distraire ma convalescence.

Le prêtre s'inclina, tandis que la jeune femme expliquait avec sa sincérité coutumière :

— Max doit encore se garder de toute inutile fatigue. Seulement comme sa réclusion lui est à charge, nous employons, sa sœur et moi, tous les moyens pour l'aider à la supporter. Je vous quitte bien vite, sachant combien il se réjouit de votre arrivée.

Rapidement, elle emportait sa guitare, prenait congé, sans entendre le prêtre prononcer avec un entier détachement :

— Cette jeune femme est vraiment très belle. Je l'avais entendu dire déjà, et je comprends ton père.

Puis, sans plus insister, il posa son bras sur l'épaule de Max et ils se prirent à parler cœur à cœur, tout à la joie du premier contact intime depuis le retour de Rome.



## VIX

Christiane entra chez sa tante et demanda joyeusement à la vieille femme de chambre qui venait de lui ouvrir :

— Madame est-elle chez elle?

— Non, Mademoiselle, ni M. le Professeur non plus. Et cependant, il avait dit à Clément que, peut-être, il lui viendrait une visite, et recommandé de faire attendre, s'il était un peu retardé. Madame, elle, n'avait donné aucun ordre. Mais depuis que Mademoiselle n'est plus avec nous, Madame trouve la maison si triste qu'elle n'aime pas y demeurer seule.

— Pauvre chère tante, murmura doucement Christiane, qui savait le vide causé par son départ brusque et revenait très souvent, presque quotidiennement. Mais ma tante m'a dit hier qu'elle avait à vé-

rifier les comptes de ses œuvres et j'étais venue lui offrir mes services. Je vais l'attendre un peu dans le petit salon, je puis entrer?

— Bien sûr. Mademoiselle y trouvera des livres et des journaux.

Christiane remercia d'un signe et pénétra dans la pièce dont l'intimité lui était devenue familière pendant les quelques mois où cette demeure avait été la sienne.

Distraitement, au hasard, elle ouvrit une revue où un signet indiquait les dernières pages lues. Si heureuse qu'elle fût d'être rentrée à son foyer, accueillie par la chaude affection de Mercédès, par le retour inespéré, si rapide de son frère, elle ne pouvait oublier la sollicitude qui l'avait entourée dans cette maison, la bienfaisante atmosphère qui savait y bercer sa mélancolie!

Mais, à peine avait-elle feuilleté le volume, que la porte se rouvrit, et la portière soulevée, le domestique annonça :

— Si monsieur veut entrer, M. le Professeur ne peut tarder.

Le visiteur introduit, Claude Védrannes, avança dans la pièce qu'évidemment, il croyait vide et s'arrêta devant Christiane, qui, surprise, s'était dressée ; il dit aussitôt :

— Je vous demande pardon de mon intrusion, mademoiselle. La personne coupable est le domestique qui m'a introduit sans m'avertir que je n'étais pas seul. Je suis très confus de mon involontaire indiscretion et vais aller attendre le docteur dans son cabinet.

Le beau sourire de Christiane entr'ouvrit ses lèvres.

— Me croyez-vous donc si peu hospitalière ? Je sais, au contraire, combien mon oncle vous a en haute estime, et je suis très fière que vous vouliez bien accorder quelques minutes d'entretien à une profane telle que moi...

A son tour, il sourit, et son visage sévère s'illumina d'un charme imprévu, jailli de l'éclair qui adoucissait l'éclat pénétrant des yeux gris.

— Une profane ? je sais que vous êtes

beaucoup trop modeste, parlant ainsi de vous.

— Vous savez? comment cela? pourquoi?

— Tout bonnement parce que, votre oncle, qui est connaisseur, n'est-ce pas, m'a incidemment conté un jour, avec quel courage et quel succès, vous poursuiviez vos cours à la Croix-Rouge. Il a même ajouté que vous aviez, en médecine, de telles intuitions, qu'il était bien dommage que vous ne fussiez pas un homme afin de vous orienter dans une carrière pour laquelle vous êtes si bien douée!

Elle était devenue toute rose, tant l'accent de Claude Védrannes semblait sincère, et elle le contemplait avec une expression très jeune, singulièrement attirante.

— Il est bien juste que mon oncle vous ait renseigné sur mes progrès, puisque c'est en vous entendant parler avec lui de vos études sur la fièvre jaune, que j'ai été tentée de m'instruire, dans ma toute

petite sphère, et que pendant mon séjour chez lui j'ai commencé un semblant de travail qui me tentait... guidée par lui.

De sa manière un peu impérieuse, il demanda :

— Qui vous intéressait, pourquoi? Ces études n'étaient pas du tout de celles pouvant être mises à votre disposition.

— Parce que, à vous entendre parler cet hiver, mon oncle et vous, de questions qui m'apparaissaient passionnantes par les bienfaits qu'elles peuvent amener, j'en étais arrivée, dans mon inexpérience, à me demander pourquoi seuls, vous et vos confrères, pourriez vous aventurer à aller faire un peu de bien peut-être, dans des régions où des femmes ne sont guère entraînées.

— Vous aimeriez à aller en Afrique comme infirmière? demanda-t-il, si stupéfait qu'il ne pouvait croire l'avoir bien comprise.

Parlait-elle sérieusement, cette enfant qui semblait tout à la fois si ardente et si réfléchie, qui, tout à coup, évoquait pour

lui un jeune visage nimbé du voile blanc des infirmières encadrant des yeux étincelants de vie intelligente ; et dans le lointain souvenir des jours à jamais enfuis, à jamais morts pour lui, il revoyait un autre beau visage de femme qui avait rejeté jadis sa folle proposition... d'être emmenée par lui, pour sa joie, sur la terre d'Afrique, pendant quelques mois tout au moins. Et aujourd'hui, c'était une petite fille, riche, heureuse, comblée par la vie, qui lui parlait bénévolement, avec son inexpérience, de s'en aller... par dévouement ! soigner des malades en Afrique. Que se passait-il dans cette âme de vingt ans qui en avait les enthousiasmes splendides et juvéniles... Il savait très bien qu'elle venait de traverser une crise morale très pénible ; et comme si elle eût deviné sa muette pensée, elle expliquait :

— Vous trouvez sans doute mon désir bien bizarre ? Mais sûrement, vous savez comme moi qu'il arrive, dans toutes les vies, des moments de bouleversement au sortir desquels on ne sait plus où se poser,

désorientée, avec le besoin impérieux de s'absorber, coûte que coûte, en quelque occupation ! Bien entendu, mon oncle a répondu, comme il le fallait, à ma confiance, en renvoyant à leur place mes frêles ambitions. En ce moment du moins, je n'ai rien à faire en Afrique, puisque actuellement mon frère n'y a pas besoin de moi. Il m'en a d'ailleurs si souvent parlé depuis son enfance, avant d'y partir, que l'Afrique n'est plus pour moi une terre inconnue. Et, de plus, j'y suis très chaudement invitée, pour mon seul plaisir, cette fois, par une de mes meilleures amies dont le fiancé avait là-bas ses fonctions. Pour obtenir de l'y accompagner, elle a bataillé autant qu'il a fallu, afin d'avoir le consentement de sa famille à ce mariage inattendu.

— Et elle l'a obtenu ? questionna-t-il, incrédule.

— Oui, parce que ses parents étaient la générosité même, incapables de refuser à leur petite ce qu'elle disait être son bonheur. Dès qu'ils ont été convaincus,

ils ont cédé et, tout un hiver, j'ai pu suivre de bien près ce beau petit roman. Et ce printemps même, mon amie est partie radieuse pour un exil qui lui apparaissait comme la terre promise. Il est vrai qu'elle s'en allait avec un tel soleil dans le cœur que ce que j'ai admiré, ce n'est pas sa vaillance si naturelle, mais celle de ses parents, leur abnégation, leur unique souci de la joie qu'ils donnaient ainsi à leur enfant.

— Que vous-même auriez accepté sans souci de la séparation, de l'exil imposé? Il est vrai qu'elle ne partait pas comme infirmière, ce qui rendait sa situation toute différente de celle à laquelle vous aviez une seconde songé pour vous-même, à travers les illusions de votre jeunesse.

— Illusions absurdes! concéda-t-elle, simplement, sans se douter de l'immense espoir qu'elle faisait jaillir dans le cœur de ce solitaire qui recevait comme une rosée vivifiante, la perspective irréalisable pourtant, lui semblait-il, du départ possible de cette créature d'élection vers l'exil



volontaire. Dans quelques mois, il s'embarquerait pour l'hôpital de Dakar où l'appelait le traitement de la fièvre jaune.

Folles illusions, il l'avait déjà expérimenté avec Mercédès de Cuzco, illusions qu'il écartait, conscient de la résistance qu'il trouverait, aussi bien chez le comte d'Yerville que chez son propre maître, le professeur Daubray, et des responsabilités que lui-même encourrait en emmenant dans une atmosphère de danger cette enfant témérairement confiante. Il avait appris à la connaître, la rencontrant souvent dans l'intimité chez le docteur Daubray, cet hiver-là.

Gaiement voici qu'elle expliquait :

— Ne me croyez pas dépourvue de jugement, mais c'est vrai, j'ai la chance, ou le malheur, d'être d'autant plus attirée vers les choses, qu'elles m'apparaissent plus difficiles à réaliser. Je suis, à ma manière, de l'espèce des petites grenouilles figées dans une béate admiration pour le gros bœuf. Je ne puis échapper à la décevante conscience de l'inutilité de ma vie

à Paris, où mon père n'a plus besoin de moi, ni mon frère qui, dès qu'il le pourra, rejoindra sa chère Afrique où j'espère bien aller lui faire visite. Mon amie doit m'écrire aussitôt qu'elle sera assez installée pour m'y recevoir. Mais ce jour me semble bien long à venir !

Était-il possible qu'elle parlât sans leurre ? Et lui, si sérieux, si guéri fût-il par l'évidence, de la folie grisante que Mercédès avait autrefois fait naître en lui, il sentait, comme un invraisemblable rayonnement de joie, l'espoir de retrouver peut-être, dans son séjour lointain, cette vraie jeune fille ; il en goûtait le regard limpide si lumineusement pur, la sincérité, le cœur sans ombre dont il savourait la droiture. Et comme s'il échappait à un danger tentateur, il eut un sursaut de délivrance en entendant le docteur lui jeter à son entrée :

— Mon ami, excusez-moi, je suis bien en retard... je vais vous expliquer pourquoi.

— Mlle d'Yerville a bien voulu me

faire paraître court ce retard... Nous avons causé comme de vieilles connaissances.

— Alors, parfait ! Petite fille, je vous annonce votre tante que je viens de rencontrer dans le vestibule et qui arrive.

## XV

Dans son petit salon particulier rempli de tous ses souvenirs de Cuba, Mercédès était allongée sur son divan ; et comme un bienfait rare, elle savourait la solitude exceptionnelle que lui apportait le voyage de son mari en Angleterre où il était parti l'avant-veille. Elle l'attendait ce jour-là. Et puis, vers trois heures, une dépêche avait surgi qui annonçait ce retour remis par nécessité d'un jour, et par suite, sa soirée allait lui appartenir, car Christiane dînait chez sa tante, Max chez son ami, l'abbé Le Tellier, tous deux ayant eu la même délicate pensée de laisser à leur père la pleine liberté de cette soirée du retour, après ces quelques jours d'absence dont sûrement il avait senti le poids, si brefs eussent-ils été. Avide tou-

jours de cette liberté dont si longtemps elle avait été jalousement éprise, elle n'avait rien changé aux décisions arrêtées. Max et Christiane étaient partis. Maintenant, elle les attendait et, songeuse, pensait qu'à son mari, elle allait pouvoir enfin annoncer avec certitude la nouvelle dont la révélation la remplissait d'une joie intense.

Ce bonheur d'être mère qu'elle n'avait osé espérer, lui était accordé; sa vie n'était plus murée par le mariage, si brillant, ouaté de bien-être, que son ambition avait choisi et dont au plus profond de son cœur, il lui arrivait maintenant parfois de sentir la prison dorée. Surtout, depuis que la jeune présence de Max lui faisait sentir ce à quoi, en sa fière et stricte loyauté, elle avait rigoureusement renoncé, peut-être trop sûre d'elle-même, dans l'acceptation de la solitude imposée à sa jeunesse.

De quoi se fût-elle plainte? Comme elle l'avait souhaité, elle était la femme d'un très galant homme, éperduement

épris, qui prévenait ses moindres désirs, un homme dont bien des femmes eussent pu lui envier de partager le bel automne. Elle avait réussi la délicate conquête de Christiane dont elle avait su se faire aimer, grâce à un art merveilleux, chez elle instinctif, et dont la puissance était irrésistible.

Et non moins bien, elle était parvenue à vaincre la résistance de Max, débarqué tout hérissé contre elle et dont maintenant elle était arrivée à désarmer l'hostilité sourde. Vraiment, comme elle l'avait voulu, ils semblaient désormais de vrais amis, comme peuvent le devenir, en toute loyauté, deux êtres ardents et jeunes que la vie rapproche quotidiennement, animés du même désir de rendre ce rapprochement agréable et facile pour le bonheur de tous ; l'un comme l'autre emprisonnés dans des lois inflexibles qu'ils reconnaissaient également et qu'ils acceptaient fièrement.

Très vite, la pensée intuitive de Mercédès avait eu la notion du péril que

ce contact constant pouvait faire naître pendant le bref séjour de Max à Paris et qu'elle était bien résolue à éviter, sa race et son éducation ne voulant pas une ombre sur l'échiquier où son adresse avait gagné une si belle partie. A elle d'être prudente dans l'exercice de sa séduction dont elle savait le danger. Par les récits de Christiane, à l'avance, elle avait mesuré l'intransigeante droiture de Max, façonné par l'éducation très haute de sa mère qui le rendait incapable, comme d'une mauvaise action, de tout compromis de conscience. Et avant même de l'avoir rencontré, puis observé, elle avait aimé qu'il fût ainsi sévère dans sa probité morale que lui avaient révélée quelques traits contés par Christiane; et elle lui avait pardonné son hostilité passée, bien résolue à obtenir, bon gré mal gré, la sympathie qu'il lui refusait à l'avance, d'autant plus que la victoire à gagner lui paraissait plus digne de son savoir-faire.

Vite, elle avait goûté son inflexible loyauté, sa vive intelligence, toujours en

quête des aliments qui s'offraient à lui, pendant son séjour inattendu en France dont il jouissait avec la même fougue que dans son existence voulue en Mauritanie. Près de lui, elle éprouvait une étrange sensation de sécurité et de repos ; et ce soir-là, sûre d'une bonne causerie sur quelques-uns des livres qu'il lui avait indiqués, elle souhaitait presque que ce fût lui qui rentrât avant Christiane.

Attentive, elle écouta quand le timbre d'entrée vibra. Vite, elle entendit résonner les accents de la voix mâle, un coup fut frappé à l'entrée de la pièce. Et la haute silhouette de Max se dressa sur le seuil.

— Comment êtes-vous seule ? En arrivant je viens d'apprendre que mon père n'était pas arrivé et que Christiane non plus n'avait pu dîner ici ! Vous auriez dû nous faire avertir pour que vous ne soyez pas ainsi abandonnée, en apparence.

— Certes, je sais trop le plaisir qu'a votre tante à l'avoir près d'elle, pour me permettre de retenir votre sœur.



Mercédès était trop délicate pour ajouter qu'elle devinait très bien l'intérêt que Christiane trouvait aux dîners du mardi, où le docteur réunissait ses intimes, parmi lesquels Claude Védranes qu'elle-même ne voyait plus jamais depuis qu'elle l'avait absolument écarté devant François d'Yerville ; et, avec une ironie inavouée, elle remarquait qu'il intéressait obscurément sa jeune belle-fille, ignorante d'un passé qu'elle ne pouvait soupçonner.

Acceptant le siège que lui avait indiqué Mercédès accueillante, Max expliquait avec une franchise gaie :

— Nous n'avons tous deux qu'à nous excuser auprès de vous, croyant agir pour le mieux en vous préparant, à père et à vous, une bonne soirée de complète liberté après son absence de quelques jours. Comme quoi, les meilleures intentions ne mènent quelquefois pas du tout aux résultats prévus.

— Mais heureusement, la paix, il me semble, est faite entre nous et j'ai le droit d'espérer que vous m'avez pardonné mon

intrusion dans votre cercle familial. Votre père nous donne la joie de se montrer content, de nous voir vivre tous ensemble en bonne intelligence.

— Pour un temps maintenant bien limité !

— Je n'en suis pas coupable.

— Vous oubliez, Mercédès, ma carrière et mon congé finissant ; maintenant que je suis guéri, grâce au ciel ! je dois regagner l'Afrique — si bien que je sois en France. — J'y en rapporterai des souvenirs que je n'aurais pas osé espérer, malgré les difficultés du début.

Il y avait quelque chose de si résolu dans l'accent du jeune homme quoiqu'il parlât gaiement, qu'elle l'entendit résonner ainsi qu'une menace et tout de suite, elle protesta.

— Mais rien, en somme, ne vous oblige à poursuivre une carrière périlleuse et sur laquelle vous devez commencer à être un peu blasé ?

— Un instant, je l'ai cru, à mon retour, après plusieurs semaines de séjour en

France, quand je me suis senti repris peu à peu par le charme de mon pays, par la liberté dont j'y jouissais, par ce que votre présence dans notre maison m'y faisait trouver de bon et doux...

— Cette carrière a déjà causé aux vôtres tant d'inquiétudes, pendant les dernières années où l'on se battait au Maroc ! Maintenant la paix y règne, me direz-vous, mais d'après ce que je vous ai entendu raconter, il y a toujours à craindre quelques rezzous imprévus, comme éclate soudain un orage qu'on ne prévoyait pas.

Il eut un haussement d'épaules.

— Heureusement ! car ces rezzous donnent à la vie une saveur que nous ne connaissons pas dans les garnisons de France... Ce soir même, avec mon ami Le Tellier, nous parlions de mon futur départ ; lui aussi était d'avis qu'il ne me valait rien de trop m'éterniser dans les délices de Capoue... Quelque temps encore, tout au moins, je dois *servir*, puisque la vie affairée de mon père me

serait odieuse. Aussi, quand j'en aurai fini avec la Mauritanie, je voyagerai, il y a tant à voir ! Peut-être pourrai-je connaître votre pays dont vous m'avez parlé de telle façon que vous avez jeté en moi un immense désir de le visiter.

Elle lui sourit, un peu mélancolique.

— Ce me serait une consolation de le revoir par vos yeux, car sans doute je n'y retournerai pas !

La voix était enthousiaste et chaude, si pleine d'un désir et d'un regret passionnés qu'il sentit, une fois de plus, que cette femme n'était pas seulement une mondaine ambitieuse et séduisante. Un foyer secret brûlait en son âme, et il se sentit rapproché d'elle, comme le jour où pour la première fois, il l'avait entendue chanter avec tant de tristesse et de nostalgie, que jamais, lui semblait-il, il ne pourrait oublier son accent. Et dans un sentiment instinctif, il dit :

— Cependant, vous pouvez être certaine que si mon père savait votre désir, il trouverait bien moyen, malgré ses

occupations, de vous conduire à Cuba.

— Peut-être vaut-il mieux pas ! Le présent répond si rarement à ce que l'on attend de lui.

— Moi aussi, je rêvais passionnément à la splendeur des nuits d'Afrique, comme vous maintenant de votre odorante Cuba toute frémissante d'orage, que notre ardente créature France délicate et spirituelle ne saurait vous faire oublier, j'en suis certain.

— Les pauvres hommes sont en vérité bien difficiles, sinon impossibles à satisfaire, dit-elle lentement.

— Quoi qu'il en soit, il me semble que je dois, guéri, aller bientôt retrouver ma sèche, pierreuse et agressive Mauritanie pour mon bien moral.

« Mon existence de soldat y sera moins amollissante que la vie trop agréable, trop facile devenue la mienne en ce moment. Quand j'aurai revu ma maison arabe, quand j'en aurai retrouvé l'ambiance coutumière, avec l'atmosphère brûlante de la palmeraie, me laissant aller à

rêver sous l'aile du panka qui rabattra la fumée de mes cigarettes sur les cloisons de toiles blanche, je sens très bien que je me rappellerai comme un rêve délicieux... invraisemblable... mon séjour dernier en France, dans la maison imprégnée par vous d'une inoubliable atmosphère de vie heureuse dont il me semblera bien dur d'être privé.

— Vraiment, vous penserez cela? interrogea-t-elle de sa voix caressante.

— Ah! oui, et bien vrai! avec quel regret des joies mortes à jamais, je me demanderai si réellement elles ont existé... nos fantasques causeries, nos courses avec Christiane dans les musées, au Bois ou à Bagatelle, alors que je vous voyais marcher toutes deux auprès de moi, blotties dans vos fourrures, pour vous revoir ensuite dans vos élégances du soir... Alors, je serai le premier à penser qu'il était sage de repartir, de retrouver la vie rude que j'ai autrefois choisie; et j'espère bien que quelque difficile rezzou me fera reprendre pied sur terre, comme je le dois!

— Vos rezzous, qu'est-ce en définitive? interrogea-t-elle comme un enfant sage qui veut s'instruire.

— Une entreprise de corsaires contre laquelle, en ma qualité de méhariste, il m'est déjà arrivé de devoir lutter. C'était rude et pittoresque et à ce moment où j'en évoque le souvenir près de vous, je me demande si je l'ai vécu réellement, non pas entrevu dans un cauchemar de sable brûlant, une fièvre de chasse et de poursuite.

— Comment peut-on regretter d'avoir connu de pareilles heures!

— Parce qu'on y a trouvé une saveur inoubliable.

Elle se souleva un peu sur les coussins où elle s'appuyait :

— Max, j'ai bien peur que vous ne soyez incorrigible! fit-elle, moqueuse un peu, mais si câlinement, qu'au plus profond de sa pensée, il sentit que, jamais, il n'oublierait cet instant de leur causerie dans le salon fleuri, comme toujours, de ces roses de pourpre sombre dont elle était

éprise, qu'il lui avait offertes souvent, dont la senteur l'enveloppait comme une émanation grisante qu'elle semblait distiller. Et sur son bras dégagé des dentelles qui frissonnaient, ourlant la manche, il voyait s'appuyer la petite tête brune aux cheveux ondés et la forme souple, enroulée dans la blanche étoffe d'où émergeaient les minuscules pieds de créole, parmi les livres empilés à sa portée, sur le velours du divan.

— Naturellement, mon retour en France, plus tardif et plus ou moins certain, dépendra des circonstances. Peut-être, avec mon père, faudra-t-il que vous veniez m'enlever. De la sorte, vous verrez comment, là aussi, la civilisation a fait son apparition. Nous avons maintenant un bordj-hôtel Transat assez confortable pour être fréquenté par les touristes, et pas tout à fait indigne de vous !

— Je m'en souviendrai, soyez-en sûr !... Donc, si vous y tenez, partez pour un moment dans votre chère Mauritanie, mais avant, vous allez me promettre que



vous reviendrez ! et non pas dans un temps vague, mais bientôt, puisque tant d'affections désirent vous voir fixé parmi nous. Vous qui êtes si fidèle à votre parole, vous promettez, dites, Max ?

Il ne pouvait deviner qu'elle se demandait, avec une inquiétude secrète, comment il apprendrait la venue du petit être mystérieux qui se développait en elle. Il l'écarterait, peut-être, du foyer qu'elle s'était appliquée à lui faire aimer. Comme les semaines s'étaient écoulées vite depuis que, pour la première fois, elle l'avait vu apparaître, le visage correct et fermé sous son masque volontaire et froid, si différent de celui qu'il lui montrait désormais !

Et comme il ne répondait pas à sa prière, elle reprit :

— Votre ami Le Tellier vous conseille en prêtre, avec une austérité qui ne vous est pas demandée.

— Non, Jacques n'est pas d'une austérité excessive. Si vous le connaissiez

mieux, vous sauriez quelle sûreté de jugement le ciel lui a accordée. Maman qui le jugeait bien, car il a grandi parmi nous, comme un frère pour moi, tel un second moi-même, m'a confié à lui et demandé de ne point prendre de décision grave sans en avoir causé avec lui.

Le visage presque pensif soudain, elle l'écoutait, puis le sourire caressant reparut sur les douces lèvres, souples, imperceptiblement rapprochées ; et elle interrogea, malicieuse :

— Une décision? Je ne savais pas que vous en eussiez une à prendre aujourd'hui, car vous n'êtes pas en mal de mariage... en ce moment. Retourner en Afrique... de cela seul il s'agit, autant que j'en puis juger.

« Restez parmi nous, Max, et oubliez résolument la Mauritanie, ses charmes sans pareils, les écoles de pâturages et la séduction incroyable que votre imagination y trouve... Si vous pensez que nous vous amollissons, partez. Mais, je vous en prie, avec la promesse de revenir bientôt !

— Je reviendrai, oui, si les circonstances me le permettent.

Et dans le secret de son âme, il avait la conscience de se mouvoir, en ce moment, dans un inconnu qui pouvait être délicieux ou redoutable.

Avec l'impression qu'un secours bien-faisant lui venait, il entendit un léger coup sous la portière et vit Christiane entrer, toute rose dans son manteau du soir ; ses yeux avaient un éclat d'étoiles, ses joues venaient d'être frottées de carmin par la bise d'hiver qui les avaient frôlées, et, riieuse, elle expliquait :

— Il faisait une nuit si merveilleuse que mon oncle a consenti à me ramener à pied, et gagné par mon enthousiasme, Védranes a voulu nous accompagner.

— Et ces deux doctes médecins ont accepté l'imprudence de vous laisser trotter dans cette nuit glaciale ? lui glissa Mercédès, vers laquelle, dans un baiser aimant, elle se penchait.

— Pas d'imprudence, soyez tranquille ! on voit bien, à vous entendre, que vous

êtes une jolie petite dame des pays chauds... et moi pas ! Soyez donc, chérie sans inquiétude à mon égard, je regrette seulement de vous avoir fait passer, sans le vouloir, une soirée solitaire.

— Pas solitaire du tout ; Max est rentré de bonne heure, et nous avons causé comme de bons amis, n'est-ce pas, Max ? Des soirées comme celles-là rapprochent singulièrement ; ne trouvez-vous pas, mon grand frère africain ?

## XVI

Entendant la porte de la bibliothèque s'entr'ouvrir discrètement, Max, qui, debout, parcourait un journal, releva la tête, poussa une exclamation et se porta aussitôt au-devant du visiteur inattendu, son ami, l'abbé Le Tellier.

— Comment, je ne rêve pas? C'est bien toi, Jacques, l'homme occupé par excellence autant que père lui-même, qui m'honore d'une visite imprévue? Comme toujours, tu es le très bien venu, à ce point que c'est le ciel même qui t'a conduit vers moi!

Et il serrait d'une affectueuse étreinte la main de son ami tendue vers lui, le faisant asseoir sur le divan, propice aux intimes causeries. Le clair visage du prêtre souriait, ses yeux d'ami remplis d'une chaude sympathie.

— Je suis venu, appelé par ton père qui m'avait fait demander. Ne t'inquiète pas ; il s'agissait d'un petit renseignement amical qu'il me croyait capable de lui donner, ce que je n'ai pu faire, à mon très vif regret. Mais en la matière, je n'étais pas plus renseigné que lui. Il était surpris, peiné aussi, de ta volonté absolue de retourner bientôt en Mauritanie et de ta prière instante de lui interdire toute démarche pour te garder en France...

— Désir tout naturel à un soldat. Je m'étonne qu'il soit surpris d'une chose si simple, lui, l'homme intègre par excellence, esclave de son devoir, le remplissant quel qu'il soit. Mon congé va expirer à une date prochaine. Qu'y a t-il d'étonnant, puisque je suis bien remis, à ce que je regagne le poste où je me suis fait nommer et dont, en somme, je me suis jusqu'aux mois derniers, bien trouvé.

— C'est vrai, mais ton père, ta famille, tes amis s'étonnent aussi que, devant leurs désirs ligués pour te garder, te faire permuter, tu montres cette intransigeance

## XVI

Entendant la porte de la bibliothèque s'entr'ouvrir discrètement, Max, qui, debout, parcourait un journal, releva la tête, poussa une exclamation et se porta aussitôt au-devant du visiteur inattendu, son ami, l'abbé Le Tellier.

— Comment, je ne rêve pas? C'est bien toi, Jacques, l'homme occupé par excellence autant que père lui-même, qui m'honore d'une visite imprévue? Comme toujours, tu es le très bien venu, à ce point que c'est le ciel même qui t'a conduit vers moi!

Et il serrait d'une affectueuse étreinte la main de son ami tendue vers lui, le faisant asseoir sur le divan, propice aux intimes causeries. Le clair visage du prêtre souriait, ses yeux d'ami remplis d'une chaude sympathie.

— Je suis venu, appelé par ton père qui m'avait fait demander. Ne t'inquiète pas ; il s'agissait d'un petit renseignement amical qu'il me croyait capable de lui donner, ce que je n'ai pu faire, à mon très vif regret. Mais en la matière, je n'étais pas plus renseigné que lui. Il était surpris, peiné aussi, de ta volonté absolue de retourner bientôt en Mauritanie et de ta prière instante de lui interdire toute démarche pour te garder en France...

— Désir tout naturel à un soldat. Je m'étonne qu'il soit surpris d'une chose si simple, lui, l'homme intègre par excellence, esclave de son devoir, le remplissant quel qu'il soit. Mon congé va expirer à une date prochaine. Qu'y a t-il d'étonnant, puisque je suis bien remis, à ce que je regagne le poste où je me suis fait nommer et dont, en somme, je me suis jusqu'aux mois derniers, bien trouvé.

— C'est vrai, mais ton père, ta famille, tes amis s'étonnent aussi que, devant leurs désirs ligués pour te garder, te faire permuter, tu montres cette intransigeance



dans ta volonté de partir... et au plus tôt ! J'ai dit à ton père que tu ne m'avais fait aucune confiance à ce sujet, malgré notre vieille camaraderie, notre intimité d'enfance, et qu'en ces conditions, je ne pouvais que te redire combien le désole ton refus obstiné de ne lui permettre aucune tentative pour obtenir une permutation ; même un poste moins avantageux, c'est possible, mais aussi moins dangereux, tel qu'il le désire ardemment pour toi, tel que le souhaitent aussi tes amis. Il craignait même, je vais tout te dire, pour que tu juges en pleine connaissance de cause... il craignait que contrairement aux apparences, des difficultés aient surgi entre Mme d'Yerville et toi et te fassent souhaiter votre séparation...

Max eut un tressaillement brusque, son visage perdit l'expression figée et volontaire dont l'abbé avait été frappé depuis le début de leur entretien. Un pli dur creusa son front et un autre souligna la bouche expressive, tandis qu'il répliquait :

— Quelle absurde imagination ! et com-

ment peut-elle naître dans un cerveau sensé et clairvoyant comme le tien, Jacques? Nous sommes dans les meilleurs termes d'amitié, ma jeune belle-mère et moi. Tu as pu le constater toi-même. Elle aussi veut bien le déclarer à toute occasion. Christiane, également, le sait à n'en pouvoir douter. La réconciliation est faite entre nous, aussi complète que le souhaite l'amour paternel, et j'ai pu même accepter avec résignation, la naissance prévue qui m'a été annoncée. Un peu plus, un peu moins... Mais il est bien évident... et sûrement, tu le comprends comme moi, il ne me reste plus qu'à retourner occuper le poste que j'ai moi-même choisi, demandé et obtenu, pour ma plus grande satisfaction, en Afrique.

— Et qui te plaît toujours autant? acheva l'abbé qui avait écouté attentif, son regard pénétrant attaché sur le visage de son ami. L'accent le surprenait par une sorte de vibration inaccoutumée et frémissante dont, intuitif, obscurément, il cherchait la cause secrète.

Max continuait, la voix brève et rapide :

— Naturellement, aujourd'hui, je suis un peu blasé sur l'attrance du désert, du danger couru, de la vie rude que je me savais moralement bonne. Je n'ai pas impunément vécu, pendant ces dernières semaines, en une atmosphère trop douce... D'ailleurs, toi, tout le premier, mon très cher et très clairvoyant camarade, qui es pour moi une seconde conscience, combien éclairée et droite ! tu dois comprendre, tu m'as fait sentir que je devais m'appêter à partir, comme j'estime sans illusion qu'il le faut...

Une telle résolution inflexible vibrait dans l'accent de Max que le regard profond de son ami interrogea les prunelles étincelantes où tant de choses montaient lentement comme d'un abîme. Leurs âmes si liées se cherchaient, s'interrogeaient dans la certitude qu'un aveu sincère s'imposait à elles. Un silence régna une seconde, pesant sur eux ; puis l'abbé Jacques redemanda :

— Max, qu'y a-t-il? Nous nous connaissons trop bien pour pouvoir nous tromper sur le fond de nos pensées... des subterfuges, des fins de non-recevoir sont impossibles entre nous. Le secret de ton jugement t'appartient tout entier et même notre affection ne me permet pas de te demander de me le confier, à moins que ce ne soit pour ton bien, celui d'autrui peut-être? Mon silence absolu, tu en es sûr, autant que celui des paroles qui me sont dites au confessionnal. Mais je sens que tu as une raison grave pour hâter ton départ, malgré le désir que nous avons de te garder. Tu ne penses plus comme après les premières semaines de ton retour en France!

Comme si un choc secret l'eût fait bondir, Max se dressa et fit quelques pas dans la pièce sans que son ami articulât un mot. Puis soudain, il s'arrêta devant le jeune prêtre et prononça du même ton, comme si un élan le dominait impérieusement, culbutant soudain la réserve où il s'enfermait :

— C'est vrai... A toi, mon cher vieux camarade, je puis confier la vérité que *seul*, tu entends, *seul* tu peux connaître. C'est vrai, je ne suis plus l'homme qui est arrivé ici il y a quelques mois, tout frissonnant d'une colère absurde, d'une rancune haineuse et aveugle contre la femme qui avait osé prendre la place de mère...

Et une inflexion de tendresse assouplit la voix du jeune homme.

— ... De la maman que, toute mon enfance, j'ai jalousement adorée... Et puis quel sortilège possédait cette femme inconnue qui s'est emparée de moi, sans même que j'en aie conscience, ni qu'elle l'ait cherché...

L'abbé interrogea sans ambages :

— Elle a été coquette avec toi?

— Non, elle a été elle-même, c'est-à-dire la séduction faite femme, animée, tout au plus, du désir de se faire accepter dans notre cercle de famille, de m'amener à lui pardonner, comme Christiane l'a fait généreusement, la place qu'elle a

prise parmi nous... Sentant père conquis par elle, souverainement, elle a voulu, ce que je ne puis guère lui reprocher sans injustice, que nous-mêmes, les enfants, nous soyons gagnés par elle... De nous aussi, elle a voulu être aimée. Et elle a trop bien réussi ! Vivant près d'elle, j'ai vite senti mourir mon antipathie instinctive devant son désir constant de m'attirer dans le monde où elle se mouvait, grisant tous ceux qui l'approchaient, comme elle avait ensorcelé l'homme sage qu'est mon père... Ton caractère de prêtre, Jacques, te rendait sans doute réfractaire à un pénétrant attrait auquel j'ai été d'autant plus sensible que, pendant des mois, je venais de vivre hors de l'influence féminine, dans une existence presque monacale. Alors, j'ai compris que père, uniquement absorbé tant d'années par la femme délicate qu'il entourait d'un amour profond et absolu, se soit laissé, devenu libre, subjugué par une créature près de qui les hommes ne peuvent demeurer indifférents.

« J'en ai senti aujourd'hui quelque chose, moi qui n'ai rien d'un saint, mais suis comme la foule de mes frères, un pauvre être pétri de tentations, si droite que fût toujours mon intention. J'ai vécu, par la force des choses, dans son intimité, et compris tout ce qu'elle pouvait être pour un homme qui avait sans doute mérité la récompense que Dieu lui envoyait tout à coup et que je trouve si juste... Mais, en même temps, je ne pouvais m'empêcher de souffrir du rêve, irréalisable à jamais, qu'elle était pour moi.

« En somme, avec ton expérience, tu me comprends, n'est-ce pas, Jacques? Les petites sauvagesses de la Mauritanie m'avaient laissé froid... Mais brusquement, mon existence ici se transformait, j'étais amené à vivre auprès d'une créature qui était la séduction vivante, la *Lisonjéra*, comme elle s'appelait dans les quelques mois qu'elle a dansé pour le public, dont tous les jours qui passaient me révélaient l'intelligence, le charme de femme et d'artiste, l'attirante bonté, le

bonheur qu'elle donnait... Et que veux-tu, Jacques, à toi prêtre, je l'avoue, la tentation que je ne prévoyais pas est entrée en moi, j'ai envié mon père !

« Ce que tu penses, je le sais, je me le suis dit et répété à satiété, je juge sans merci cette folie qui s'est abattue sur moi sans que j'aie pu la prévoir ni la guérir ! Ce secret misérable, je ne dois pas le laisser soupçonner même. C'est pourquoi, Jacques, tu le comprends, n'est-ce pas, il faut que je parte le plus tôt possible pour être sûr de ne pas me trahir, car, les forces humaines, si sincères soient-elles, ont un terme. Autant que moi, sans illusion possible, tu juges qu'il y a un abîme, aussi infranchissable que la mort elle-même, entre moi et la femme que la fatalité m'a fait rencontrer *trop tard*. Il y a un an, à cette époque, elle comme moi, nous étions entièrement libres de disposer de nous-mêmes. Père ignorait même son existence et elle n'avait pu insuffler en lui la passion qui le domine, et que j'ai le devoir strict de respecter,



— A elle, tu n'as jamais rien dit ni laissé deviner?... Elle ignore ta faiblesse? fit le prêtre qui écoutait la parole hale-tante et basse de son ami, puissante comme un torrent dont la digue s'est brisée. Il lui était trop dévoué et connaissait trop les âmes pour tenter de l'arrêter, sentant tout le bien qu'il lui faisait en recueillant l'aveu qu'il avait fait naître.

— Naturellement non, je ne lui ai rien dit. Et elle est si secrète, si indéchiffrable!... Ce mystère de son âme qu'elle garde impénétrable, est une attirance de plus en elle... Elle me montre qu'elle est heureuse de notre réconciliation et m'en sait gré... c'est tout!

Un pli d'indescriptible ironie crispa la lèvre de Max.

— Elle m'en sait gré et en jouit comme Christiane, comme père lui-même... Elle est si habituée à plaire que, vraiment, il lui paraît tout naturel que moi aussi...

— Et ce qui se passait en toi, tu l'as compris... quand?...

Max resta silencieux une seconde, puis

lentement, comme s'il cherchait dans le secret du passé, il reprit :

— La première fois, si je ne me trompe, où j'ai pris conscience d'un danger dont la possibilité même ne m'avait jamais effleuré, c'est le soir où les circonstances m'ont amené tout simplement, à entendre, pour notre soirée d'abonnement, l'opéra de *Pelléas et Mélisande* que Christiane adore particulièrement. Il se trouvait, par hasard, que Mercédès était assise devant moi, et tout le temps que j'écoutais, je voyais sa délicate petite tête, coiffée de larges ondes sur la nuque, dont le parfum m'enveloppait, ses épaules nues dans le satin pâle de sa robe d'un rose de chair, son profil expressif où les impressions de la musique passaient en reflets sous l'ombre des cils baissés. Pardonne-moi, je te confesse toutes ces choses folles. Je cherche à t'expliquer le coup de foudre qui, à l'improviste, s'est abattu sur moi, dont j'ai pris soudain conscience, quand, à l'acte de *la fontaine*, tu connais le poème... peut-être, Jacques, la musique

m'avait insidieusement grisé... j'ai tout à coup surpris par hasard les yeux de père qui nous enveloppaient *elle*, sa femme, et moi, immobile derrière elle, sans un regard l'un vers l'autre. Elle n'avait pas bougé, j'en suis certain, toute sa pensée tendue vers la scène, sur le drame qui s'y déroulait et dont l'écho en moi ne devait à aucun prix être trahi ni même soupçonné...? ...

— Et il ne l'a pas été, insista l'abbé avec une gravité anxieuse?

— Je l'espère... Du moins c'est ma conviction, et depuis lors, j'ai fait tout ce qui m'était possible pour que s'étouffât l'éclair terrible qui, un instant, m'avait brûlé.

« Le soir, au retour du théâtre, nous avons eu le même souper très gai, que Mercédès avait pris l'habitude de nous offrir cet hiver, quand nous rentrions ainsi tous ensemble du théâtre, avant de regagner chacun notre chez nous ; et, comme d'ordinaire, elle s'est montrée l'incomparable maîtresse de maison que j'étais

habitué à voir... Joyeusement, elle causait avec Christiane, absolument libre d'esprit, semblait-il. Père aussi.

Pourtant, comme un réveil de la blessure qui m'avait subitement frappé, je l'ai entendu tout à coup dire incidemment :

— Cette pièce est un bon avertissement donné aux « hommes d'âge »; elle leur montre qu'ils ne doivent jamais oublier, ainsi le dit la chanson, « qu'à jeune femme, il faut jeune mari!... »

« Il parlait légèrement en plaisantant et ses yeux, tournés vers Mercédès, trahissaient tout ce qu'elle est pour lui. Jamais, comme ce soir-là, je ne l'avais compris! Jamais davantage, je n'avais été frappé de l'accent charmeur qu'elle mit à répondre du même ton dont il avait parlé :

— Il n'y a pas d'âge pour certains hommes...

« Et l'incident a été clos.

« Mais moi, cette nuit-là, je l'ai passée sans dormir, dans la hantise de la jeune femme ennuagée de rose pâle dont la révé-

lation m'était apparue, soudain grisante, comme certaines fleurs de son pays, dont je l'avais entendue parler. Je n'étais plus qu'un malheureux dormeur réveillé en plein rêve, et qui, tout à coup, se trouve soudain devant un gouffre insoupçonné, dont il sent le vertige tragique. Pour la première fois, je comprenais que j'étais, *moi* du moins, — elle, je ne pouvais savoir... — à la merci d'un hasard, d'une défaillance de notre fragilité, si résolues que fussent ma révolte, ma volonté, mon horreur de succomber. Dans le silence de la nuit, je prenais conscience de mon regret, fou d'être sûr que rien ne pouvait me rapprocher de cette femme qui m'était sacrée plus encore que si elle eût été celle d'un camarade, d'un ami très cher. Tu comprends, Jacques, mon ami, pourquoi je veux partir, regagner l'Afrique dont la rude existence m'a été bonne. Là-bas, je me retrouverai moi-même et je serai radicalement séparé d'elle.

L'abbé inclina la tête.

— Oui, là-bas, tu oublieras ; la tenta-

tion mauvaise s'apaisera et un jour prochain, tu sais de quel cœur je le demande pour toi à Dieu, qui voit ta droiture et ton bon vouloir, tu sentiras la tourmente passée et seras le premier à t'étonner de la violence de la tentation que tu as repoussée. Mais tu as raison : tout d'abord pour toi, le devoir, c'est de fuir. Mon cœur et ma pensée tout entiers te suivront. Retourne en Afrique comme tu l'as décidé.

## XVII

La conversation de Max avec l'abbé Jacques, franche comme une confession, avait nettement avivé en lui le sentiment que son strict devoir lui commandait le départ.

Bientôt la date en fut fixée, malgré le réseau d'affection qui l'enserrait, et acceptée même par son père qui devait l'accompagner à Marseille, par Christiane que consolait un peu le secret espoir que lui donnait l'invitation arrivée soudain de son amie, à Dakar, d'aller trouver son frère quelques jours, tout au moins, en Mauritanie. Et puis, au fond de son cœur, elle enfermait la silencieuse possibilité de rencontrer, à Dakar, Claude Védrannes, dont la nomination semblait imminente à la direction de l'hôpital contre la fièvre

jaune où sa compétence serait si précieuse. Et comme un aimant, l'attirait la chaude sympathie qu'elle sentait discrètement en lui pour elle.

Ce que Mercédès elle-même pensait du départ de Max, nul n'eût pu le dire. Toujours secrète, pour une raison qu'elle ne livrait pas, elle ne tentait plus de le retenir, muette devant sa décision. Mais comme si elle eût voulu qu'il emportât d'elle un souvenir de pleine lumière, n'étant voilé par aucune ombre, jamais pendant les dernières semaines qui leur restaient à vivre, l'un près de l'autre, elle ne se montre plus douce, plus charmeuse ; à Christiane seule, elle trahit sa sourde inquiétude d'être pour quelque chose dans le départ obstiné du jeune homme. Plusieurs fois, comme si cette crainte l'eût obsédée, elle répéta à Christiane :

— J'espère bien que Max m'a enfin pardonné d'avoir épousé son père et qu'il ne me déteste plus comme une espèce d'intrigante. Il est devenu si fermé avec moi qu'il m'intimide et je n'ose lui de-



mander pourquoi, ni lui avouer la peine que j'en ai éprouvée. Tu le lui raconteras, tu lui diras combien je désire que nous nous séparions devenus de vrais amis et que, dans quelques mois, il soit accueillant pour le petit être que j'attends. Dis-le à Max comme ton cœur et ta générosité te l'inspireront, n'est-ce pas, Christiane chérie?

Et comme si la destinée lui venait en aide, lui demandant un suprême sacrifice, elle, toujours bien portante, fut fatiguée au point que le médecin lui imposa quelques jours de repos, allongée sur son divan, et il ne la vit plus seul, pendant ces dernières journées. D'ailleurs Mercédès, comme si sa secrète volonté l'eût gavalnisée, se rétablit aussi vite qu'elle avait été abattue, reprit sa vie habituelle; et la veille même de son départ, comme il rentrait, après les fastidieuses courses de l'heure ultime, Max l'aperçut qui descendait de voiture devant leur porte, toujours radieusement élégante. A la vue du jeune homme, son visage une seconde

s'illumina d'une clarté qui semblait une joie, tandis qu'elle s'appuyait sur la main qu'il lui offrait et elle dit :

— Alors, c'est irrévocable, demain vous partez ?

L'un près de l'autre, ils atteignaient dans la rue obscure, la grand'porte que surveillait le portier galonné.

Sur le palier, il s'effaça afin de la laisser passer. Mais tout de suite, elle s'immobilisa, tournée vers lui, comme si elle eût deviné les mots de congé qu'il s'apprêtait à lui adresser et elle prononça doucement, avec son aisance coutumière, devant la femme de chambre qui entr'ouvrait la porte du salon :

— Max, nous avons, je crois, quelques instants encore, avant de nous préparer pour le dîner ; ne voulez-vous pas vous arrêter un instant chez moi, pour me faire votre visite d'adieu. Demain, votre dernier jour à Paris, vous ne vous appartenez pas et vos rares moments de liberté seront pour votre père, pour Christiane et vos meilleurs amis... Surtout, si

vous ne me voyez pas parmi eux, soyez bien persuadé que ce n'est pas indifférence, mais seulement discrétion. Il m'est si triste votre départ, Max !

Dressé dans un sursaut de joie, sans un mot, il l'avait suivie dans la pièce où, par elle, il avait connu des heures inoubliables ; et il l'écoutait lui dire de cette voix prenante dont il emporterait le souvenir comme un viatique :

— Vous m'avez pardonné, n'est-ce pas, la venue du petit être, qui, je l'ai bien senti, vous était pénible?... Pour votre père et en souvenir de moi, vous serez un grand frère pour le petit qui, j'espère, vous ressemblera pour son bien, élevé sous votre influence. Car vous reviendrez quand il sera là... Je ne vous dis pas « adieu », mais « au revoir ». Et là-bas, quand vous aurez regagné votre Mauritanie, je vous en supplie, pensez à moi sans colère, ni animosité, ni ressentiment...

Gravement il dit, et la fièvre qui le brûlait s'apaisait devant la bienfaisante douceur de cet adieu :

— Je penserai à vous, Mercédès, avec le meilleur de l'affection que vous avez jetée en mon cœur. Priez Dieu pour que je puisse revenir voir votre enfant. Que la paix et le bonheur soient sur vous et sur lui comme je le désire de toute mon âme.

Elle le contemplait de ses prunelles insondables, ses lèvres tremblaient alors qu'elle reprenait, presque suppliante :

— Vous ne refuserez pas, n'est-ce pas, d'emporter là-bas un petit souvenir de moi, que, sur le conseil de Christiane, j'ai choisi pour vous et que je rapportais quand je vous ai rencontré...

Elle lui tendait un carton qu'il avait remarqué dans ses doigts gantés de blanc et qu'elle lui offrait, expliquant :

— C'est un petit portefeuille dans lequel, je le désire, vous emporterez les images de tous les vôtres, votre père, Christiane, votre mère... et puisque nous sommes maintenant amis, mon portrait à moi aussi, celui que vous préférez, m'a-t-il semblé... Et Christiane pensait de

même... Mon image sous mon costume de Lisonjéra.

Dans la gaine de cuir, il apercevait la délicieuse image, souriant, sous la longue mantille retenue par le peigne élevé en diadème que, dans son exil, il allait emporter tel un trésor ; et sa voix d'ordinaire si ferme se brisait pour murmurer :

— Oh ! Mercédès, quel don précieux vous me faites là... je voudrais pouvoir vous en remercier comme je le sens...

Et ce qu'il sentait, c'était le désir fou, en cette heure de l'adieu, de l'attirer sur sa poitrine ; mais il dit seulement :

— Mercédès, en souvenir et en preuve de notre réconciliation, faites-moi la grâce d'effleurer d'un baiser votre image, afin que j'y retrouve vraiment quelque chose de vous en Afrique, si Dieu voulait que je ne doive plus vous revoir, car vous le savez, dans ma carrière, un certain péril menace toujours...

Elle tressaillait, et se penchant spontanément sur le carton satiné, toute pâle, le visage frémissant, appuya sa bouche

sur l'image qui s'offrait à la muette caresse...

Et il s'enfuit, à bout de courage, entendant approcher les pas de Christiane qui revenait avec son père et demandait en entrant :

— Eh bien, Mercédès, as-tu offert ton souvenir? Il a fait autant de plaisir que je te l'avais annoncé, n'est-ce pas?

## XVIII

Max était parti, et après les heures émouvantes et dangereuses à vivre du départ, que sa silencieuse énergie avait courageusement traversées, il était maintenant réinstallé en Afrique. Mais il n'écrivait guère, comme s'il voulait ainsi distendre plus facilement ses liens avec les êtres qu'il laissait dans la patrie lointaine.

A Paris, où les siens sentaient, sans vaines paroles, le vide de son absence, la saison d'hiver s'achevait. Mercédès n'avait pas retrouvé toute sa vaillance d'antan. Pourtant, elle se laissait englober dans une sorte de besoin d'activité incessante par les exigences mondaines que lui créaient et la situation de son mari et ses goûts naturels pour un succès dont elle avait le besoin instinctif.

Ce jour-là, un des derniers de réception de Mme Daubray, elle se fit un devoir, en fin de journée, d'y aller chercher Christiane, qui avec son habituelle bonne grâce, aidait sa tante à recevoir ses très nombreux visiteurs.

Dans la galerie longeant les salons, la jeune femme put constater que, malgré l'heure avancée, la foule était encore grande; saisie par la violente odeur des fleurs qui se pâmaient sous la lumière, elle s'arrêta, avant de pénétrer plus avant. Son état, en effet, la rendait particulièrement sensible aux senteurs grisantes des gerbes de mimosas s'épanouissant sur le piano à queue près d'elle, à l'entrée du petit salon où était servi le thé. Quelques secondes, elle s'immobilisa avant de s'engager dans la grande pièce bruissante encore de conversations, où recevait Mme Daubray, voulant se remettre de la sensation de vertige qui, un instant, avait coloré d'une onde rosée la pâleur de son visage. Une glace lui renvoyait son image, lui apportant la certitude que cet



éclat était, pour elle, aussi seyant que sa coquetterie le pouvait souhaiter ; elle recueillit d'autant plus volontiers cette certitude que brusquement elle aperçut, debout devant la table du lunch, un visiteur qu'elle n'avait guère revu depuis son mariage, et seulement de loin en loin, ce Claude Védrannes rayé de ses relations depuis le jour où elle avait résolu d'épouser François d'Yerville.

Védrannes n'avait d'ailleurs rien tenté pour qu'il en fût autrement. Toutefois, par des réflexions de Christiane, elle avait su que la jeune fille le rencontrait souvent chez les Daubray et l'appréciait à sa valeur, avec une franchise fière qui n'avait pas échappé à l'attention de sa tante ; Mme Daubray s'efforçait de rendre plus rares ces réunions, effrayée par la résolution de Védrannes d'accepter bientôt un poste à Dakar. Était-ce donc pour des adieux qu'il était là, chez la femme de son maître et ami le docteur Daubray.

Il souriait à Christiane. Mercédès fut saisie de la lumière qui éclairait le masque,

nettement tracé comme les lignes d'une médaille, dont autrefois la sévérité autoritaire la glaçait, malgré la clarté des yeux gris, intelligents et profonds. Jamais, jadis, elle n'y avait vu une telle douceur... même au temps où sur lui elle était toute-puissante, ni cette expression de respect tendre et de confiance dont elle était saisie. Pourquoi ne la regardait-il pas ainsi, aux heures évanouies où elle était libre de disposer d'elle-même? Mais en observant le visage pur et passionné de Christiane, elle devina le juvénile secret que l'élu peut-être connaîtrait un jour...

Et dans le cœur insatiable de Mercédès bondit l'inutile regret que, jadis, Claude Védranes n'eût pas trouvé pour elle ce regard qui, victorieusement, attirait Christiane...

Maintenant il était trop tard. Quel regret étrange, insensé lui tordait le cœur de nouveau? Avait-elle donc été trop sûre d'elle-même, en croyant qu'elle ne souffrirait jamais d'avoir volontairement emprisonné sa jeunesse dans la cage bril-

lante qu'elle avait choisie? Elle y éprouvait une sensation d'étouffement, surtout depuis que le départ de Max l'avait sevrée de l'atmosphère d'admiration délicate et voilée, dont il lui offrait l'hommage. Dans ce domaine, elle vivait enclose par l'amour et l'adulation du mari... que, reconnaissante, elle aimait... *bien*, soutenue par l'attente du petit être que le ciel miséricordieux lui accordait pour remplir sa solitude. Le cœur, jadis épris, de Védrannes appartenait aujourd'hui à Christiane.

Que lui avait donc dit la jeune fille pour transformer ainsi son sévère visage et nimber d'une telle clarté celui de Christiane? Elle ne pouvait savoir que la jeune fille, devant l'imprévu de leur rencontre, lui avait raconté, toute rayonnante, l'arrivée inespérée de l'invitation, tout bas désirée, pour Dakar, que son père n'avait pas repoussée. Invitation peut-être suivie d'une visite à Max en Mauritanie... après le séjour à Dakar. Il se pouvait que, à cette époque, Védrannes fût nommé à l'hôpital. Et lui, bouleversé par la mer-

veilleuse nouvelle, apprise soudain, n'osait en croire la réalisation possible. Il était conscient de l'opposition naturelle par laquelle répondrait le comte d'Yerville à la demande audacieuse d'un garçon, dont la fortune résidait seulement dans son grand savoir, son intelligence, son indomptable énergie. Et comprenant quel abîme les séparait, il prononça, n'osant s'abandonner à l'espérance qui montait en lui, comme l'irrésistible flot d'une marée :

— Alors, c'est bien vrai? J'aurai peut-être un jour la joie de vous voir apparaître dans cette lointaine Afrique qui ne vous fait pas peur.... où jamais votre père ne vous laisserait... demeurer? | finit-il, avec une douceur grave et fervente, appliqué comme elle à ne pas trahir l'importance des paroles décisives que le hasard tout à coup leur jetait aux lèvres.

Comme si elle lisait en lui, elle lui ouvrait larges ses yeux sincères, et elle continuait, ardemment :

— Mon père, aujourd'hui, possède une joie qui surpasse toutes celles que ma

présence pourrait lui causer et que complètera la venue du petit être qu'il adore à l'avance, l'enfant que Mercédès va lui donner... Il n'a plus besoin de moi... J'ai le droit de chercher ailleurs ma part de bonheur, là où elle me semble offerte...

Mais Védrannes, jugeant d'après les lois du monde, conscient de la responsabilité encourue en accueillant l'élan qui jetait vers lui cette enfant délicieuse, se raidit :

— Je vous en supplie, petite amie très chère, ne me tentez pas en me laissant espérer un bonheur trop grand pour être réalisable... Si je vous vois un jour apparaître à Dakar, jamais plus, ensuite, je n'aurai le courage de vous en laisser repartir. La tentation sera trop forte de vous y garder comme un trésor inespéré que jamais votre père ne consentira à abandonner... Réfléchissez, Christiane.

— Pourquoi non? murmure-t-elle, avec une voix décidée, presque dure, qu'il n'avait peut-être jamais entendue.

Je vous l'ai dit, ni mon frère, ni moi

ne sommes plus indispensables à mon père, et il comprend bien en ce qui me concerne, que j'aie le désir de donner ma présence à qui la souhaite, pour l'aider, être avec lui à travers les difficultés et la peine, pour...

Elle s'arrêta une seconde, puis très bas, lui abandonnant l'aveu suprême, elle finit :

— Pour l'aimer ainsi qu'il le mérite.

— Et se laisser adorer infiniment par celui pour qui elle est et demeurera l'Unique.

Ils avaient perdu tous deux le sentiment du lieu où ils se trouvaient, dans la pièce embaumée où la destinée les avait laissés seuls, enlevés à la notion de l'heure, du passé, de l'avenir, envoûtés en la minute divine, par le victorieux amour.

Et ils tressaillirent, envahis par la même sensation de réveil, entendant la voix de Mercédès prononcer doucement au seuil du petit salon :

— Christiane chérie, il est très tard. Je suis obligée de t'enlever...

Courtoisement, Védranes s'inclinait

devant la femme qu'il avait jadis rêvé de faire sienne, à un moment que, tout à coup, il lui semblait invraisemblable d'avoir vécu. Elle inclina un peu la tête pour saluer, regarda les deux jeunes gens, puis, sans entrer dans le petit salon, retourna vers Mme Daubray.

Elle avait compris...

## XIX

Plus de deux mois, depuis que Max avait regagné la Mauritanie ; de longues semaines pour l'abbé Jacques, inquiet de son ami. Enfin il reçut une lettre plus détaillée que les mots brefs de souvenir et de strictes nouvelles griffonnés après le départ.

Avec tout son cœur dévoué au compagnon de son enfance, il lut les lignes tracées en ces hauts caractères fermes et francs, qu'il connaissait si bien.

« Tu penses peut-être, mon vieil ami — mon *double* — comme tu disais, au temps lointain de notre belle enfance, qu'il doit y avoir un peu d'oubli ou de négligence dans le silence gardé depuis mon retour en Mauritanie. Pourtant il me



semble que tu me connais assez pour n'avoir pas deviné que mon mutisme avec toi, à qui je suis plus que jamais uni, venait de la nécessité, rigoureusement comprise et acceptée, de me laisser reprendre par la vie d'autrefois qui m'a rendu si vraiment heureux, pendant son aube du moins. Surtout j'en espérais la guérison de la soudaine folie qui a culbuté la ligne de ma vie.

« Je la voulais et je la croyais tellement simple, tellement droite ! Il me faut bien reconnaître que c'était là, de ma part, une orgueilleuse assurance dont je suis bien puni, comme de la confiance naïve, hélas ! que, loin du feu, je n'en éprouverais plus l'atteinte dangereuse qui m'a fait fuir.

« Hélas ! la blessure est encore à vif, point cicatrisée et je sens toujours le mordant regret de ce qui aurait pu être la réalité, un an plus tôt... et ne sera jamais...

« J'ai repris mon existence primitive de méhariste, retrouvant tout juste un

arrière-goût de la civilisation par la fréquentation du bordj-hôtel qui fait grogner mes camarades, méharistes convaincus.

« J'ai encore trop présent le rêve qui s'est abattu sur moi, sans que je l'aie prévu, si jaloux, si souverain que — plains-moi, Jacques — il semble s'être infiltré en tout mon être, irrémédiablement... Et cela, malgré la sincère volonté que j'y apporte, malgré la dure vie reprise, les soucis du métier, sous la brûlure implacable du soleil de feu, dont ma jeunesse s'accommodait si bien... avant le fatal voyage en France !

« Comprends-tu cela Jacques ? J'évoque ta pensée reconfortante qui, je le sais, ne m'abandonne pas.

« J'ai donc réintégré mon ancien logis, parmi les cases arabes dans la palmeraie. Là, de mon mieux, je m'applique à ne pas rêver. Là, j'écris et je travaille, quand je peux... devant ma bibliothèque de campagne, dans ce décor enfin, que je me suis jadis ingénié à créer, où j'ai été vraiment heureux pendant des mois... Quand

je me suis revu, vêtu à l'indigène comme les officiers méharistes, dans la température de 43 degrés qui est encore la nôtre en cette saison, faisant fuir du bordj la smalah de touristes, artistes, journalistes, il m'a semblé être avec un étranger, dont je considérais surpris la présence... tant autre était le Max qui, il y a si peu de temps encore, circulait alertement sur les boulevards, jouissant d'une vie si différente de la contrainte où dans les dernières semaines, j'ai dû m'emprisonner ! A toi seul, *mon double*, qui connais mon secret, je peux confier que — si rude soit-il, — le dépaysement m'est bon. Il me semble avoir retrouvé une ombre de contrôle sur moi-même, après le coup imprévu qui a bouleversé ma vie.

« Ce qui est redoutable pour moi, c'est quand je succombe à la tentation d'ouvrir le petit portefeuille qu'*elle* m'a donné, de revoir l'image où elle est si admirablement vivante.

« D'elle, j'ai reçu seulement, dans une lettre de père, un petit billet affectueux

et tout fraternel. Les longues causeries de Christiane me renseignent plus sur elle dont père ne me parle guère. J'espère pourtant que mes efforts n'ont pas été vains, qu'il ignore toujours... Il est d'ailleurs, tous ces temps-ci, très absorbé par la révélation du mariage que souhaite Christiane. Voyant son désir et sachant la valeur exceptionnelle de Védranes, il n'a pu se refuser à consentir, conscient de la peine qu'avait été pour Christiane son propre mariage. Il a peut-être été d'autant plus conciliant qu'il est tout à la joie de sa prochaine paternité, cela transpire dans ses lettres qui m'arrivent comme de chaudes et fréquentes bouffées d'affection. D'ordinaire, il me parle peu du fils espéré, comme s'il craignait de froisser en moi je ne sais quelle mesquine jalousie devant la tendresse qu'à l'avance, il donne à ce petit; cette fois, il me dit ces paroles inattendues « qu'il compte sur « moi », s'il disparaissait, pour veiller sur sa jeunesse, sur sa mère qui serait bien isolée en France pour l'élever. Il les confie

à moi et à Christiane dont il connaît le cœur, si profondément que, maintenant, elle appartienne à Védrannes.

« Bien entendu, j'ai répondu à ce propos, qu'il pouvait pleinement se reposer sur moi, en quoi que ce soit.

« Il est si reconnaissant à la femme qui, sur le tard, illumine sa vie chargée par les années de tant de soucis et de mélancolie, et lui apporte une joie inespérée dans cet enfant dont elle-même semble si heureuse, je le sens...

« Dans mes heures de courage et de générosité, je me dis que, soutenu par l'exemple de mère, je devrais me réjouir comme elle peut le faire dans le monde divin où elle est entrée, de la récompense qui a transfiguré son automne d'homme loyal, dévoué et aimant. Prie, Jacques, pour que mère m'obtienne l'oubli bienheureux dont ma faiblesse est altérée...

« Quelques heures plus tard.

« Au moment où j'allais fermer ma lettre et la faire partir, un radio par sans fil nous apporte la confirmation de la

nouvelle qui depuis mon retour errait en rumeur dans les oasis. Nous sommes alertés ; on signale un rezzou en marche sur les confins algéro-marocains ; c'est la bienheureuse diversion que je souhaitais si ardemment, m'arrachant comme il le fallait à mon obsession. L'ordre, par radio, demande l'envoi immédiat du peloton lancé à la poursuite des pillards et dont grâce à Dieu... je vais faire partie.

« Déjà tout notre poste s'agite dans la hâte du départ. Les méhara sont demandés et préparés. J'ai sorti ma selle de guerre, ma rahla...

« Un sans-filiste apporte les derniers ordres pour le départ. Nous attendons que le guetteur signale l'arrivée imminente des méhara. Une rumeur de branle-bas soulève la palmeraie et m'est bienfaisante. On entasse le chargement des méhara, les sacs de cuir, de toile blanche enfermant riz, thé, sucre moulu, les vivres de réserve, les conserves, puis les outres de peau de chèvre, les guerbas qui doivent être remplies et suffisamment closes.

« Tu comprends qu'en l'atmosphère où je me trouve soudain plongé, les préoccupations sentimentales se voient rejetées au second plan. Il me faut fourrager dans les magasins militaires, surveiller le compte des cartouches, l'armement de la colonne.

« J'espère bien que nous n'avons pas été faussement alertés. Le rezzou est parti depuis trois jours, annonce le radio. Pourvu qu'il n'ait pas été arrêté par l'accrochage de la Saoura.

« Adieu, ou plutôt, au revoir, mon Jacques, Je compte sur tes prières pour me protéger et suis tout de cœur avec toi, mon meilleur ami.

« Si la volonté de Dieu voulait que je ne revienne pas de notre équipée, à elle, dis que ma pensée ne l'aura pas quittée jusqu'à mon dernier souffle, aveu dont je la supplie de garder fidèlement le secret pour elle seule...

« A toi, très cher ami, de tout cœur.

« MAX. »

## XX

Du jour où François d'Yerville sut son fils jeté dans la poursuite du rezzou, une inquiétude lancinante enserra son cœur d'un tourment qu'il s'appliquait à ne point trahir. A Christiane et à l'abbé Jacques seuls, il avouait son tourment que tous deux partageaient, connaissant bien la bravoure téméraire de Max. Mais il s'efforçait de la taire à Mercédès, en craignant le contre-coup sur l'état présent de la jeune femme et la nervosité où la mettait la rareté des nouvelles. De loin en loin, apparaissaient des lignes brèves et quelques courts entrefilets. Soudain, l'un d'eux, dans un journal du soir, mentionna que le rezzou, ardemment poursuivi, était arrivé à dissimuler sa trace, changeant de direction, chassé par le



peloton que dirigeait le lieutenant d'Yerville, à travers un couloir rocheux. Épouvantée de la subite et mystérieuse disparition du rezzou-fantôme, Mercédès, autant que Christiane, n'eut pas de cesse que son mari courût au ministère, afin d'y obtenir les plus prochaines et plus certaines nouvelles, et bouleversée de fièvre, elle attendit son retour. Heures ou minutes lui parurent interminables. Quand elle le vit entrer chez elle enfin, elle lui aperçut un visage si ravagé, que, jetant un cri, elle s'attacha au bras de son mari dont elle voyait la bouche trembler :

— Quoi? Qu'y a-t-il? Il est blessé?

— Oui...

— Gravement?

— Oui, fit-il encore et avec effort, il expliqua :

— Le rezzou était embusqué pour un guet-apens dans un repli des roches. Max, comme toujours, a défendu et dirigé ses hommes avec sa folle bravoure coutumière, mais atteint d'un coup de feu en

pleine poitrine, il est tombé mortellement atteint... Et le rezzou est parvenu à s'enfuir...

Elle répéta :

— Mortellement atteint!...

Pâle jusqu'aux lèvres, défaillante, elle scrutait le visage désespéré, ne pouvant croire encore à l'affreuse vérité. Et dans les bras de Christiane en larmes, elle glissa.

Pendant les premiers jours qui suivirent la terrible nouvelle, elle s'enferma dans une solitude farouche qu'emplissait la pensée de Max, dont elle ne sortait que dans sa pitié compatissante pour la douleur de son mari.

Puis, un beau matin d'été, ensoleillé et bleu, vers la fin d'une nuit d'angoisse traversée avec toute son énergie, elle entendit la voix brisée de François qui demandait au docteur, debout près du lit où elle reposait, épuisée :

— Fille ou garçon?

— Garçon, un beau garçon, ma foi...

Et elle retrouva la force de lever vers lui les yeux qu'il aimait tant et de murmurer :

— C'est votre petit Max d'autrefois qui vous revient... J'en suis heureuse autant, chéri, qu'il m'est possible de l'être...

Pour la première fois, depuis le terrible jour, elle vit s'éclairer un moment, le visage amaigri et elle fit l'effort d'attirer la petite figure douce et fripée dans sa rondeur, sous les lèvres qui la cherchaient ardemment...

Le jour où l'abbé Jacques fut introduit près d'elle, elle était seule, Christiane sortie un instant pour recevoir une visiteuse, et dans la première vision qu'il eut d'elle, il l'aperçut toute pâle, penchée vers l'enfant qu'elle contemplait avidement.

D'un ton bas, elle murmura de sa voix douloureuse, si émouvante :

— Tout ce qui nous reste, de *lui!* Vous serez son parrain, n'est-ce pas? Pour qu'il devienne tel que lui le souhaitait? A vous, je puis l'avouer : sans m'en douter, c'est moi qui l'ai tué... puisque c'est pour me fuir qu'il est parti! Et c'est horrible...

Levant les yeux vers le prêtre, elle

comprit combien il avait souffert de la mort de Max...

— Moi aussi... qui l'ai engagé à partir, j'ai ma part de responsabilité. Mais il est mort héroïquement, pour accomplir le mieux... Qu'il soit à jamais béni et regretté...

Les larmes de Mercédès coulaient sur le visage innocent qu'elle attirait contre le sien :

— Peut-être mon fils aura plus tard une sœur... j'élèverai cette petite pour qu'elle soit douce et simple, non pas « une adroite princesse ». Celle que Max a connue est enfermée avec lui dans son cœur.

D'un geste large, la main du prêtre frôlait d'un signe de croix la petite figure paisible, et ce geste tomba sur Mercédès comme une suprême absolution qui, pour toujours, effaçait et pardonnait.

FIN



---

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1941

---

**EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE**  
ROMANS POUVANT ÊTRE MIS ENTRE TOUTES LES MAINS

<b>GERMAINE ACREMANT</b>			
La Route mouvante.....	Un vol.		
Fortune rapide.....	—		
A l'ombre des célibataires.....	—		
Une petite qui voit grand.....	—		
Gai! marions-nous!.....	—		
Ces dames aux chapeaux verts.....	—		
Butte d'acajou. 1 v. Carnaval d'été.....	—		
Les Ailes d'argent.....	—		
L'Enfant aux cheveux gris.....	—		
Le Corsage vert pomme.....	—		
<b>PIERRE ALCIETTE</b>			
Je vous ai toujours aimée.....	Un vol.		
La Maison de la source blanche.....	—		
Pitié amoureuse.....	—		
<b>HENRI ARDEL</b>			
Colette Bryce au Maroc.....	Un vol.		
Les Vacances de la famille Bryce.....	—		
Conte bleu. 1 v. Mal d'aimer.....	—		
Cœur de sceptique.....	—		
L'Heure décisive.....	—		
Mon cousin Guy.....	—		
René Orlis. 1 v. Rêve blanc.....	—		
Le Rêve de Suzy.....	—		
Seule. 1 v. Tout arrive.....	—		
L'Autre miracle.....	—		
Il était une adroite princesse.....	—		
Les Deux visages de l'amour.....	—		
<b>JANE AUSTEN</b>			
Les Cinq filles de Mrs Bennet. 1 vol. — Emma.....	Un vol.		
<b>FLORENCE BARCLAY</b>			
Dames blanches de Worcester.....	Un vol.		
La Châtelaine de Shenstone.....	—		
En suivant l'étoile.....	—		
Le Jardin clos de Christobel.....	—		
Le Poison de la jungle.....	—		
L'Auréole brisée.....	—		
L'Amour au bout du fil.....	—		
<b>JEANNE DANEMARIE</b>			
Le Printemps de Jeannine.....	Un vol.		
<b>DELLY</b>			
Entre deux âmes.....	Un vol.		
Esclave... ou reine?.....	—		
La Petite Chanoinesse.....	—		
<b>CLAIRE ET LINE DROZE</b>			
Au tour de Marion.....	Un vol.		
Ma Charmante.....	—		
<b>DYVONNE</b>			
Près de lui. 1 v. Joujou se marie.....	Un vol.		
Le Mari de Cendrillonne.....	—		
Sec. du destin. 1 v. Mariage secret.....	—		
Chipette et lui.....	—		
L'Enlèvement de Jadette.....	—		
L'Etoile de Grenade.....	—		
Le Mariage de Passerose.....	—		
<b>CLAUDE FAYET</b>			
La Sagesse d'autrui.....	Un vol.		
L'Obstacle.....	—		
L'Épreuve de la neige.....	—		
<b>H. GRÉVILLE</b>			
Sonia. 1 vol. — Perdue.....	Un vol.		
File de Dosia. 1 v. Seconde mère.....	—		
<b>COLETTE HENRI-ARDEL</b>			
La Dangereuse bonté.....	Un vol.		
<b>ÉDOUARD DE KEYSER</b>			
Sous les pommiers fleuris.....	Un vol.		
La Confession pendant la valse.....	—		
<b>JEAN DE LA BRÈTE</b>			
Aimer quand même.....	Un vol.		
Mon oncle et mon curé.....	—		
L'Appel des souvenirs.....	—		
Les Tournants.....	—		
Péripéties.....	—		
<b>ANDRÉ LICHTENBERGER</b>			
Les Contes de Minnie.....	Un vol.		
Mon Petit Trott. 1 v. Line.....	—		
Notre Minnie. 1 v. La Petite.....	—		
La Petite Sœur de Trott.....	—		
Pancho, sang de requin.....	—		
<b>ÉVELINE LE MAIRE</b>			
Le Rêve d'Antoinette.....	Un vol.		
Mon Bonheur.....	—		
Plaisir des dieux.....	—		
Les Fruits mûrs.....	—		
Les Trois fugues de Monsieur de Prégeac.....	—		
<b>PAUL MARGUERITTE</b>			
Ma Grande.....	Un vol.		
<b>PAUL ET VICTOR MARGUERITTE</b>			
Poum. 1 v. Zette.....	Un vol.		
<b>SUZANNE MARTINON</b>			
Les Petites Komaret.....	Un vol.		
<b>CONCORDIA MERREL</b>			
L'Amour enchaîné.....	Un vol.		
Étrange mariage.....	—		
Miracle d'amour.....	—		
Le Collier brisé.....	—		
Le Marchand de mir.....	—		
Ma bonne étoile.....	—		
Les Deux fiancés de I.....	—		
Pourquoi pas moi?.....	—		
Marjorie chez les sta.....	—		
Le Sauvage apprivoisé.....	—		
Les Chemins détournés.....	—		
<b>MYRTLE REED</b>			
Rose et Argent.....	Un vol.		
<b>CHARLES SILVESTRE</b>			
Aimée Villard. 1 v. Belle Sylvie.....	Un vol.		
Prodige du cœur.....	—		

